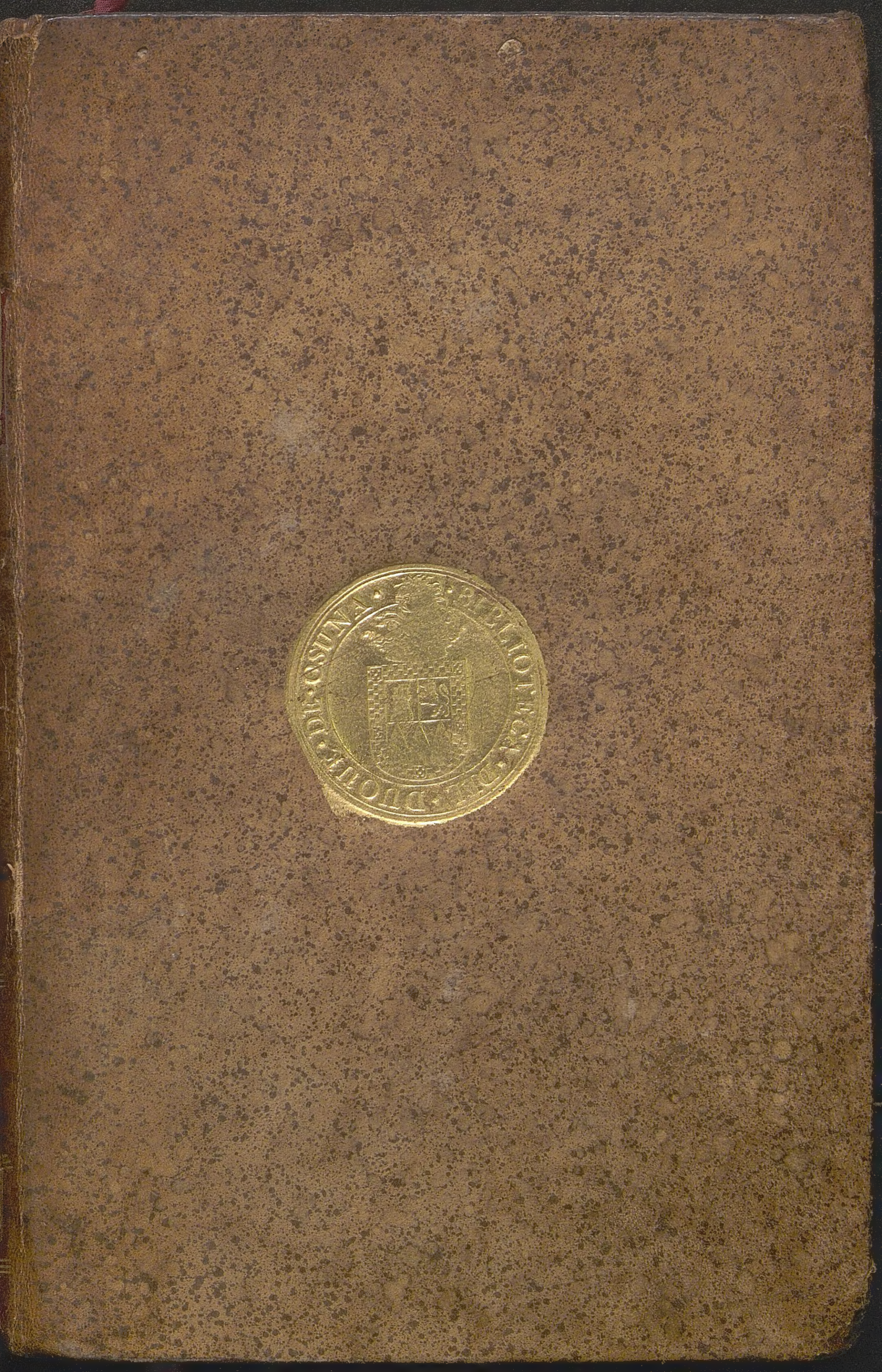
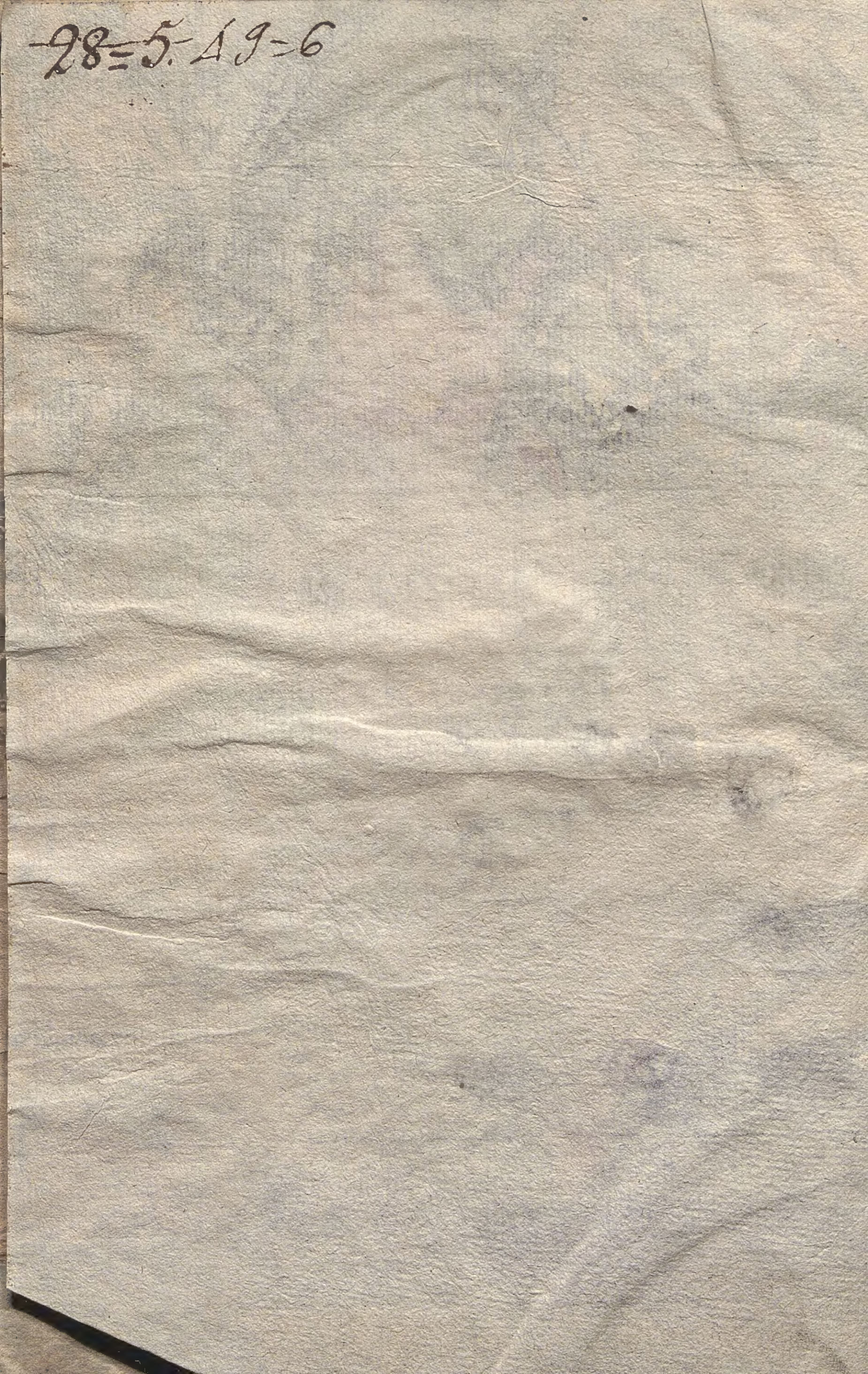

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA


922





HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

Ecrite ſur les Mémoires les plus authentiques ;

DÉDIÉE

A SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE ;

Par FRANÇOIS SOULÉS.

TOME TROISIÈME.

Avec des Cartes.

Tros Tyriuſque mihi nullo diſcrimine agetur.
VIRG. Æneid. lib. I.



A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

1787.

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE XVII.

LE Général Clinton, qui étoit venu à la tête de quatre mille hommes pour porter des secours à *Rhode-Island*, trouvant cette place hors de danger, étoit aussi retourné à *New-York*. A son arrivée il détacha le Général-Major Grey avec un corps de troupes, sous l'escorte d'une frégate, pour une expédition dans la baie des Buzzards. Cette baie, sur la côte de Plimouth, contient beaucoup de criques & de petits ports qui servoient de retraite aux Corsaires Américains. Ces derniers incommodoient le commerce de *Long-Island* & de *New-York*, & échappoient ordinairement aux poursuites des Anglais à cause de la proximité de la baie, de la petitesse de leurs vaisseaux, & du peu d'eau qu'il y avoit dans 1778.

1778. les criques. Il fut donc résolu de les détruire dans leurs ports. Le 5 Septembre, entre six & sept heures du soir, les troupes débarquèrent des deux côtés de la rivière Acushinet, & le lendemain à midi elles détruisirent soixante-dix voiles, outre un grand nombre de barques. Elles brûlèrent aussi les magasins, les hangards, les munitions, les cordages & les bateaux qui étoient dans les chantiers de Bedford & de *Fair-Haven*. De là elles passèrent dans une île appellée *Martha's Vineyard*, dont les habitans, comme ceux de Nantucket, étoient autrefois célèbres pour leur esprit d'entreprise, leur habileté & leur grand succès à la pêche : elles y prirent dix mille moutons, & trois cens bœufs qu'elles firent passer à *New-York*.

L'Amiral Montague, qui commandoit l'escadre au banc de Terre-Neuve, ne fut pas plutôt informé que les hostilités étoient commencées sur les côtes d'Amérique, qu'il envoya le Commodore Evans avec un vaisseau de ligne & quelques frégates pour prendre possession des îles Saint-Pierre & Miquelon qui avoient été cédées à la France pour y accommoder & sécher le poisson. Comme ces places n'étoient pas en état de défense, elles capitulèrent sur le champ. Le Gouverneur, & environ deux mille personnes qui les habitoient furent transportés en France.

Toutes les habitations & les établissemens qui 1778.
servoient à la pêche furent détruits, & l'île remise dans son état naturel.

Aussi-tôt que les troupes furent de retour de la rivière Acushinet, le Chevalier Clinton projetta une autre expédition. Il résolut de les envoyer à *Egg-Harbour* sur la côte de Jersey, où les Américains avoient beaucoup de Corsaires & de prises, &, ce qui étoit encore plus important, un grand nombre de salines. Pour détourner leur attention de cet objet, & pour procurer en même temps du fourage & des provisions à l'armée, Mylord Cornwallis s'avança dans les Jerseys avec un corps de troupes, & prit poste à *New-Bridge* sur la Hackinsack, ayant cette rivière à sa gauche, & celle du nord à sa droite. Le Lieutenant-Général Knyphausen marcha avec une autre division du côté oriental de la rivière du nord jusqu'à Wepperham, & prit une position parallèle à celle de Mylord Cornwallis, sa gauche s'étendant jusqu'à cette rivière, & sa droite jusqu'à la Brunx. Il est impossible de concevoir une situation plus favorable pour les opérations militaires. Les deux divisions n'étant séparées que par la rivière du nord, pouvoient, par le moyen de bateaux plats, réunir leurs forces en vingt-quatre heures, sur l'une ou l'autre rive, tandis que M. Washington n'étoit

1778. pas capable de rassembler les siennes en moins de dix jours, parce que la marine Anglaise commandoit la rivière jusqu'à l'entrée des montagnes. En quittant sa position avantageuse pour venir au secours des Jerseys, le Général Américain s'exposoit à une bataille dont les conséquences pouvoient être funestes. Par cette manœuvre, les provinces de la Nouvelle-York & des Jerseys étoient ouvertes à l'armée Anglaise, elle obtenoit facilement des provisions & du fourage, & les sujets attachés à la cause du Roi pouvoient sans peine se rendre au camp. Les chevaux légers du Colonel Baylor furent tout-à-fait détruits dans cette expédition. Mylord Cornwallis ayant appris que ce régiment avoit été détaché avec quelques soldats de milice pour interrompre les fourageurs, & qu'ils étoient dans les villages du vieux & du nouveau Taapan, conçut le dessein de les surprendre. Il fit donc avancer, la nuit du 27 Septembre, l'infanterie légère aux ordres du Général-Major Grey vers la gauche, tandis que M. Knyphausen détacha le Colonel Campbell de l'autre côté, qui devoit traverser la rivière du nord & les environner de telle manière, qu'ils se seroient trouvés entre deux feux. Quelques déserteurs de la division de Campbell empêchèrent que ce projet fût pleinement exécuté. Ils éveillèrent les miliciens

au vieux Taapan, & leur donnèrent le temps 1778.
de s'échapper avant l'arrivée des Anglais; mais le Général-Major Grey conduisit ses troupes avec tant de silence, qu'elles enlevèrent une patrouille de douze hommes & entourèrent le nouveau Taapan sans être découvertes. Les chevaux légers furent surpris dans les granges où ils étoient couchés & généralement massacrés. Les Américains accusèrent à cette occasion les Anglais de la dernière cruauté, & dirent qu'ils avoient tué, de sang froid, des gens sans armes & qui demandoient quartier.

Pendant ce temps-là le Capitaine Ferguson étoit parti pour *Egg-Harbour* avec trois cens hommes de troupes réglées sous l'escorte du Zebre & de deux frégates, outre quelques petits vaisseaux. Les Américains étant informés des desseins de l'ennemi, avoient envoyé leurs Corsaires en mer & fait remonter la rivière Mullicus aux gros bâtimens, qui étoient la plupart des prises faites sur les Anglais, jusqu'à *Chesnut Neck*, à environ vingt milles de son embouchure: les petits bateaux remontèrent beaucoup plus haut.

Le Capitaine Ferguson arriva à la place de sa destination vers le commencement d'Octobre. Il fit aussi-tôt avancer ses troupes dans les galères sous la protection des petits vaisseaux armés,

1778. &, malgré les difficultés qu'il rencontra dans son passage à cause du nombre de bancs qu'il y a dans la rivière, il vint à bout de son dessein. Les Américains avoient élevé une batterie près de la rivière, & une autre sur une éminence pour la soutenir avec un parapet; mais l'apparence n'épouventa pas Ferguson, & lorsqu'il s'approcha plus près, il s'apperçut qu'il n'y avoit point d'artillerie. Les Anglais débarquèrent sous les canons des galères & des chaloupes; & la milice Américaine, qui n'avoit que de la mousqueterie, fut bientôt repoussée. Ils brûlèrent dix navires, les établissemens, les magasins & les ouvrages de toute espèce. En s'en retournant ils firent aussi plusieurs excursions dans la campagne où ils détruisirent quelques salines & les habitations de plusieurs personnes qui s'étoient rendu célèbres par leur attachement à la cause du Congrès. Ce genre de service étoit plus propre à satisfaire la vengeance d'un parti & à exciter le ressentiment de l'autre, qu'à produire aucun bon effet pour la conclusion de la guerre.

Lorsque les troupes eurent rejoint l'escadre, les vents contraires ne leur permirent point de partir. Cette circonstance donna lieu à une nouvelle entreprise plus dangereuse que celles dont nous venons de parler. Un Capitaine de la légion de Pulaski, noble Polonais, qui étoit au

service des Américains, déserta avec quelques 1778.
soldats, & donna avis aux Anglais du peu de discipline qu'il y avoit dans ce corps. Il leur indiqua l'endroit où étoient cantonnées trois compagnies de cavalerie & trois d'infanterie appartenant à cette légion, & les assura qu'elles n'étoient nullement sur leur garde. Comme la distance n'étoit pas considérable, qu'on pouvoit d'ailleurs conduire les troupes par eau la plus grande partie du chemin, & que, suivant la relation des déserteurs, il étoit facile de s'emparer d'un pont, sur la route, qui pouvoit servir à couvrir la retraite en cas de besoin, les Officiers se laisèrent tenter & partirent pour battre les quartiers de Pulaski. Ils prirent deux cens cinquante hommes qui, après avoir été à la rame pendant l'espace de dix milles, débarquèrent long-temps avant le jour à un mille du pont dont les déserteurs avoient fait mention. Après y avoir laissé une garde, le reste du détachement s'avança plus avant, & surprit tellement l'infanterie légère de Pulaski dans les maisons où elle étoit couchée, qu'il la tailla en pièces sans qu'elle eut le temps de faire la moindre résistance. Plusieurs Officiers, & entre autres le Baron de Bose, Lieutenant-Colonel, un Capitaine & un Aide-Major périrent dans ce massacre. Le Capitaine Ferguson dit lui-même,

A 4

1778. dans la relation qu'il envoya au Général Clinton; que l'attaque ayant été faite de nuit, il ne fut guère possible de donner quartier, & qu'il ne fit que cinq prisonniers. La cavalerie & le reste de l'infanterie de Pulaski poursuivirent les Anglais, & tâchèrent de les harrasser dans leur marche; mais à la faveur du pont, ils se retirèrent sans perte.

Cette expédition & celle du Général-Major Grey excitèrent les plaintes des Américains. Ils dirent qu'il étoit contraire à tous les usages établis parmi les Nations civilisées de massacrer des hommes nuds qui, se fiant sur ces mêmes usages, ne vouloient faire aucune résistance & demandoient quartier. Le Congrès prit les dépositions de plusieurs soldats qui avoient échappé à ce carnage, & les publia dans les Gazettes. Quelques-uns d'eux avoient reçu depuis neuf jusqu'à onze coups de bayonnettes.

Quoique plusieurs tribus d'Indiens eussent envoyé féliciter le Général Gates du succès qu'il avoit eu à Saratoga, & parussent fort satisfaites de cet évènement, cependant les présens qu'elles recevoient continuellement d'Angleterre, l'activité des agens de cette Nation, & les persuasions des *Tories* qui s'étoient retirés parmi eux, joint à leur passion naturelle pour le pillage, engagèrent ces Sauvages à contredire par leurs

actions les sentimens qu'ils avoient exprimés à cette occasion. Le succès que plusieurs de leurs confrères avoient eu dans quelques expéditions avec les réfugiés qui savoient les conduire dans des endroits où il n'y avoit qu'à piller, sans courir aucun risque, répandit bientôt la contagion dans les autres tribus; de sorte que ces barbares portèrent le fer & le feu dans les nouveaux établissemens sur les frontières des provinces du centre de l'Amérique. 1778.

Un certain Colonel Butler, autrefois Agent des Indiens du côté du Canada, & un demi Sauvage appellé Brandt, qui avoit aussi le rang de Colonel, & que plusieurs personnes ont pu voir à la Cour d'Angleterre en 1786, étoient les principaux conducteurs de ces expéditions horribles. La vaste étendue des frontières, la situation séparée des différens établissemens, & la connoissance du pays qu'avoient les réfugiés, les mettoient en état de satisfaire leur férocité naturelle. Entre autres ravages, la destruction du bel établissement de Wyoming, & les circonstances qui l'accompagnèrent, ne manqueront point d'exciter le courroux de l'Univers, & de faire couler les larmes de l'humanité. Cette province est située sur la branche orientale de la Susquehanna, dans un pays délicieux & sous un ciel superbe, au quarante-unième degré de

1778. latitude septentrionale. Ce district qui, suivant l'ordre des choses, devroit appartenir à la Pensylvanie, avoit néanmoins été cultivé depuis la conclusion de la guerre de 1756 avec beaucoup d'ardeur, par des essaims nombreux de la province de Connecticut, ce qui avoit occasionné une guerre ouverte entre les Pensylvaniens & les habitans du Connecticut. Les chartres qu'on leur avoit accordées sembloient s'entre-choquer. Il paroît que le Gouvernement Britannique ne s'étoit pas beaucoup embarrassé de fixer la géographie de déserts immenses & incultes qui ne rapportoient alors aucun bénéfice, & qu'il n'avoit pas prévu les disputes qui pourroient ensuite s'élever au sujet de leurs limites. La chartre des habitans du Connecticut leur accordoit toutes les terres vers l'occident contenues dans les degrés de latitude qu'ils possédoient sur les côtes jusqu'à l'Océan Pacifique, excepté celles qui étoient déjà occupées par d'autres Puissances. La nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey croisoient les terres ainsi accordées, & conséquemment devoient jouir de cette exception. La Pensylvanie fut ensuite donnée à M. Penn & à ses sectateurs. Cet Etat est situé plus à l'occident dans une ligne parallèle avec les deux autres. Les habitans du Connecticut admettoient la validité de l'exception en faveur de la Nouvelle-York &

de la Nouvelle-Jersey; mais ils ne vouloient 1778.
point reconnoître les prétentions des Pensylvaniens, & soutenoient qu'une chartre accordée après la leur ne pouvoit point affecter leurs droits.

L'établissement de Wyoming consistoit en huit *Townships* (1), dont chacune contenoit un quarré de cinq milles admirablement bien situées des deux côtés de la Susquehanna.

Un pays dont la situation & le climat étoient tels que nous venons de les décrire, qui avoit un terroir des plus fertiles, où chaque individu, par le moyen d'un travail aisé, se procuroit tous les besoins de la vie, où les hommes n'étoient ni fort riches, ni fort élevés en dignité, formoit un tableau de cette félicité primordiale, qu'il paroît impossible à la nature humaine de surpasser. Aussi cet établissement avoit-il fait des progrès incroyables, &, quoiqu'il fût encore dans son enfance, la population s'y étoit tellement accrue, qu'il avoit été capable d'envoyer quatre cens hommes à l'armée des Etats. Nonobstant

(1) Township est une espèce de bourg qui forme un corps, ou ce que les Anglais appellent *Corporation-Town*, avec cette différence cependant que les maisons sont plus éloignées les unes des autres, chaque particulier ayant une grande étendue de terre autour de son habitation.

1778. le manque de tant de bras utiles à une nouvelle plantation, la terre donnoit des moissons si abondantes, & les prairies étoient tellement couvertes de bétail, que les habitans ne contribuèrent pas moins à approvisionner l'armée qu'à la recruter. Ils avoient aussi pourvu aux dangers qu'ils appréhendoient de la part des Sauvages, à cause de leur situation éloignée, en bâtissant quatre forts qui auroient été suffisans pour arrêter leurs incursions, si ces derniers n'eussent été assistés de plusieurs Européens.

La beauté du climat & la fertilité du sol n'avoient pas empêché les discordes politiques de croître dans ce lieu charmant. Quoique par le nombre des soldats qu'ils fournissoient pour la défense de la liberté, on pût croire qu'ils étoient tous animés des mêmes principes, il y avoit cependant plusieurs *Tories* parmi eux. La différence d'opinions politiques dans ces temps de trouble, excitoit des animosités de part & d'autre, qui empoisonnoient même le repos des familles, divisoient les plus proches parens & étouffèrent par la suite toutes les loix de la Nature & de l'humanité. Le parti républicain étant le plus fort, persécuta sans miséricorde ceux qui soutenoient l'ancien Gouvernement. On vit pour la première fois des prisons s'élever sur ces bords enchantés. Les *Tories* furent par-tout tourmen-

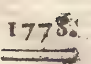
tés, insultés, & plusieurs d'entre eux envoyés comme traîtres dans le Connecticut, d'autres dépouillés de leurs biens & chassés de l'établissement. Ces derniers se retirèrent naturellement avec les Sauvages, & tâchèrent de trouver chez eux cet asyle que leurs confrères leur refusoient. 1778.

Peu de temps après le départ de ces Royalistes, quelques Indiens vinrent à Wilkesbury avec un parlementaire pour réclamer les effets des réfugiés, représentant qu'ils avoient eux-mêmes été tellement troublés dans leurs chasses, qu'ils n'étoient point capables de nourrir un si grand nombre de leurs confrères; mais que si les Républicains vouloient rendre les vaches & les chevaux des *Tories*, ils leur donneroient des terres suffisamment pour se soutenir eux-mêmes. Au lieu d'accorder une demande si juste, ils se saisirent de ces Ambassadeurs, les firent fouetter & les renvoyèrent. Ce traitement excita le plus grand ressentiment chez cette Nation féroce & altière, & elle résolut d'en prendre vengeance. Avant de commencer les hostilités, elle envoya cependant une seconde ambassade. Le Colonel Dier, alors membre du Congrès pour la province de Connecticut, écrivit aux habitans de Wyoming, & leur représenta l'injustice & la mauvaise politique de leurs procédés; mais ils ne firent aucune attention à ses remontrances, & tâchèrent de se saisir encore

1778. une fois de ces nouveaux envoyés. Ils n'en purent cependant prendre que deux, les autres échappèrent. Après cette démarche, ils commencèrent à craindre la vengeance des Indiens & à réfléchir sur leur état de foiblesse. Ils firent demander du secours au Général Washington & à d'autres personnes en place, mais il étoit trop tard.

Que ne m'est-il permis de jetter un voile ténébreux sur les horreurs que je vais décrire ; mais mon devoir m'oblige de ne cacher aucun des évènemens de cette révolution qui sont parvenus à ma connoissance : puisse cette relation produire l'effet que je me propose, & empêcher les peuples & les Princes d'entrer si promptement en guerre, puisqu'il en résulte souvent des crimes qui dégradent la nature humaine.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis parurent soudainement sur la Susquehanna au nombre de huit cents, les blancs sous la conduite de Butler, & les Indiens sous celle de Brandt ; mais ils étoient tous peints & déguisés en Sauvages, excepté leurs Officiers qui portoient un uniforme. Ils firent d'abord des incursions sur les frontières, brûlant & saccageant tout ce qu'ils rencontroient. Plusieurs habitans furent enfermés dans leurs maisons & périrent dans les flammes avec leurs effets. Lorsqu'ils



eurent rassemblé un nombre suffisant de canots, ils descendirent la rivière afin d'attaquer l'établissement de Wyoming. A leur approche, la plupart des habitans se retirèrent dans le fort Kingston, qui étoit le plus considérable. Le Colonel Butler voyant que les habitans avoient abandonné leurs demeures, leur proposa de se rendre & de sortir du pays. Cette proposition fut rejettée par les émigrans de la Nouvelle Angleterre, qui résolurent d'aller à la rencontre des assaillans en pleine campagne. Ils avancèrent hardiment sur les Indiens, qui firent mine de fuir jusqu'à ce qu'ils les eurent attirés dans l'endroit où ils vouloient les attaquer. Les Républicains se trouvèrent alors tout d'un coup entourés, & quelques-uns de leurs chefs les abandonnèrent. Ils se défendirent cependant avec vigueur, & dirigèrent si bien leur feu, qu'ils obtinrent quelque avantage sur leurs ennemis. Les Indiens se croyant sûr de succès, à cause de leur nombre, jettèrent leurs fusils par terre, & fondirent sur eux avec leurs tomohawcks & leurs lances. Les Républicains résistèrent encore à cette furieuse attaque; mais les *Tories* & les Sauvages, animés par l'esprit de vengeance, combattoient avec tant d'acharnement, qu'ils les mirent en déroute & les obligèrent à prendre la fuite. Plusieurs d'entre eux se précipitèrent

1778. dans la rivière, dans l'espérance d'atteindre l'autre bord; les Indiens s'y précipitèrent avec eux, & étant nuds & meilleurs nageurs, n'eurent pas de peine à les atteindre & à les percer de leurs lances; il n'y en eut que trente-trois qui gagnèrent la rive opposée, ceux qui furent pris vivans furent ce même jour-là liés à des arbres & brûlés.

Les vieillards, les femmes & les enfans qui étoient dans le fort purent voir ce combat furieux, & entendre les cris de leurs amis & de leurs parens. Quelle situation pour une tendre épouse de voir tomber un époux chéri! Pour un père & une mère de voir périr un fils qui faisoit l'espoir de leur vieillesse! A peine cette scène étoit-elle finie, qu'il s'en présenta une nouvelle d'une autre nature. Les Indiens n'eurent pas plutôt dépouillé de leurs chevelures les victimes qui avoient tombé sous leurs coups, qu'ils demandèrent le fort; on le leur rendit avec beaucoup de soumission. Cent d'entre eux entrèrent alors dans la place, dans tout le triomphe de la victoire, avec les chevelures des parens & des amis des prisonniers. On n'entendit plus que les cris lamentables des femmes & des enfans, tous s'attendoient à une mort certaine; mais les Indiens montrèrent un degré d'humanité auquel ils n'étoient pas accoutumés.

Satisfaits

Satisfaits d'avoir massacré ceux qu'ils avoient trouvés les armes à la main, ils épargnèrent les vieillards, les femmes & les enfans. Il s'ensuivit après cela une scène de dévastation dans toutes les *Townships*. Le fer, le feu & les autres instrumens de destruction triomphèrent tour-à-tour; les moissons furent brûlées, les maisons & les meubles de toute espèce détruits; les habitations des *Tories* restoient seules au milieu des ruines générales, & ressembloient à des îles; tous les chevaux & autre bétail que les Sauvages purent rassembler dans l'espace de huit jours furent conduits dans leur pays par un parti qu'ils détachèrent exprès. Les autres petits forts ayant appris la réduction de Kingston se rendirent à discrétion. On ordonna sur le champ aux différentes garnisons de se peindre le visage en rouge, ce qui devoit être le symbole de la paix, tant que les deux partis resteroient ensemble. C'est ainsi que furent détruits en un malheureux jour des travaux qui avoient demandé tant de tems & tant d'industrie. La plupart des infortunés qui survécurent à ce désastre, périrent de différentes manières; les uns eurent des fièvres violentes accompagnées de transport, & moururent comme enragés; d'autres demeurèrent dans une douce langueur, & tombèrent dans une espèce d'insensibilité. 1778.

1778. Les Américains étoient trop occupés d'ailleurs pour pouvoir tirer vengeance de toutes ces horreurs. Il y eut cependant quelques petites expéditions conduites avec beaucoup de fermeté & de persévérance. Quoiqu'elles puissent se justifier par la loi du talion, & même par la politique, elles ne servirent qu'à renouveller des cruautés qui font gémir tout être pensant, lorsqu'il réfléchit aux excès où les passions conduisent les hommes. Dans le cours de l'été le Colonel Clarke partit de Virginie à la tête d'environ deux cens cinquante hommes pour une de ces expéditions. Elle paroîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ne sont accoutumés qu'aux opérations militaires de l'Europe. Ce détachement, pour parvenir à l'objet de sa destination, étoit obligé de faire quatre cens lieues à travers un pays inculte & inhabité : il est vrai que la plus grande partie du chemin il avoit l'avantage des rivières.

Son dessein étoit de s'emparer de ces plantations, que les Canadiens ont établies sur le haut Mississipi, dans la belle & fertile contrée des Illinois. Il paroît que le Gouverneur de ces établissemens étoit l'auteur des incursions des Sauvages, & du ravage qu'ils avoient causé; que depuis le commencement des troubles il avoit été agent du Gouvernement Britannique, &

qu'il avoit offert de grandes récompenses à ceux 1778.
qui lui apporteroient des chevelures. Il paroît aussi qu'il faisoit de continuels efforts pour exciter les Indiens de l'Ohio & du Mississipi à entreprendre des expéditions contre les établissemens éloignés des Etats-Unis. C'étoit pour punir cette conduite que le Colonel Clarke étoit parti de Virginie avec son petit détachement. Après avoir descendu l'Ohio jusqu'à vingt lieues de son embouchure où il cacha ses bateaux, il s'avança par terre vers le nord. Dans cette marche les soldats portèrent eux-mêmes leurs provisions, & après les avoir consommées, furent deux jours sans trouver la moindre nourriture. Lorsqu'ils arrivèrent dans cet état à la ville de Kaskaskias vers le milieu de la nuit, ils résolurent de la prendre ou de périr.

Cette ville contenoit environ deux cens cinquante maisons, & étoit fortifiée de manière à pouvoir résister à des ennemis plus formidables; mais comme les habitans n'avoient aucune idée du danger qui les menaçoit, ils n'étoient pas du tout sur leur garde: c'est pourquoi la surprise fut complette. La ville & le fort furent pris sans bruit & sans opposition, avant que les habitans fussent bien éveillés, & il ne s'en échappa pas un seul pour porter l'alarme aux établissemens voisins. Phillipe Rocheblave, qui

1778. en étoit Gouverneur, & qui avoit fait paroître tant d'inimitié contre les Américains, fut envoyé à la Virginie avec tous ses papiers, qui contenoient les instructions qu'il avoit reçues de Quebec, de Détroit & de Michillimackinack, pour soulever les Indiens. Les habitans furent obligés de prêter serment de fidélité aux Etats-Unis, & le fort servit de quartier général aux vainqueurs. Ceux-ci envoyèrent encore plus loin un petit détachement à cheval, qui s'empara avec autant de facilité d'une ville Françaife ou plutôt Canadienne, le long du fleuve Mississipi. Les habitans ne firent point de difficulté de prêter serment, & parurent même satisfaits de changer de maîtres; car ils accoururent sans nécessité des campagnes voisines pour reconnoître l'autorité des Etats-Unis.

Le Colonel Clarke se prépara ensuite à prendre vengeance des Indiens. Se trouvant au milieu de leurs établissemens, il les attaqua avec tant de célérité & de jugement, que ces Sauvages n'eurent point le temps de se reconnoître. Ils éprouvèrent alors au sein de leurs familles les calamités qu'ils avoient si souvent fait éprouver aux autres. Leurs cabanes furent brûlées & leurs moissons détruites. Cette mesure les rendit plus timides & plus circonspects par la suite. Ils ne furent plus si prompts à joindre

les Anglais & les réfugiés. En même temps les 1778.
habitans des frontières ayant appris les succès du Colonel Clarke, commencèrent à reprendre courage & formèrent de nouvelles expéditions. Le Colonel Butler partit de Schoharie sur les derrières de la Pensylvanie avec un régiment & quelques chasseurs pour surprendre les *Tories* & Indiens qui avoient détruit Wyoming. Ils étoient entremêlés & habitoient une étendue de pays bien cultivé au-delà des montagnes situées à l'ouest de la haute Delaware. Après avoir gagné la source de cette rivière, Butler marcha pendant deux jours le long de ses rives; puis tournant à droite, il croisa les montagnes & s'approcha de la Susquehanna, qui étoit le théâtre où il devoit agir. Ses soldats détruisirent les moissons, les villages & autres édifices, & ne laissèrent pas pierre sur pierre; mais les habitans avoient eu la précaution de prendre la fuite, & avoient par ce moyen évité une mort certaine, & qu'ils avoient bien méritée.

Il est impossible de concevoir les misères que les Américains éprouvèrent dans cette expédition: quoiqu'ils eussent plusieurs chevaux, ils étoient cependant obligés de porter des provisions pour six jours, &, ainsi chargés, de passer des rivières & des criques qui paroîtroient même difficiles à des Européens sans aucun fardeau.

1778. Après la fatigue d'une longue marche, n'osant pas quelquefois allumer de feu de peur d'être découverts, ils couchoient dans les plaines exposés au froid de la nuit & aux grandes pluies qui tombent ordinairement dans cette saison de l'année, tandis que par les mêmes causes leurs armes devenoient inutiles au moment où ils en avoient le plus besoin.

Quand ils voulurent s'en retourner, ils furent exposés à des dangers d'une nouvelle espèce; car les rivières étant considérablement augmentées, ne leur permirent plus de passer, & ils se trouvèrent au milieu des ennemis épuisés de faim & de fatigue : ils surmontèrent cependant toutes ces difficultés. C'est ainsi que les deux partis faisoient la guerre sur les frontières avec beaucoup de hardiesse & de constance, portant le fer & le feu, & offrant une variété épouventable de scènes d'horreur & de dévastation.



CHAPITRE XVIII.

PENDANT que ces choses se passoient au-delà des montagnes, Philadelphie voyoit pour la première fois dans son enceinte, le Ministre d'un des plus puissans Monarques de l'Europe, & le Congrès étoit occupé de la manière dont il devoit le recevoir. Ce spectacle devoit causer bien de la joie au parti Républicain & à ceux qui desiroient l'indépendance des Etats-Unis, puisqu'avec l'assistance d'un pareil Allié, elle paroissoit assurée. Au commencement d'Août M. Gérard arriva à Philadelphie, en qualité de Ministre plénipotentiaire pour la Cour de France. Le 5 du même mois, le Congrès étant assemblé, on y prit les résolutious suivantes: Arrêté, « que les portes de la chambre seront » ouvertes pendant qu'on donnera audience au » Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Très-» Chrétienne. 1778.

» Qu'il soit recommandé aux Délégués de » Pensylvanie d'informer le Vice-Président, le » Conseil suprême & l'Orateur de cet Etat, » que le Congrès donnera audience demain à » midi au Ministre plénipotentiaire de Sa Ma-» jesté Très-Chrétienne.

1778. » Qu'il soit permis à chaque Membre du » Congrès de donner deux billets d'entrée, & » qu'aucune personne ne soit admise sans bil- » let ». En conséquence, M. Gérard fut introduit le lendemain à l'audience par deux Membres du Congrès, & étant assis sur son siège, son Secrétaire présenta au Président une lettre du Roi de France adressée comme suit :

« A nos très-chers grands amis & alliés le » Président & les Membres du Congrès général » des Etats-Unis.

Le contenu de cette lettre étoit :

« Très-chers grands amis et alliés,

» Les traités que nous avons signés avec vous, » en conséquence des propositions que vos Dé- » putés nous ont faites de votre part, vous sont » un garant assuré de notre affection pour les » Etats-Unis en général, & pour chacun d'eux » en particulier, ainsi que de l'intérêt que nous » prenons & que nous prendrons constamment » à leur bonheur & à leur prospérité. C'est pour » vous en convaincre d'une manière plus particu- » lière, que nous avons nommé le sieur Gérard, » Secrétaire de notre Conseil d'Etat, pour rési- » der auprès de vous en qualité de notre Mi- » nistre plénipotentiaire. Il connoît d'autant

» mieux les sentimens que nous vous portons, 1778.
» & il est d'autant plus en état de vous en
» rendre témoignage, qu'il a été chargé de notre
» part de négocier avec vos Députés, & qu'il
» a signé avec eux les traités qui cimentent notre
» union. Nous vous prions d'ajouter foi entière
» à tout ce qu'il vous dira de notre part, prin-
» cipalement lorsqu'il vous assurera de notre
» affection & de notre constante amitié pour
» vous. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait,
» très chers grands amis & alliés, en sa sainte
» & digne garde.

» Ecrit à Versailles, le 28 Mars 1778, votre
» bon ami & allié,

» LOUIS.

» *Et plus bas*,

» GRAVIER DE VERGENNES ».

Le Ministre fut ensuite annoncé à la Chambre; sur quoi il se leva, & s'adressa au Congrès de la manière suivante:

» MESSIEURS,

» Les liaisons que le Roi mon Maître a for-
» mées avec les Etats-Unis de l'Amérique lui
» sont si agréables, qu'il n'a pas voulu différer
» de m'envoyer auprès de vous pour les ci-
» menter. Sa Majesté apprendra avec satisfaction

1778. » que les sentimens qui se sont manifestés à
» cette occasion justifient la confiance que lui
» avoient inspiré le zèle & le caractère des
» Députés des Etats-Unis en France; la sagesse
» & la fermeté qui ont dirigé vos résolutions,
» ainsi que la constance & le courage, que les
» peuples ont fait éclater. Vous savez, Messieurs,
» que cette confiance a fait la base du plan vrai-
» ment amical & désintéressé sur lequel Sa Ma-
» jesté a traité avec les Etats-Unis.

» Il n'a pas dépendu d'elle, que ses engage-
» mens n'assurassent votre indépendance & votre
» repos sans effusion ultérieur du sang, & sans
» aggraver les maux de l'humanité, dont toute
» son ambition est d'assurer le bonheur; mais
» les dispositions & les résolutions hostiles de
» l'ennemi commun, ayant donné, à des en-
» gagemens purement éventuels, une force ac-
» tuelle, positive, permanente & indissoluble,
» le Roi mon maître a pensé que les deux
» Alliés ne doivent plus s'occuper que des
» moyens de les remplir de la manière la plus
» utile à la cause commune, & la plus efficace
» pour parvenir à la paix, qui est l'objet de
» l'alliance. C'est d'après ce principe que Sa
» Majesté s'est hâtée de vous envoyer un se-
» cours puissant : vous ne le devez, Messieurs,
» qu'à son amitié, à l'intérêt sincère qu'elle

» prend aux avantages des Etats-Unis & au desir 1778.
» qu'elle a de concourir efficacement à affermir
» votre repos & votre prospérité sur des bases
» honorables & solides. Elle espère d'ailleurs,
» que les principes adoptés par les différens Gou-
» vernemens contribueront à étendre les liai-
» sons que l'intérêt mutuel des peuples respec-
» tifs avoit déjà commencé à établir entre eux.
» Le principal point de mes instructions est de
» faire marcher sur la même ligne les intérêts
» de la France & ceux des Etats-Unis. Je me
» flatte, Messieurs, que ma conduite passée,
» dans les affaires qui les intéressent, vous aura
» déjà convaincu que je n'ai point de desir plus
» cher que celui d'exécuter mes instructions de
» manière à mériter la confiance du Congrès,
» l'amitié de ses Membres, & l'estime de tous
» les citoyens.

» GERARD ».

Il donna ensuite copie de ce discours au Sécrétaire, qui la présenta au Président, qui y fit la réponse suivante :

« MONSIEUR,

» Les traités entre Sa Majesté Très-Chrétienne
» & les Etats-Unis de l'Amérique démontrent

1778. » ſi évidemment ſa ſageſſe & ſa magnanimité;
» qu'ils ne manqueront point d'exciter le reſ-
» pect de toutes les Nations. Les vertueux ci-
» toyens de l'Amérique en particulier n'oublie-
» ront jamais l'attention bienfaiſante qu'elle a
» bien voulu faire à la violation de leurs droits,
» & ne ceſſeront de reconnoître le doigt de
» la Providence, en leur ſuſcitant un ami ſi
» puiſſant & ſi illuſtre. C'eſt l'eſpérance & l'o-
» pinion du Congrés, que l'expérience aug-
» mentera tous les jours la confiance que Sa
» Majeſté veut bien avoir en la fermeté de ces
» Etats.

» Cette Aſſemblée eſt pleinement convain-
» cue, Monſieur, que s'il n'avoit dépendu que
» de Sa Majeſté Très-Chrétienne, non-ſeule-
» ment l'indépendance de ces Etats auroit été
» univerſellement reconnue; mais même leur
» tranquillité pleinement établie. Nous ſommes
» extrêmement fâchés de cette ſoif de dominer
» qui a donné naiſſance à la guerre préſente,
» & qui prolonge les misères & les calamités
» du genre humain. Nous deſirons avec ardeur
» de remettre l'épée dans le fourreau, & d'éviter
» l'effuſion ultérieure de ſang; mais nous ſommes
» déterminés, par tous les moyens qui ſont
» en notre pouvoir, à remplir ces engagemens
» éventuels qui ont acquis une force poſitive &

» permanente, par les desseins & les mesures 1778.
» hostiles de l'ennemi commun.

» Le Congrès a lieu de croire que les secours » que Sa Majesté vient si sagement & si généreusement d'envoyer, inspireront à la Grande-Bretagne des sentimens de justice & de modération, avanceront les intérêts de la France » & de l'Amérique, & assureront la paix & » la tranquillité sur des fondemens solides & » honorables. Il n'y a point de doute non plus, » que ceux qui sont à la tête des différens Gouvernemens de ces Etats, ne tâchent de cimenter entre eux & les Français une union dont » ils ont déjà éprouvé les effets salutaires.

« MONSIEUR,

» Connoissant les efforts que vous avez faits » afin d'avancer les intérêts de ces Etats & de » votre patrie, c'est avec la plus grande satisfaction que le Congrès reçoit, comme le premier Ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne, » une personne dont la conduite passée fournit » un heureux présage qu'elle méritera la confiance de ce corps, l'amitié de ses Membres » & l'estime des citoyens de l'Amérique.

» HENRI LAURENS ».

Le Secrétaire du Congrès donna copie de ce

1778. discours au Ministre de France, après quoi ce dernier se retira, & fut reconduit chez lui de la même manière dont il avoit été amené à la Chambre, dans un carrosse à six chevaux appartenant au Congrès par MM. Henry Lee & Samuel Adams.

L'arrivée & la réception du Ministre de France firent beaucoup d'impression sur les Américains. Ils commencèrent alors à s'appercevoir du degré d'importance qu'ils avoient acquis parmi les Nations de l'Europe. Dans un de leurs écrits, ils s'expriment de la manière suivante : « C'est » ainsi que le nouveau Monde vient de contempler un spectacle aussi noble qu'il est nouveau ; les Représentans des Etats-Unis de l'Amérique donnant solemnellement une audience publique au Ministre plénipotentiaire du plus puissant Prince de l'Europe. Il y a quatre ans on n'avoit pas même d'idée qu'un pareil évènement fût si près d'arriver. C'est le Tout-Puissant qui élève ; il a placé l'Amérique parmi les Puissances de la terre, & l'a revêtue de la robe de souveraineté ».

La présence de ce Ministre, les assurances de secours qu'il apportoit, l'arrivée du Comte d'Estaing, l'évacuation de Philadelphie, & la retraite de l'armée Anglaise furent des évènemens qui arrivèrent presque en même temps,

& qui élevèrent tellement les Américains qu'ils regardèrent alors leur indépendance comme certaine. C'est pourquoi ils traitèrent avec mépris les propositions des Anglais. C'est aussi pour les mêmes raisons qu'ils insistèrent avec tant de fermeté qu'il étoit nécessaire de reconnoître l'Amérique indépendante avant de pouvoir entrer en traité avec les Commissaires du Roi d'Angleterre. 1778.

M. Johnstone, l'un des Commissaires, avoit autrefois été Gouverneur d'une province en Amérique, & il s'y étoit fait un grand nombre de connoissances. Il s'étoit, outre cela, distingué en Parlement, en soutenant la cause des Etats-Unis. Le Ministère espéroit beaucoup de son habileté & de ses connexions. Voyant que la résolution du Congrès ne présageoit rien de bon pour la Grande-Bretagne, il forma le dessein d'établir une correspondance avec des particuliers, & de tenter s'il ne pourroit point gagner quelques-uns de ses anciens amis qui, par leur influence, seroient ou capables de diriger les mesures du Congrès, ou du moins de détacher de ce Corps une partie de la Nation. Il écrivit donc plusieurs lettres à différens Membres de cette Assemblée, & à d'autres personnes de considération, en leur faisant des promesses indirectes de récompenses, en cas qu'ils contri-

1778. buassent à la réconciliation avec la Mère-Patrie. Cette politique n'étoit pas mauvaise & pouvoit diviser les Américains. Bien des gens n'étoient point des plus satisfaits de l'alliance avec la France, & ces préjugés populaires qu'il est si difficile de déraciner au sujet de la différence de mœurs, de religion, de langage & de gouvernement, existoient encore dans toute leur force; mais malheureusement pour Johnstone, il s'adressa à des gens d'un caractère décidé. Ses lettres furent remises au Congrès, qui veilloit avec l'œil le plus jaloux sur la conduite des Commissaires. Le Congrès recommanda sur le champ aux Gouverneurs, au Général en chef & aux autres Officiers de prendre des mesures efficaces pour mettre fin à une correspondance si criminelle & si dangereuse. Il n'avoit d'abord nommé personne, & s'étoit contenté de dire que plusieurs lettres de l'ennemi avoient été adressées à des particuliers contenant des expressions insidieuses & calculées pour diviser le peuple; mais vers le commencement de Juillet, cette Assemblée prit une autre résolution, & ordonna que toutes les lettres au sujet des affaires publiques qui avoient été reçues par des particuliers, fussent mises devant la Chambre. Le Congrès n'ignoroit pas le contenu de ces lettres; mais c'étoit pour pouvoir les censurer publiquement.

ment. En conséquence de cet ordre, quelques 1778.
lettres furent produites, & entre autres une du Gouverneur Johnstone au Général Joseph Reed, & une autre à M. Morris. Dans la lettre au Général Reed il y avoit ce passage qui fut fort blâmé : « La personne qui contribuera à rétablir l'harmonie entre nous, & à réunir les » différens partis que cette contestation a irrités, » méritera beaucoup plus du Roi & du peuple, » du patriotisme, de l'humanité & de l'amitié, » que ce que l'on a encore jusqu'ici accordé à » qui que ce soit ».

Dans la lettre à M. Morris il se trouvoit les phrases suivantes : « Je crois bien que ceux qui » ont conduit les affaires de l'Amérique sont » incapables de se laisser guider par de vils » motifs ; mais dans toutes ces affaires il y a » des risques, & celui qui s'expose doit être » récompensé. Le Pilote, qui après avoir bien » gouverné le vaisseau dans une tempête, le » ramène sûrement dans le port, mérite d'être » comblé d'honneurs & de richesses. Je pense » que Washington & le Président du Congrès » auront droit à toutes les faveurs qu'une Nation reconnoissante est capable d'accorder, » s'ils peuvent encore une fois réunir nos intérêts & mettre fin aux calamités de la » guerre ».

1778. Ce qui offensa le plus le Congrès, fut la déclaration de M. Reed. Il dit que peu de jours après l'évacuation de Philadelphie il avoit reçu un message de la part d'une Dame qui desiroit lui parler touchant des affaires qu'elle ne pouvoit pas communiquer par écrit, qu'il s'étoit transporté chez elle à l'heure marquée, & qu'après une courte conversation sur le caractère des Commissaires en général, elle s'étoit étendue sur les talens du Gouverneur Johnstone, & avoit ajouté qu'il avoit toujours parlé très favorablement de M. Reed, & qu'il avoit dessein de se servir de son crédit, afin d'avancer l'objet de sa commission si cela s'accordoit avec ses principes : que s'il employoit son influence pour rendre ce service à sa patrie, il seroit juste que le Gouvernement le récompensât, & qu'il pouvoit compter sur dix mille livres sterling, & sur toute place quelconque dans les Colonies qui étoit à la disposition du Roi : que lui, M. Reed, avoit répondu qu'il ne valoit pas la peine qu'on l'achetât ; mais que tel qu'il étoit, le Roi d'Angleterre n'étoit pas encore assez riche pour le payer.

Le Congrès ayant pris en considération les passages de ces lettres & la conversation de M. Reed avec Madame Ferguson, déclara : « que » ces passages & la conversation ne pouvoient

» être regardés que comme des tentatives pour 1778.
» corrompre le Congrès des Etats-Unis de l'Amé-
» rique ; que comme il ressentoit la plus grande
» indignation de ces tentatives atroces, il de-
» voit aussi la témoigner au Public ». Puis il en
vint à la résolution suivante : « Arrêté, qu'il est
» incompatible avec l'honneur de cette Chambre
» de tenir aucune correspondance avec George
» Johnstone, écuyer, & sur-tout de négocier
» aucune affaire avec lui dans laquelle la cause
» de la liberté & de la vertu est intéressée ».

Cet *arrêté* fut envoyé par un parlementaire à *New-York*.

La conduite du Congrès excita la colère de M. Johnstone au plus haut degré. Il publia une lettre très-sévère dans laquelle il accusoit les Membres de cette Assemblée de tous les plus grands crimes. Ils n'étoient plus alors ces hommes vertueux dont le patriotisme devoit servir d'exemple au genre humain, tels qu'il les avoit représentés à son arrivée : il soutenoit au contraire qu'ils avoient trahi leur patrie ; qu'ils agissoient d'une manière opposée aux sentimens du peuple en général ; qu'ils sacrifioient les intérêts les plus chers à de vils motifs ; qu'ils trompoient leurs constituans & les conduisoient les yeux bandés dans un précipice inévitable. Il déclaroit ensuite qu'il étoit tout-à-fait indiffé-

1778. rent au ſujet de leur opinion, & que loin de prendre l'*arrêté* qu'ils avoient envoyé comme une inſulte, il le regardoit comme une marque de diſtinction. Dans cette lettre M. Johnſtone ne nioit pas abſolument les faits dont on l'accuſoit; mais il ne les avouoit pas non plus, il ſe réſervoit la liberté de juſtifier ſa conduite dans un autre temps. Il attribuoit cependant *ces réſolutions* à la malignité du Congrès, diſant qu'il ne les avoit priſes que pour enflammer le peuple & l'engager à ſouffrir les calamités de la guerre, & à fruſtrer les effets ſalutaires que les négociations auroient pu produire. Il ajouta que pour faire avorter leurs deſſeins criminels, il ſe démettoit de toutes ſes charges, & qu'il ne vouloit plus agir comme Commiſſaire, ou autrement, dans aucune négociation où le Congrès auroit part.

Il eſt bon d'obſerver que M. Johnſtone nia par la ſuite qu'il eût jamais autoriſé Madame Ferguſon à faire des propoſitions au Général Reed.

Les autres Commiſſaires firent réponſe à la déclaration du Congrès, & déſavouèrent toute connoiſſance directe ou indirecte de ce dont il s'agiſſoit; ils prirent en même temps beaucoup de ſoin de ne ſe ſervir d'aucune expreſſion qui pût tendre à reconnoître la vérité des aſſertions du Congrès,

ou à avouer que quelqu'un fût autorisé à traiter 1778.
avec M. Reed; en parlant de leur confrère, ils dirent qu'ils n'étoit pas nécessaire d'entrer dans aucune explication touchant la conduite d'un homme dont les talens & l'intégrité étoient reconnus. Ils rendirent témoignage à la libéralité de ses sentimens & aux principes équitables, suivant lesquels il avoit dessein de rétablir l'harmonie entre les deux nations : le grand objet de cette publication, ainsi que de celle de M. Johnstone, étoit d'empêcher l'effet des traités avec la France, de disputer l'autorité du Congrès, pour les accepter ou les ratifier, & de rendre la conduite de cette assemblée odieuse au peuple. C'est pourquoi, après avoir d'abord posé, comme un fait incontestable, qu'une alliance avec la France étoit tout-à-fait contraire aux intérêts de l'Amérique, & devoit détruire ses droits civils & religieux; ils tâchèrent ensuite de prouver que le peuple n'étoit nullement tenu, ni par l'honneur, ni par la foi publique, à ratifier ces traités. Pour soutenir cette doctrine, ils alléguèrent que les concessions de la France ne devoient leur origine qu'au bill *conciliatoire* de la Grande-Bretagne. La Cour de Versailles, continuoient-ils, s'appercevant de la réunion, de la félicité & de la force que les mesures pacifiques du Parlement Britannique vont produire

1778. dans toute l'étendue de l'Empire, s'est hâtée d'accorder des conditions qu'elle avoit jusqu'ici refusées avec dédain, afin de prolonger les troubles, & de faire servir les Colonies d'instrument *à l'ambition & à la perfidie* Françaises.

Ils examinèrent ensuite la validité que la ratification du Congrès pouvoit donner aux traités, & s'efforcèrent de persuader au peuple que cette assemblée avoit beaucoup excédé ses pouvoirs en demandant des préliminaires inadmissibles avant d'entrer en négociations; ce qui avoit détruit tous les moyens d'accommodement. Ils soutinrent que, suivant la constitution actuelle, le Congrès n'étoit pas autorisé à prendre des mesures si décisives, & à prononcer en dernier ressort sur des questions de cette importance, sans prendre des instructions de ses constituans, après que la question auroit été agitée librement dans leurs assemblées respectives. Ils pointèrent donc toute leur artillerie contre le Congrès qu'ils accusèrent de trahir le dépôt qui lui étoit confié, d'agir d'une manière contraire aux sentimens du peuple en général, & de sacrifier le bien-être de l'Amérique à ses vues ambitieuses & intéressées.

Plusieurs Ecrivains habiles, & entre autres M. Drayton, & l'Auteur d'une brochure célèbre

appellée *Commonsense*, entreprirent la défense du Congrès, & s'efforcèrent de prouver la fausseté de toutes ces assertionss. Ils attaquèrent d'abord ce qui pouvoit opérer davantage sur l'esprit du peuple ; savoir, que les traités avec la France n'avoient été conclus qu'à cause du bill *conciliatoire* de la Grande-Bretagne. Ils démontrèrent par les dates que cela étoit absolument faux, & ils firent voir au public les contradictions dont les écrits des Commissaires étoient remplis. Ils entreprirent ensuite de prouver que les concessions de l'Angleterre, loin d'avoir été la cause de la conclusion des traités avec la France, n'avoient au contraire été que les effets produits par ces traités. Dans une de ces publications, on remarquoit avec esprit que ces Commissaires, qui refusoient au Congrès une autorité suffisante pour conclure des traités avec la France, avoient eux-mêmes offert de traiter avec lui, & que le chagrin & le dépit qu'ils témoignèrent, parce que leurs propositions avoient été rejettées, ne montroient que trop combien ils étoient convaincus de sa compétence. En réfutant les Commissaires, quelques-uns de ces Ecrivains avancèrent des choses qui n'eurent, peut-être, jamais lieu que dans leur imagination. Ils dirent que la Grande-Bretagne, pour engager la France à souffrir la réduction de l'Amérique, lui 1778.

1778. avoit offert une partie considérable de ses possessions dans les Indes Orientales, & les mêmes avantages dont jouissoient les Anglais sur la côte d'Afrique. Les Commissaires ne s'attendoient pas que leurs écrits pussent avoir aucun effet sur la conduite du Congrès; mais ils s'imaginoient qu'ils feroient quelque impression sur l'esprit du peuple, & c'est en quoi ils furent trompés. Cette ressource étant aussi épuisée, ils résolurent de changer de systême, & d'annoncer la guerre, le carnage & la destruction sous les formes les plus épouventables. Ceux qui conseilloient une guerre de pillage, disoient que la nature du pays l'exposoit plus qu'aucun autre à des incursions; qu'il étoit impossible de défendre cette longue étendue de côtes contre les attaques d'une marine supérieure accompagnée d'un nombre modéré de troupes de terre qui pouvoient débarquer dans différens endroits, & porter par-tout la désolation. Ces nombreuses criques, ces belles rivières qui servoient autrefois à répandre l'abondance dans les endroits les plus éloignés, pouvoient alors servir à y porter le fer & le feu. La disposition du pays, qui est planté de petites villes & de villages ouverts, dont les maisons sont même à une grande distance les unes des autres, rendroit le succès de cette guerre infaillible.

Le 3 Octobre, les Commissaires publièrent 1778.
cette fameuse proclamation qui a fait tant de bruit dans toute l'Europe, & qui n'a pas causé moins de débats dans les deux Chambres du Parlement Britannique, que dans le Congrès des Etats-Unis.

Dans ce manifeste, ils faisoient une longue récapitulation des argumens qu'ils avoient déjà avancés dans leur déclaration précédente touchant les traités avec la France, la conduite & les vues du Congrès, son opiniâtreté criminelle à rejetter toutes les propositions d'accommodement. Ils en venoient ensuite à l'énumération de leurs efforts répétés pour rétablir la tranquillité & la félicité du peuple, & des grands avantages qu'offroit le bill *conciliatoire*; après quoi, ils déclaroient leur intention de retourner en Angleterre. Ils offroient, cependant, les conditions qu'ils avoient d'abord proposées tant qu'ils resteroient dans le pays. Après ce préambule, les Commissaires dirent qu'ils croyoient qu'il étoit nécessaire d'avertir les Américains du changement qu'il y auroit dans la méthode de faire la guerre, s'ils persistoient dans leur opiniâtreté, & continuoient d'être alliés de la France.

Voici leurs expressions :

« La politique, ainsi que la bienfaisance de

1778. » l'Angleterre, ont jusqu'ici modéré les horreurs de la guerre, tandis qu'elles ne servoient qu'à affliger des peuples que nous regardions encore comme nos compatriotes, & à désoler un pays qui devoit bientôt redevenir une source d'avantages mutuels ; mais lorsque ce pays entretient le noir dessein de s'aliéner & même d'engager toutes ses ressources à nos ennemis, alors l'objet est changé, & la question est de savoir comment la Grande-Bretagne pourra, par tous les moyens possibles, rendre inutile une liaison formée pour sa ruine, & pour l'aggrandissement de la Maison de Bourbon ».

Le Congrès répondit, le 10 du même mois, à ce manifeste, par une déclaration qui avertissoit le peuple de son danger, & qui lui recommandoit de prendre des précautions. « Nos ennemis barbares, dit-il, désespérant de pouvoir nous assujettir par la force ouverte, veulent, pour dernier effort, ravager, brûler & détruire toutes les villes & villages du continent de l'Amérique, où il leur sera possible de pénétrer. C'est pourquoi, il seroit à propos que les plus exposés à leurs incursions bâtissent des barraques à trente milles dans la campagne, afin d'y faire conduire les femmes, les enfans, le bétail, & leurs effets ».

Dans un autre endroit, le Congrès s'exprime ainsi : « Il est recommandé aux peuples » de ces Etats, quand l'ennemi commencera » à détruire les villes, de brûler & ravager » les habitations des *Tories* & des ennemis » de la liberté & de l'indépendance, en prenant cependant soin de ne point les traiter » avec cruauté, n'ayant pas dessein d'imiter » en cela nos ennemis, ou leurs alliés Allemans, Nègres, ou de sang mêlé ». 1778.

Environ trois semaines après, le Congrès publia un autre manifeste rempli d'amertume & d'acrimonie. Il dit que ne pouvant empêcher les calamités de la guerre, il avoit voulu les diminuer, qu'il s'étoit étudié à épargner ceux qui étoient armés contre lui, & à alléger les chaînes de la captivité. Pour contraster cette conduite avec celle de ses adversaires, il fit un tableau hideux des énormités dont ceux-ci avoient été coupables. « Ils ont, ajouta-t-il, » ravagé les campagnes, brûlé les villages » sans défense, & massacré ses habitans. Leurs » prisons ont servi de boucheries à nos soldats, » leurs vaisseaux à nos matelots, & ils ont insulté » à nos malheurs par les affronts les plus piquans. » Incapables de conquérir l'esprit indomptable » de la liberté, ils ont bassement essayé de corrompre les représentans du peuple, & ont

1778. » fait usage de fourberies & d'adulations serviles ».

Les expressions suivantes sont les plus remarquables.

« Ils ont fait un jeu de l'humanité, en prenant plaisir à détruire les hommes ; ils ont » fait un jeu de la Religion, en prenant l'Être-» Suprême à témoin, & en violant ses sacrés » commandemens ; ils ont fait un jeu de la » raison même, en s'efforçant de prononcer que » la liberté & la félicité de l'Amérique pou-» voient être confiées à ceux qui ont vendu » la leur sans être retenus par aucun sentiment » d'honneur ou de honte.

» Mais puisqu'ils sont incorrigibles, & qu'ils » ne se laissent toucher ni par la tendresse, ni » par la compassion, il est de notre devoir de » venger, par d'autres moyens, les droits du » genre humain. C'est pourquoi nous, formant » le Congrès des Etats-Unis, déclarons & pro-» clamons que si nos ennemis ont la hardiesse de » mettre leurs menaces à exécution, & de persister » dans leur carrière de cruauté, nous prendrons » une vengeance exemplaire qui fera craindre » aux autres de tenir une pareille conduite. Nous » appellons de la droiture de nos intentions à ce » Dieu à qui les cœurs des hommes sont à décou-» vert, & nous déclarons en sa sainte présence

» que, comme nous ne sommes guidés par 1778.
» aucun motif de passions personnelles, nous
» adhérerons à cette résolution dans tous les
» changemens de condition possibles ».

C'est ainsi que la seconde commission du Gouvernement Britannique pour rétablir la paix, devint aussi inutile que la première. Outre les choses extraordinaires qui se passèrent pendant le séjour des Commissaires à *New-York*, & que nous avons déjà racontées; il y eut une affaire qui causa beaucoup d'étonnement. M. le Marquis de la Fayette, piqué de quelques expressions insultantes dont les Commissaires s'étoient servis dans leur manifeste contre la nation Française, envoya un cartel à Mylord Carlisle, & le défia à un combat singulier. Cette démarche qui, dans toute autre occasion, auroit pu passer pour une bravade de jeune homme & être taxée de légèreté, n'étoit pas tout-à-fait inutile. Les Américains ne connoissoient pas encore les Français. Ils avoient été accoutumés, par des préjugés d'éducation, à les regarder comme des hommes inférieurs aux Anglais en courage, & il étoit bon de leur faire voir qu'un Français n'étoit nullement effrayé de se mesurer avec un habitant de la Grande-Bretagne; d'ailleurs, cela diminuoit en quelque sorte l'importance des Commissaires dans l'esprit de la popu-

1778. lace, & lui donnoit une haute idée du courage & de l'attachement de leurs nouveaux alliés. Le Marquis étoit avec raison le favori des Américains. Dans un tems où les Puissances de l'Europe ne leur donnoient encore aucun secours, il avoit quitté une épouse aimable pour voler vers les plaines du nouveau Monde, afin d'y chercher le danger & la gloire. Cette dernière action augmenta beaucoup sa popularité. Les gens même les plus circonspects n'y voyoient que l'ardeur d'un jeune héros qui brûloit de se distinguer, & qui vouloit venger sa nation offensée. On passoit sur les irrégularités du procédé, &, en convenant que Mylord Carlisle ne devoit point, comme Commissaire, accepter le cartel, on trouvoit que M. de la Fayette n'avoit pas mal fait de l'envoyer. Ce cartel fut refusé, & c'est à quoi tout le monde s'attendoit.



CHAPITRE XIX.

TANDIS que la Nouvelle-York, les Jerseys, 1778.
la Pensylvanie & les frontières du Connecticut éprouvoient toutes les calamités de la guerre, les provinces septentrionales & les méridionales jouissoient d'une grande tranquillité; car, depuis l'affaire de *Bunker's hill*, près de Boston, la tentative sur l'île Sullivan, les aventures de Mylord Dunmore à la Virginie, & la défaite des *Tories* dans lex deux Carolines, il ne s'étoit passé rien d'extraordinaire dans ces Etats. Il y avoit cependant toujours quelques escarmouches entre la Georgie & la Floride Orientale. Au printemps, le Capitaine Willing avoit entrepris une expédition sur le Mississipi qui causa bien des alarmes à la Floride Occidentale. Le but de cette expédition étoit de former une communication avec les Espagnols de la Nouvelle-Orléans. Il descendit ce grand fleuve, & surprit les établissemens des Anglais situés sur sa rive orientale. Ces établissemens faisaient partie de la Floride occidentale; mais ils étoient trop éloignés pour que le Gouvernement pût les protéger. Le Capitaine Willing se comporta envers les habitans avec beaucoup d'humanité. Quoiqu'ils fussent entière-

1778. ment en son pouvoir, il leur accorda toutes les conditions qu'ils demandèrent pour leur sûreté présente & à venir.

Lorsque la saison ne permit plus au Général Clinton d'agir dans les provinces septentrionales, il médita quelques expéditions pour le midi. Il crut qu'il étoit important de recouvrer la province de Georgie, tant parce qu'elle produisoit abondance de riz dont l'armée & la flotte avoient grand besoin, que parce que ces denrées servoient alors aux ennemis de la Grande-Bretagne, tant en Europe qu'en Amérique. D'ailleurs, cette Colonie, une fois réduite, elle serviroit de barrière à la Floride orientale, & cette dernière seroit délivrée des alarmes continuelles & de ces incursions auxquelles elle avoit été jusqu'ici exposée.

C'étoit les Colonies méridionales qui soutenoient le crédit des Etats-Unis en Europe, & c'étoit par leur médiation qu'ils recevoient les secours dont ils avoient besoin. En recouvrant la Georgie, le repos des provinces méridionales étoit affecté, & les Anglais avoient une ouverture dans la Caroline. *Charles-Town* pouvoit, par ce moyen, être attaquée d'un moment à l'autre, & le sort de toute la Colonie dépendoit de cette Capitale. Il chargea de cette expédition le Colonel Campbell qui avoit été mis en prison

priſon à Boſton par repréſailles du temps de la priſe du Général Lee. Ce Colonel avoit à ſes ordres un régiment d'infanterie, deux bataillons d'Heſſois, quatre de Loyaliſtes, & un détachement d'artillerie. Il partit, le 27 Novembre, de *Sandy-Hook*, ſous l'eſcorte d'une petite eſcadre de vaiſſeaux de guerre commandée par le Commodore Hyde-Parker. Le Général-Major Prevoſt, qui commandoit les troupes de la Floride orientale, avoit en même temps reçu ordre d'aſſembler toutes ſes forces, excepté celles qui étoient abſolument néceſſaires pour la défenſe du fort Saint-Auguſtin; d'envahir la province de Georgie de ce côté là, & de pénétrer le plus avant poſſible pour coopérer avec Campbell à l'attaque qu'il méditoit ſur Savannah, capitale de cette province. Les Américains ne ſe doutoient nullement de cette entrepriſe. La flotte arriva, le 23 Décembre, à l'iſle de Tybee, à l'embouchure de la rivière Savannah. 1778.

Le jour ſuivant, le Commodore paſſa la Barre avec la plus grande partie des bateaux de tranſport, & mouilla dans la rivière près du fanal de Tybee; mais, par quelque accident, le reſte de la flotte ne le joignit que le 27. Les Commandans, ne connoiſſant pas du tout les forces de la garniſon, profitèrent de ce délai pour ſe

1778. procurer des informations. Ils dépêchèrent une compagnie d'infanterie légère, avec un parti de matelots, dans deux bateaux plats, vers une des criques, où ils prirent deux hommes qui leur apprirent tout ce qu'ils vouloient ſavoir. Ceux-ci informèrent les Anglais que les batteries, conſtruites pour la défenſe de la rivière, étoient en fort mauvais état, & qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans la ville; mais qu'on attendoit des renforts. Là-deſſus, les Anglais réſolurent de ne point perdre de tems, & ſe préparèrent à débarquer. Le 28, les vaiſſeaux de guerre remontèrent la rivière, & furent ſuivis des tranſports. La place où l'on devoit débarquer, étoit un poſte important, de très-difficile accès, & qui pouvoit réſiſter à des forces ſupérieures; mais il n'y avoit pas de choix, c'étoit le premier endroit où l'on pouvoit prendre terre le long de la rivière Savannah, le reſte du pays, depuis Tybe, étant des marais profonds, entrecoupés des larges criques de Saint-Auguſtin & de Tybee, outre un grand nombre de ruiſſeaux qu'il étoit impoſſible de paſſer. La première diviſion, aux ordres du Lieutenant-Colonel Maitland, débarqua au point du jour.

Il falloit paſſer une chauſſée étroite, à travers une rizière environnée d'un foſſé de chaque

côté, pour parvenir à une éminence ſur laquelle 1778.
étoit un poſte appellé, la ferme de Gerrido. Auſſi-tôt que l'infanterie legère fut débarquée, M. Cameron s'avança avec elle le long de la chauſſée. Environ cinquante Américains, qui y étoient poſtés, firent une décharge de mouſqueterie qui tua le Capitaine Cameron & cinq ſoldats; mais ils furent repouſſés ſans avoir le temps de recharger. Si ce paſſage avoit été bien gardé, les Anglais auroient perdu la moitié de leurs troupes avant de pouvoir le forcer. De la ferme de Gerrido, le Colonel Campbell découvrit l'armée Américaine, aux ordres du Général-Major Robert Howe, en bataille, avec pluſieurs pièces de canon qui couvroient ſon front. Il réſolut de marcher ſur le champ aux ennemis, & donna ordre au reſte des troupes de ſuivre à meſure qu'elles débarqueroient. Les Anglais s'avancèrent le long de la grande route, ayant à leur gauche un marais impénétrable, couvert de bois, & les troupes légères à leur droite, qui alloient à la découverte dans les plantations cultivées. Elles arrivèrent, à trois heures, dans le pays ouvert, & firent halte à environ mille pas des Américains. Ces derniers s'étoient formés en deux diviſions, & étoient avantageuſement poſtés des deux côtés de la grande route. Deux régimens de la Caroline,

1778. qui faisoient la moitié de leurs forces, aux ordres du Colonel Eugee, s'étendoient depuis la grande route jusqu'à un bois qui couvroit leur droite, & il y avoit outre cela des chasseurs placés dans les maisons pour la soutenir. Le reste, commandé par le Colonel Elbert, ayant la grande route à droite, étoit couvert à gauche par des rizières & par le fort de *Savannah-Bluff*, qui pouvoit, en cas d'attaque, servir de second flanc. La ville de Savannah, environnée d'une ancienne ligne de retranchemens, les protégeoit par-derrière. Ils avoient deux pièces de canon aux extrémités de leurs lignes, une à droite, & l'autre à gauche, & deux au centre. A environ cent pas de leur front, il y avoit une tranchée coupée entre deux marais, & à cent pas de la tranchée, un ruisseau parallèle à toute l'étendue de la ligne, dont on avoit rompu le pont.

Le Colonel Campbell ne tarda pas à s'appercevoir, par les mouvemens des Américains, qu'ils s'attendoient à être attaqués à l'aîle gauche, & il n'omit aucune manœuvre pour leur faire croire que c'étoit là vraiment son dessein. Il ordonna à un bataillon du septième régiment de défiler, & de se former sur la droite de la grande route; puis, marchant jusqu'aux derniers rangs de l'infanterie légère, il la fit dé-

filer encore plus à droite ; ce qui augmenta les soupçons des Républicains, & leur fit croire qu'il alloit étendre sa ligne de ce côté-là. Par ce mouvement, l'infanterie légère se trouva dans un ravin, d'où elle n'étoit pas du tout apperçue de l'ennemi. La fortune servit aussi le Colonel Campbell ; il fit un prisonnier qui lui fut de la plus grande utilité. C'étoit un Nègre qui connoissoit un sentier à travers le marais, couvert de bois, à la droite des Américains, par lequel il promit de conduire les troupes sans difficulté, & sans qu'on pût les découvrir. Le ravin dans lequel étoit l'infanterie légère, alloit en tournant derrière l'armée jusqu'au marais dont nous venons de parler. Elle eut ordre de suivre le marais jusqu'au sentier où le Nègre devoit la faire passer. Par ce moyen, elle fut en état de tourner l'aîle droite des ennemis en faisant un petit circuit. Pendant ce mouvement, l'artillerie se forma dans un champ sur la gauche de la grande route, derrière une colline qui la déroboit aux yeux des Américains, & au haut de laquelle on devoit la traîner au premier signal. De cette hauteur, on pouvoit canonner leur droite & les troupes qu'ils pourroient envoyer afin de retarder les progrès de l'infanterie légère. Il y avoit un régiment d'Hessois sur la gauche de l'artillerie. 1778.

1778. Pendant ce temps-là, les Américains ne firent aucun mouvement qui indiquât qu'ils s'étoient apperçus des desseins des Anglais, & continuèrent une canonnade inutile à laquelle ces derniers ne répondirent pas. Cette circonstance auroit cependant dû avertir les premiers de leur danger; car il n'étoit pas à supposer que l'armée Anglaise, après son débarquement, fût restée dans l'inaction, si elle n'avoit pas eu quelque projet en vue. Lorsque le Colonel Campbell crut que l'infanterie légère étoit parvenue à l'objet de sa destination, il fit soudainement monter l'artillerie, & commanda à la ligne de s'avancer vers l'ennemi. Ce mouvement rapide jetta les Américains en confusion, & les fit plier. L'infanterie légère, étant en même temps arrivée aux nouvelles casernes, derrière les Républicains, y rencontra un corps de milice qui gardoit le grand chemin d'Ogeeche. Elle mit aussi-tôt les miliciens en déroute, & s'empara de leurs canons. Tandis qu'elle poursuivoit les fuyards, les brigades de la Caroline & de la Georgie, que le Colonel Campbell avoit repoussées, se précipitèrent à travers la plaine de ce côté-là. La déroute des Américains fut alors universelle. Leur ligne rompue fut attaquée avec une nouvelle ardeur par l'infanterie légère, tandis qu'ils étoient pressés de

l'autre côté par la division de Campbell. Avant 1778.
le soir, les vainqueurs étoient en possession du fort, des provisions de guerre & de bouche, des vaisseaux qu'il y avoit dans la rivière, & de la capitale de la Georgie. Ils prirent trente-huit Officiers & quatre cens quinze soldats, & trouvèrent dans la place quarante-huit pièces de canon & vingt-trois mortiers. Cette action fit honneur à M. Campbell, d'autant plus, qu'il ne souilla sa victoire par aucun acte de cruauté. Quoique la déroute fût universelle, les Américains ne perdirent que très-peu de monde. Ils eurent environ quatre-vingts hommes de tués, & trente périrent dans le marais, en tâchant de s'échapper.

Les Officiers des Etats-unis avoient certainement bien choisi leurs postes; mais ils montrèrent ensuite un manque de connoissance du métier de la guerre. Ils se laissèrent amuser, & crurent qu'on alloit les attaquer du côté où ils le desiroient. M. Campbell observa la plus grande discipline; &, quoique la ville fût pour ainsi dire prise d'assaut, il n'y eut pas de pillage, tant il est vrai que les énormités dont on accuse fort souvent les soldats, ne doivent être attribuées qu'à leurs Officiers; car, si les derniers savoient commander, les premiers apprendroient à obéir. M. Robert Howe, après cette défaite, se retira

1778. dans la Caroline méridionale, & en moins de quinze jours, toute la Georgie, à l'exception de la ville de *Sunbury*, fut rendue au Gouvernement Britannique. La tranquillité fut rétablie dans la province, & les *Loyalistes* retournèrent à leurs habitations. Les Anglais avoient aussi, dans un si petit espace de tems, établi des postes pour garder les frontières du côté de la Caroline méridionale, & formé un corps de dragons des sujets bien affectionnés. Pendant que le Colonel Campbell emportoit ainsi tout devant lui sur les frontières de la Caroline, le Général-Major Prevost assembloit ses forces pour envahir la Georgie du côté de la Floride. Il trouva beaucoup de difficultés à amener son artillerie, parce que les Américains étoient maîtres de la mer le long des côtes & des rivières dans l'intérieur des terres. Dans toutes ces opérations, ses troupes souffrirent considérablement. Elles n'eurent, pendant plusieurs jours, que des huitres pour toute subsistance. Enfin, M. Prevost parut soudainement devant *Sunbury*, & investit sur le champ le fort & la ville. La garnison étoit d'environ deux cens hommes. Elle fit d'abord mine de vouloir résister, & donna aux Anglais la peine d'ouvrir la tranchée; mais, étant sans espoir de secours, & le reste de la province au pouvoir de l'ennemi, elle se rendit

à discrétion. A l'arrivée du Général Prevost, le commandement de toutes les forces lui appartint de droit. 1778.

CHAPITRE XX.

TANDIS que le Colonell Campbel s'emparoit de la Georgie, le Marquis de Bouillé enlevoit la Dominique aux Anglais. Depuis long-temps, les Négocians de la Grande-Bretagne s'étoient plaints au Ministère que les Antilles étoient en danger. On leur avoit répondu qu'il n'y avoit rien à craindre des Puissances étrangères, & qu'elles tenoient toutes le langage de la paix; mais le fait étoit que la guerre d'Amérique engloutissoit toutes les forces de l'Etat, & qu'il falloit confier les autres établissemens au hasard. La Dominique est une petite île située entre la Guadeloupe & la Martinique, & qui est importante en temps de guerre, à cause de sa situation. Le Gouvernement Anglais étoit même tellement convaincu de son importance, qu'il avoit fait une dépense considérable pour la fortifier, & y avoit, depuis peu, envoyé une artillerie formidable; mais la garnison étoit trop foible pour pouvoir faire une longue résistance.

1778. La difficulté de trouver des soldats obligeoit le Ministère à épuiser toutes les autres places pour fournir des troupes à la grande armée sur le continent de l'Amérique. Le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, s'appercevant que si cette île restoit entre les mains des Anglais, elle pourroit devenir très-pernicieuse aux Français, puisque de là les premiers avoient vue sur la Guadeloupe & sur la Martinique, résolut de profiter de son état de foiblesse. Il débarqua le 7 Septembre au point du jour à la Dominique, avec deux mille hommes, sous la protection de quelques frégates, & attaqua les différens forts par terre, tandis que les vaisseaux se présentèrent du côté de la mer. Les Anglais n'avoient pas plus de cent cinquante hommes, tant milice que troupes réglées. Le Marquis s'empara aisément de toutes les batteries qui étoient sur son passage, & s'avança, sur les onze heures, vers Roseau, Capitale de l'île, qu'il se disposa à attaquer par terre & par mer. M. Stuard, Lieutenant-Gouverneur-Commandant, assembla pour lors un Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de demander à capituler. Le Marquis de Bouillé se comporta dans cette occasion avec une générosité qui fut même admirée de ses ennemis. Quoique la place ne fût pas capable de faire de résistance, il ne re-

fusa aucune des conditions qui lui furent pro- 1778.
posées en faveur des habitans. Il accorda à la garnison les honneurs de la guerre & la liberté de garder leurs armes. Il donna aux habitans toutes les sûretés possibles pour leurs biens, leurs droits & privilèges, leur laissa la même forme de gouvernement, pleine liberté de religion, & leur permit de continuer les mêmes loix & les mêmes coutumes jusqu'à la paix. Alors, si l'île étoit cédée à la France, ils auroient droit de choisir s'ils vouloient retenir leur ancienne forme de gouvernement, ou dopter celle des îles Françaises; mais dans tous les cas, il leur seroit permis de vendre leurs biens & de se retirer où bon leur sembleroit. En un mot ce n'étoit qu'un changement de Souverain. Le Marquis de Bouillé ne souffrit pas que ses soldats commissent le moindre désordre; mais il leur donna une récompense en argent. On trouva dans les ouvrages cent soixante-quatre pièces de canon, & vingt-quatre mortiers de fonte, avec une quantité considérable de provisions de bouche & de guerre. Les effets publics, ainsi que les vaisseaux qui étoient dans le port, appartinrent de droit aux vainqueurs. Le Marquis ne resta pas long-temps sur l'île; mais il y laissa une garnison de quinze cens hommes, qui, avec les ouvrages & l'artillerie dont ils étoient maîtres,

1778. pouvoient faire une forte résistance. Aussi-tôt que la nouvelle de la prise de la Dominique fut parvenue en Angleterre, chacun jetta les haut cris contre les Ministres. Tout, à la vérité, contribuoit à exciter l'humeur de la Nation. Depuis long-temps on avoit représenté l'état de foiblesse où étoient les îles & l'importance de la Dominique en cas de guerre. Le Ministère en étoit même convenu, puisqu'il avoit dépensé des sommes considérables pour y construire des fortifications & les munir d'une artillerie nombreuse. Sa situation entre deux îles Françaises la mettoit dans le plus grand danger, & malgré toutes ces considérations on l'avoit laissée sans garnison. Il sembloit qu'on ne l'eût fortifiée que pour la donner ensuite aux Français. Pour comble de disgrace, le Contre-Amiral Barrington étoit à la Barbade depuis deux mois, avec deux vaisseaux de ligne & quelques frégates, où il attendoit des ordres qui n'arrivoient pas. Ces forces auroient été suffisantes pour protéger la Dominique; car les Français n'avoient pas un seul vaisseau de ligne dans ces parages-là. Une espèce de manifeste publié à la Martinique au milieu d'Août, qui équivaloit à une déclaration de guerre, fut la première nouvelle que l'Amiral Barrington eût des hostilités entre les deux Nations. Le Chevalier *Peter* Parker,

qui étoit en ſtation à la Jamaïque, ne fut informé de la guerre que par la priſe de deux de ſes frégates ſur la côte d'Hiſpaniola. 1778.

Dès que M. Barrington apprit l'invaſion de la Dominique, il fit ſur le champ voile pour lui porter du ſecours. Il ne lui fut pas poſſible d'empêcher la priſe de la place, puiſqu'elle étoit rendue avant ſon arrivée ; mais ſon eſcadre raſſura les autres îles Anglaiſes, & empêcha le Marquis de Bouillé de faire aucune entrepriſe.

Retournons à préſent à Boſton, où nous avons laiſſé le Comte d'Eſtaing occupé à radouber ſes vaiſſeaux. Cet Amiral, pendant ſon ſéjour dans cette place, avoit tâché de gagner l'amitié de ſes nouveaux Alliés, & de leur donner une idée favorable de la Nation Françaiſe. Les principaux habitans lui avoient auſſi témoigné beaucoup d'égards, & avoient contribué de tout leur pouvoir à avancer l'équipement de ſon Eſcadre; mais il n'en étoit pas de même de la populace. Depuis leur enfance les Américains avoient appris à regarder les Français d'un œil défavorable, & il n'eſt pas facile de déraciner des préjugés ſi invétérés. La différence de mœurs, de coutumes, de religion, de langage, ſervoit à entretenir ces animoſités, & il falloit toutes les précautions du monde pour empêcher qu'elles ne dégénéraſſent en querelles. Il faut cependant

1778. convenir, à la louange des Français qui pafsèrent dans le nouveau Monde, que dans toutes leurs liaifons avec les Américains, ils fe conformèrent beaucoup à leurs ufages & à leurs préjugés. Malgré toutes ces complaifances, il s'éleva une difpute le 13 Septembre entre des matelots Français & Américains qui auroit pu avoir des fuites funeftes. On dit qu'il y eut plufieurs perfonnes de tuées & de bleffées de part & d'autre, & entre autres quelques Officiers Français.

Quoique ces querelles ne foient pas extraordinaires dans les places où il y a beaucoup de troupes, & qu'elles arrivent même fréquemment entre les matelots & les foldats de la même Nation, c'étoit cependant un fort mauvais préfage, que deux peuples qui venoient de former une alliance fe battiffent à la première entrevue. Le Comte d'Eftaing & le Corps légiflatif de Bofton s'apperçurent qu'il étoit néceffaire d'ufer de politique, d'étouffer les caufes de ces querelles, & même d'en prévenir d'autres en donnant aux agreffeurs un fubterfuge pour pallier leur conduite. Le Confeil de l'Etat de Maffafuchet fit, le lendemain, publier un édit qui recommandoit aux Magiftrats de faire tous leurs efforts pour prendre les coupables; & qui offroit une récompenfe de trois cens dollars à

ceux qui découvriroient les auteurs du tumulte. 1778.
Par une politique rafinée, les papiers de nouvelles annonçoient que la dispute devoit son origine à quelques matelots Anglais & à quelques déserteurs de l'armée de Burgoyne, qui s'étoient engagés dans les corsaires Américains. Malgré la récompense que l'on avoit offerte, il n'y eut personne de découvert.

A-peu-près dans le même temps il y eut un semblable tumulte dans le port de *Charles-Town* dans la Caroline méridionale; mais il fut beaucoup plus violent. La querelle commença, comme à Boston, la nuit & dans la ville, & se termina par une guerre ouverte. On se servit d'artillerie & de mousqueterie. Les Français avoient été obligés de se réfugier à bord de leurs vaisseaux, d'où ils tiroient sur les Américains, & ceux-ci leur répondoient des magasins qui sont sur le rivage. Il semble que l'origine de la querelle venoit de ce que quelques Américains avoient fait usage d'expressions injurieuses aux Français; car M. Lowndes, qui étoit Gouverneur de la Colonie, dit aux Magistrats, dans sa proclamation, qu'il étoit non-seulement nécessaire de punir les coupables; mais même de faire usage de tous les moyens possibles pour empêcher à l'avenir tout propos indécent contre les sujets du Roi de France, que

1778. l'intérêt, les traités & les alliances les obligeoient de regarder comme amis, & qui méritoient particulièrement leur affection. Dans ſon meſſage à l'Aſſemblée, il lui recommanda de faire quelques réglemens pour empêcher cette licence, & elle nomma effectivement un comité pour reviſer les loix concernant les matelots, & pour prévenir & ſupprimer les tumultes à l'avenir. On promit une récompenſe de mille liv. ſterling à ceux qui découvriroient les perſonnes qui avoient tiré avec du canon d'un des hangards ſur le quai; mais cette promeſſe n'eut aucun effet.

Comme les provinces ſeptentrionales ne produiſent pas aſſez de bled pour leur ſubſiſtance, & que la guerre ne permettoit pas que les ſecours arrivaſſent régulièrement, que d'ailleurs l'année avoit été extraordinairement mauvaiſe; les proviſions étoient fort rares, & on appréhendoit une famine à Boſton. Le Comte d'Eſtaing craignoit même qu'il ne lui fût pas poſſible de ravitailler ſa flotte; mais la fortune favoriſa les Américains & les Français. Les corſaires de la Nouvelle-Angleterre prirent un ſi grand nombre de vaiſſeaux chargés de proviſions pour *New-York*, que l'Eſcadre Françaiſe en eut ſuffiſamment, & que le prix des proviſions baiſſa même conſidérablement dans le pays.

Par

Par ce moyen, le Comte d'Estaing fut en état, le 3 Novembre, de faire voile pour les Antilles avec une flotte bien réparée & ravitaillée, & les équipages jouissant de la meilleure santé. Avant son départ, il fit publier une déclaration adressée aux Canadiens au nom du Roi de France. Il rappelloit aux habitans du Canada leurs anciennes liaisons & leur ancienne amitié avec les Français dont ils tiroient leur origine. Il leur disoit qu'étant du même sang, parlant le même langage, ayant les mêmes coutumes, les mêmes loix, la même religion, il leur seroit beaucoup plus avantageux de secouer le joug des Anglais, que de combattre contre leurs anciens compatriotes. Il flattoit aussi la vanité de la Noblesse, en lui rappellant les honneurs dont elle avoit autrefois joui sous le Gouvernement Français, & dont elle jouiroit encore en combattant sous ses drapeaux. Il recommandoit aux Canadiens de regarder les Américains & les Français comme leurs amis & comme un seul peuple, & de croire que si les uns ou les autres envahissoient le Canada, ce ne seroit point pour y commettre des hostilités, mais pour les délivrer du joug d'une nation étrangère, qui vivoit dans un autre hémisphère. Il leur disoit que cette nation différoit avec eux en religion & en coutumes, & que son Gou-

1778.

1778. vernement deſpotique traiteroit un jour le Canada comme un pays conquis, & ſans doute plus mal que leurs compatriotes les Américains, à qui ils étoient redevables de leurs conquêtes paſſées. Il ne leur expliquoit cependant pas ſi, en abandonnant les Anglais, ils retourneroient ſous le Gouvernement de France, ou s'ils feroient partie des Etats-Unis; mais il promettoit en général, au nom du Roi, que tous ſes anciens ſujets qui renonceroient au Gouvernement Britannique, pourroient compter ſur ſa protection.

L'eſcadre de Byron étoit arrivée à *New-York* vers le milieu de Septembre; mais elle fut plus d'un mois à ſe réparer avant de pouvoir ſortir du port pour veiller les mouvemens du Comte d'Eſtaing. Après avoir radoubé ſes vaiſſeaux, cet Amiral fit voile pour Boſton; mais à peine parut-il devant la ville, qu'un violent ouragan le chaſſa de la côte, & déſempara de nouveau ſa flotte; de ſorte qu'il fut obligé d'entrer à *Rhode-Iſland*, d'où il ne ſortit que le 14 Décembre, pour aller aux îles.

Le Chevalier Clinton s'appercevant du danger où les îles Anglaiſes alloient être expoſées, & voyant qu'il n'étoit guère poſſible de former aucune entrepriſe de conſéquence ſur le continent de l'Amérique dans cette ſaiſon de l'année, détacha

le Général-Major Grant avec cinq mille de ces 1778.
vétérans qui avoient déjà essuyé tant de dangers & passé par une variété de climats. Les troupes s'embarquèrent sur soixante bateaux de transport, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre, d'une galiote à bombes, & de quelques frégates, aux ordres du Commodore Hotham.

Il arriva encore à cette occasion des choses remarquables, qui prouvent d'un côté la bonne fortune des Anglais, & de l'autre le malheur du Comte d'Estaing. Hotham partit de *Sandy-Hook* le même jour que le Comte quitta Boston, & les deux flottes furent, durant le passage, assez près l'une de l'autre, faisant voile pour le même endroit, dans des lignes parallèles, sans que l'une eût connoissance de la situation de l'autre. Un coup de vent dans la traversée, qui dispersa la flotte Française, sauva probablement l'escadre Anglaise & son convoi. Le Commodore Hotham eut le bonheur de tenir ses vaisseaux ensemble pendant la tempête, & d'arriver, le 10 Décembre, à la Barbade, où il joignit l'Amiral Barrington, avant que le Comte d'Estaing eût gagné les îles. Les Officiers formèrent sur le champ le dessein d'attaquer Sainte-Lucie, entreprise qui fut accompagnée de beaucoup de dangers & d'accidens imprévus, mais dont l'issue fit honneur

1778. aux Anglais. Cette île leur fut du plus grand avantage le reste de la guerre. Il étoit impossible que la petite garnison de Sainte-Lucie résistât long-temps à des forces si supérieures. Le 13 au soir, le Brigadier-Général Meadows débarqua au grand cul-de-sac avec la première division, & s'avança vers les hauteurs du côté septentrional de la baie où étoit posté le Chevalier de Micoud, Commandant de la place, avec ce qu'il avoit de troupes réglées, & un peu de milice. Il força ce fort, après quelque résistance, s'empara d'une pièce de campagne qui servoit à faire feu sur les chaloupes de débarquement, & d'une batterie de quatre canons qui avoit beaucoup incommodé les vaisseaux à l'entrée du port. Pendant ce temps-là, le Brigadier-Général Prevost avoit débarqué cinq régimens, & gardoit l'entrée de la baie. Il plaça ses postes avancées, pendant la nuit, de manière à pouvoir conserver une communication avec la première division. Aussi-tôt que le jour parut, M. Meadows, suivi du Brigadier-Général Prevost, marcha vers le Morne-Fortuné, & s'en empara. Le Chevalier de Micoud fut obligé de se retirer de poste en poste à mesure que les Anglais s'approchoient, à cause de l'infériorité de ses forces. Il semble que ceux-ci prévoyoient ce qui devoit arriver; car, à mesure que l'a-

vant-garde s'emparoit des postes, M. Prevost 1778.
les réparoit avec soin, y plaçoit des Officiers d'artillerie, établissoit des communications, & les mettoit dans le meilleur état de défense possible, agissant avec autant de précaution que s'il avoit eu des forces formidables à combattre.

Le Brigadier-Général Meadows prit enfin possession de la Vigie qui commande le côté septentrional du havre du Carenage. Le Chevalier Calder gardoit la place de débarquement avec quatre bataillons, d'où il envoya plusieurs détachemens pour occuper des postes dans les montagnes qui commandent le côté méridional du grand cul-de-sac, mesure qui sauva probablement la flotte & l'armée d'un danger alors inattendu. A peine les Anglais s'étoient-ils emparés de l'île, que le Comte d'Estaing parut avec des forces formidables. Outre ses vaisseaux de ligne, il étoit accompagné d'un grand nombre de frégates, de corsaires & de transports, & avoit près de neuf mille hommes de troupes à bord. Une partie de ces troupes, ainsi que les transports & les corsaires, avoient été rassemblés à la Martinique, & l'attendoient depuis quelque temps. Le projet de M. d'Estaing étoit d'attaquer la Grenade & Saint-Vincent. En faisant voile pour cette expédition, il fut informé de l'attaque de Sainte-Lucie. Cette

1778. circonstance paroissoit des plus fortunées, puisqu'elle lui offroit une occasion de s'emparer tout d'un coup de toutes les forces de terre & de mer que les Anglais avoient dans les îles; & il faut avouer que s'il étoit arrivé vingt-quatre heures plutôt, cet évènement paroissoit inévitable. Le Comte arriva devant l'île sur le soir, & ne put commencer ses opérations que le lendemain. Les Anglais profitèrent de la nuit pour faire les préparatifs nécessaires à une défense obstinée. Ils placèrent la flotte dans le grand cul-de-sac, les bateaux de transport occupant l'intérieur de la baie, & les vaisseaux de guerre formant une ligne à son entrée, pour en barrer le passage. Il y avoit aussi une batterie sur la pointe méridionale, & une autre sur la pointe septentrionale. La baie du Carenage, qui conduit au Morne-Fortuné, est à deux ou trois milles au nord du grand cul-de-sac, & la presqu'île de la Vigie, où étoit le Brigadier-Général Meadows, forme l'extrémité septentrionale du Carenage, & en couvre l'entrée de ce côté-là. La baie de Choc & celle de Gros-Islet sont encore plus au nord. Lorsque M. Meadows eut pris possession de la Vigie, l'Amiral Barrington avoit dessein de faire passer les bateaux de transport dans la baie du Carenage, comme devant y être plus en sûreté; mais l'apparence soudaine

de la flotte Française l'avoit empêché d'exécuter 1778.
son projet. Comme il n'attendoit pas d'ennemis, tout étoit en désordre dans la baie, & il eut besoin de toute son habileté pour pouvoir faire, dans l'espace d'une nuit, l'arrangement que nous avons déjà décrit. Cette manœuvre demandoit beaucoup de travail, & ses matelots, fatigués, avoient ensuite la perspective d'une attaque par une flotte supérieure, aux ordres d'un Général entreprenant. Barrington montoit le Prince de Galles, de soixante-quatorze canons; le reste de son escadre consistoit en un vaisseau de soixante-dix, deux de soixante-quatre, deux de cinquante, & trois frégates.

Par la conduite du Comte d'Estaing, il semble qu'il ne savoit pas encore que les Anglais eussent pris possession de la Vigie & des autres postes du Carenage; car son premier mouvement, au point du jour, fut de forcer de voiles, avec toute sa flotte & son convoi, pour entrer dans cette baie; mais le feu des batteries des montagnes lui firent bientôt voir que les ennemis étoient maîtres de ce fort. Son propre navire, le Languedoc souffrit même beaucoup. La flotte Française parut alors déconcertée, elle s'éloigna de la côte, & il semble qu'il y eut une consultation entre les Officiers Généraux pour savoir de quelle manière on devoit agir. Quelque temps après, le Comte d'Estaing

1778. s'avança avec dix vaiſſeaux de ligne, pour rompre la ligne de l'armée navale Anglaiſe, & pour forcer ſon paſſage dans le cul-de-ſac; mais, après une canonnade très-vive de part & d'autre, il fut obligé de regagner le large. Il fit cependant de nouvelles diſpoſitions, & vers les quatre heures du ſoir, il revint à la charge avec douze vaiſſeaux. Il dirigea alors ſon attaque plus à la droite de la ligne ennemie, ce qui fit que le Prince de Galles ſouffrit conſidérablement. Cette dernière attaque fut bien ſoutenue, & continua plus long-tems que la première. Il y eut un engagement très-vif; mais les Français ne purent faire aucune impreſſion, & ſe retirèrent à la fin en déſordre. Quand on conſidère la ſupériorité de la flotte Françaiſe, on eſt forcé d'avouer que l'Amiral Barrington, ainſi que toutes ſes forces, ſe firent beaucoup d'honneur dans cette défenſe. Le jour ſuivant, M. d'Eſtaing fit encore une diſpoſition qui indiquoit une troiſième attaque; mais après pluſieurs mouvemens, il fit voile vers *Gros-Iſlet*, environ deux lieues plus au nord, & y mouilla ſur le ſoir. La nuit & une partie de la matinée furent employées à débarquer les troupes dans la baie de Choc, qui eſt entre *Gros-Iſlet* & le Carenage. L'île de Sainte-Lucie eſt remplie de forts naturels. Sa ſurface eſt une maſſe informe de collines roides & droites,

éparses dans des montagnes escarpées, entrecoupées par des vallées tortueuses, des défilés profonds & des gorges étroites. Le Général Grant, avec le plus grand corps de troupes, occupoit tous les postes dans les montagnes des deux côtés du grand cul-de-sac, &, par le moyen de plusieurs petits forts, commandoit tout le terrein de-là à la place du Carenage, qui est à une distance de deux milles. Nous avons déjà vu que l'entrée de la baie étoit défendue par deux batteries. Les Anglais avoient, outre cela, deux autres batteries au fond de la baie où elle se rétrécit & se joint à une crique qui, dépassant le Morne Fortuné, coupe le pays, & s'étend encore un peu plus loin. La crique couvroit le front des batteries, & ces batteries commandoient les approches de la Vigie par terre. Le Général Meadows étoit dans cette presqu'île avec treize cens hommes. M. Grant, qui commandoit les troupes de terre, avoit agi avec une circonspection peu ordinaire aux Généraux Anglais, qui ont souvent trop de mépris pour leurs ennemis. Il avoit profité de tous les avantages du terrein; rien n'étoit confié au hasard. Les Français furent aussi surpris de trouver les ennemis maîtres des montagnes, qu'ils l'avoient été de les trouver en possession de la baie du Carenage. Après quelques délibérations, 1778.

1778. il fut résolu d'attaquer la presqu'île. Cinq mille hommes furent divisés en cinq colonnes. La colonne droite étoit conduite par le Comte d'Estaing, celle du centre par M. de Lovendal, & la gauche par le Marquis de Bouillé. Le reste des troupes s'occupa des mouvemens de M. Prevost, afin de l'empêcher de porter du secours au Général Meadows. En approchant de l'ennemi, les colonnes se trouvèrent enfilées par les batteries qui étoient au fond de la baie; mais, malgré ce contre-tems, elles se précipitèrent sur les retranchemens des Anglais avec cette impétuosité particulière aux troupes Françaises, & à laquelle il est presqu'impossible de résister. M. Meadows avoit donné ordre à ses soldats de ne faire feu que lorsque les Français seroient tout près de ses ouvrages, & il fut bien obéi. Les Anglais ne firent qu'une seule décharge, & les reçurent ensuite avec la bayonnette. Ce feu fut en conséquence fort meurtrier; mais, loin d'être découragés, les Français continuèrent l'attaque avec la même ardeur, montèrent dans les retranchemens des ennemis, & ne furent repoussés qu'après y avoir laissé soixante-dix morts. Ils se formèrent sur le champ, & revinrent une seconde fois à la charge avec la même intrépidité; mais ils rencontrèrent la même opiniâtreté & le même courage. Quoiqu'ils eussent

ſouffert conſidérablement, ils ſe rallièrent encore, & revinrent une troiſième fois; mais ce troiſième effort n'eut pas la vigueur des deux premiers, ils furent rompus, & ſe retirèrent en déſordre, laiſſant les morts & les bleſſés ſur le champ de bataille. Il y eut cependant peu de tems après un accord entre le Comte d'Eſtaing & le Général Anglais, par lequel il fut permis aux troupes Françaiſes d'enterrer leurs morts, & d'emporter les bleſſés, à condition que les derniers ſeroient comptés comme priſonniers de guerre. La diverſion que la flotte fit, ne fut d'aucun effet. 1778.

Le Général Meadows mérite de grands éloges, tant à cauſe des belles diſpoſitions qu'il avoit faites, qu'à cauſe de ſa conduite. Quoique bleſſé dès le commencement de l'action, il ne voulut ni quitter ſon poſte, ni ſouffrir qu'on le penſât, juſqu'à ce que l'affaire fût décidée. Cette journée fut glorieuſe pour les Anglais, & la gloire qu'ils acquirent ne leur coûta pas bien cher. Ils n'eurent que peu de monde de tué, & ne perdirent pas même un ſeul Officier. Les Français eurent ſept cens hommes de tués & de bleſſés. M. d'Eſtaing reſta encore dix jours dans l'île, ſans faire aucune tentative par terre, ou par mer; après quoi il rembarqua ſes troupes, & abandonna la place à ſa deſtinée.

CHAPITRE XXI.

APRÈS avoir vu ce qui se passoit en Amérique, il est tems que nous tournions nos regards vers l'Europe, & que nous examinions les mesures que prit l'Angleterre pour se débarrasser de la situation critique où elle se trouvoit; situation dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans l'histoire. Affoiblie par des querelles domestiques, qui épuisoient ses forces, dans lesquelles les victoires mêmes étoient ruineuses, & la balance de la guerre si inégale, que, quoiqu'elle ne reconnût pas la souveraineté de ses Colonies, elle étoit cependant obligée de les traiter comme des Etats indépendans; elle se trouva soudainement enveloppée dans une nouvelle guerre avec un des plus puissans Monarques de l'Europe, & que son voisinage rendoit encore plus dangereux. Sans alliés, & même sans amis, elle devoit soutenir seule une contestation si inégale, tandis que les autres Potentats de la Terre voyoient d'un œil de satisfaction les coups qu'on lui portoit. Tel étoit le tableau de la Grande-Bretagne en 1778. Une crise si terrible, un

1778.

état si périlleux demandoit cette sagesse dans les conseils & cette fermeté dans les opérations qui se trouvent si rarement réunies dans les mêmes personnes, & encore moins avec le vrai patriotisme. Si ces situations des affaires publiques servent quelquefois à tirer de l'obscurité & à faire éclater des talens supérieurs que l'on n'auroit jamais connus autrement, il arrive plus souvent qu'elles produisent des effets contraires; car la vaste étendue des objets éblouit, embarrasse & confond des talens médiocres, qui auroient été suffisans dans toute autre occasion pour diriger les affaires de l'Etat.

Il y avoit pendant ces tems dangereux une irrésolution & un manque de fermeté dans les conseils de la Grande-Bretagne qui n'échappèrent pas aux observations du reste de l'Europe. Quoiqu'elle dût s'attendre à cet évènement, elle en parut étonnée. Le langage de la Cour, aussi-tôt qu'elle fut revenue de sa première surprise, fut à la vérité violent; mais c'étoit plutôt le langage de l'indignation & de la vengeance, que celui de la fermeté & de la résolution. Ces rodomontades furent bientôt évaporées, &, au lieu de conquête & de ressentiment, on ne parla plus que d'une guerre défensive. Les ennemis des Ministres se firent entendre à cette occasion.

1778. Ils dirent que ce plan timide ne convenoit ni à l'état critique des affaires, ni au langage qu'ils avoient tenu ; qu'ils auroient dû, par quelque grand coup, faire revivre l'ancienne réputation de la nation, & faire conserver aux Puissances étrangères une haute idée de leur bravoure. Le Conseil étoit alors divisé. Il y avoit deux plans en agitation. Le premier étoit de rompre l'alliance des Etats-Unis avec la France par le moyen des Commissaires, & nous en avons déjà vu l'issue. Le second, de détacher la France des Etats-Unis en lui faisant des concessions ; mais celui-ci promettoit encore moins de succès que le premier. L'Angleterre n'avoit rien à donner d'équivalent aux avantages qu'offroit l'Amérique. D'ailleurs, trop de raisons engageoient le Ministère Français à agir conformément aux traités qu'il avoit signés. L'honneur de la nation, & plus encore la politique qui, par ce démembrement de l'Empire Britannique, ôtoit aux Anglais tous les moyens de pouvoir nuire à la France. On dit qu'il fut aussi proposé dans le Conseil de reconnoître l'indépendance de l'Amérique, de faire la paix avec elle, & de tourner toutes les forces de l'Empire contre la France. Cette mesure étoit certainement la plus sage. Les Anglais avoient

dans le nouveau Monde une flotte pour le moins égale à celle de France ; &, s'ils avoient transporté aux Antilles les trente mille hommes qui étoient sur le continent de l'Amérique, il est probable qu'avec de pareilles forces, ils se seroient emparés de la plupart des îles Françaises, &, par ce moyen, porté un coup terrible au commerce de cette nation. Si, dans ces circonstances, elle s'étoit trouvée réduite à faire la paix, ou si elle n'avoit pu se conserver une supériorité en mer, elle perdoit également tous les avantages de son alliance avec les Etats-Unis ; car les Américains auroient préféré échanger leurs denrées aux Indes occidentales, que de courir de grands risques en venant en Europe. Les anciennes liaisons se seroient renouvellées, l'intérêt mutuel auroit insensiblement fait oublier les animosités qu'avoient causées les dissentions, & l'Angleterre, en perdant des sujets, se seroit acquis des alliés qui auroient pu lui donner beaucoup de poids dans les deux hémisphères. Qui sait ce qu'auroient pu faire ces deux Puissances en portant tour-à-tour leurs forces réunies dans l'un ou l'autre Monde ? Mais, heureusement pour la France, la politique bornée du Gouvernement Britannique, qui ne respiroit qu'une vengeance impossible, a probablement aliéné les Etats-Unis pour toujours.

1778.

1778. La Grande-Bretagne va inſenſiblement reprendre le rangque la nature lui avoit deſtiné. C'eſt, ſans doute, à cette variété d'opinions que l'on doit attribuer l'indéciſion des Conſeils de l'Angleterre. Le Marquis de Noailles s'en étoit même plaint en quittant Londres, & avoit dit que le Miniſtère étoit ſi irréſolu, qu'il ne pouvoit jamais obtenir une réponſe poſitive touchant aucune affaire. Le jour même que cet Ambaſſadeur avoit délivré le reſcrit de la Cour de Verſailles au Secrétaire d'Etat, la ville de Londres avoit préſenté une adreſſe au Roi pour le prier d'ôter l'adminiſtration des affaires à des Miniſtres qui n'avoient jamais donné que des preuves d'ignorance, & la placer en des mains habiles qui fuſſent capables de faire renaître la confiance du peuple. Cette adreſſe étoit écrite avec la dernière élégance & la plus grande juſteſſe. Elle faiſoit une récapitulation de toutes les pertes & les diſgraces que les mauvais conſeils du Cabinet avoient cauſées à la nation. Elle rappelloit à Sa Majeſté combien de fois les citoyens de la Métropole, ainſi que d'autres corps reſpectables, l'avoient priée de mettre fin aux calamités de la guerre, & lui avoient humblement repréſenté les conſéquences qui s'en ſuivroient. Elle faiſoit auſſi mention des réponſes altières qu'on avoit faites à leurs humbles re-

préſentations,

présentations. Elle observoit que dans ces tems 1778.
de danger, il se trouvoit une négligence impardonnable dans le Gouvernement; qu'il n'avoit pris aucune mesure pour former des alliances avec les autres Puissances de l'Europe, afin de contrebalancer le pouvoir des ennemis formidables dont il étoit menacé.

La réponse que le Roi fit à cette adresse, fut plus mesurée que de coutume. Il dit que les ressources de l'Etat n'avoient pas été mal employées, puisque l'objet étoit de maintenir cette subordination suivant les loix qui devoit exister dans toutes ses parties; que Sa Majesté avoit toujours déploré les calamités de la guerre, & qu'elle donneroit toute l'efficacité possible aux mesures que le Corps législatif avoit prises pour rétablir la paix & une réconciliation permanente.

Le 18 Mars, la Cour de France ayant appris l'effet qu'avoit produit le rescrit du Marquis de Noailles, donna des ordres pour saisir tous les vaisseaux Anglais qui se trouvoient dans ses ports. Cette conduite fit faire la même chose à la Cour de Londres; mais il n'y avoit que très-peu de vaisseaux dans les ports respectifs des deux nations. Le 21 du même mois, la Cour de Versailles prit un parti plus décidé, qui sembloit mettre le sceau à sa dernière déclaration, &

1778. qui donnoit à ses nouveaux alliés des preuves non équivoques de sa sincérité. Elle donna publiquement audience aux trois Députés de l'Amérique, le D. Franklyn, Silas Deane & Arthur Lee, & les reçut comme Ministres plénipotentiaires des Etats-Unis. M. de Vergennes les introduisit au Roi avec les cérémonies ordinaires aux Ambassadeurs des Puissances souveraines ; évènement mémorable, & qui étoit des plus mortifians pour la Cour de Londres. Les deux Cours conservèrent cependant les apparences, & la proclamation du Roi d'Angleterre, qui offroit des avantages extraordinaires à ceux qui feroient des prises, quoique signée le 28 Mars, ne fut publiée que vers le commencement de Juillet. On leva la milice, & on forma différens camps à Westminster, Salisbury, & à Saint-Edmundsbury, dans le Comté de Suffolk. Pour augmenter la confiance du peuple, on nomma au commandement de la flotte de la Manche un Amiral fort populaire, & qui avoit mérité l'estime de ceux de sa profession. On s'apperçut alors que les assurances de Mylord Sandwich n'étoient rien moins que véritables, & que la marine n'étoit pas dans cet état florissant où il l'avoit représentée. M. Keppel, qui étoit destiné au commandement de la flotte qui devoit protéger le commerce de la Grande-

Bretagne, & soutenir l'honneur de son pavillon 1778.
dans les mers de l'Europe, partit pour Portsmouth, quelques jours après que l'Ambassadeur de France eut donné son rescrit. Il trouva la marine encore en plus mauvais état qu'il ne la croyoit lui-même, & qu'on ne l'avoit dit en plein Parlement. Il n'y avoit que six vaisseaux de ligne d'équipés, & un manque général de toute espèce de provisions. Cet Amiral agit, néanmoins, avec tant de prudnce & de discrétion, qu'il empêcha le peuple de s'alarmer. Sans murmure & sans plainte, il s'adressa secrétement à l'Amirauté, & s'appliqua tellement à encourager les matelots & les différens ouvriers, qu'un nouvel esprit s'empara de toutes ces classes d'hommes, & que, vers le milieu de Juin, il fut en état de mettre en mer avec une flotte de vingt vaisseaux, & des promesses de renfort. Le public fut très-satisfait du choix que l'on avoit fait. M. Keppel s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre de 1756, & avoit mérité les éloges de Mylord Anson & de l'Amiral Hawke. Il étoit, pour ainsi dire, l'idole des matelots. Il y a des choses qui démontrent bien la dépravation de la nature humaine. Dans les tems de sécurité, c'est ordinairement l'intrigue, la flatterie ou la bassesse, qui obtiennent les postes honorables; mais,

1778. lorsque le danger est près de nous, on va chercher le mérite & les talens dans les retraites où ils s'étoient retirés. Cette réflexion est à la vérité flatteuse pour la vertu opprimée; mais elle doit aussi lui causer bien des alarmes. L'Amiral Keppel, dans sa situation, n'avoit rien à gagner, & tout à perdre. Il alloit risquer, dans une seule campagne, la gloire qu'il avoit acquise pendant quarante ans de service, & il entreprenoit cette campagne dans des tems bien critiques. Il n'étoit plus dans cet âge ambitieux où l'on cherche toujours de nouveaux dangers & une addition de gloire. Il pouvoit alors se reposer tranquillement sur ses lauriers, & il n'en auroit pas moins mérité les louanges de ses compatriotes; mais il préféra l'amour de sa patrie à toute autre considération. Ses opinions politiques rendoient encore sa situation plus dangereuse; car il s'étoit toujours opposé aux mesures des Ministres qui recherchoient alors ses talens. Tout Officier à qui l'on a confié des commandemens d'importance, doit savoir combien les succès d'un Général dépendent du soutien qu'il reçoit du Gouvernement. Il est facile aux Ministres de faire échouer ses projets, & de lui attribuer ensuite ce manque de réussite. La bravoure & la franchise ont souvent été victimes des intrigues des Cours.

Le Roi fit demander M. Keppel, qui se rendit aussi-tôt dans son Cabinet. Dans cette audience, & dans les suivantes, il s'expliqua avec toute la franchise qui lui étoit naturelle. Il dit qu'il servoit pour obéir à ses ordres; qu'il n'avoit jamais eu de relation avec ses Ministres, & qu'il prenoit le commandement sans faire aucune difficulté, & sans exiger la moindre faveur; mais qu'il se fioit aux bonnes intentions de Sa Majesté & à sa protection. Quand dans la suite on instruisit son procès, il se servit de ces expressions: « Quoique pendant quarante » ans de service, je n'eusse reçu aucune faveur » du Roi, excepté sa confiance en tems de » danger, je ne crus pas devoir refuser mes » services à ma patrie, sur-tout lorsqu'on me » disoit qu'ils pouvoient lui être précieux ». 1778.

Le Ministre de la Marine sembloit aussi fort satisfait de la nomination de M. Keppel; car c'étoit le Chevalier Hugh Palliser, un de ses favoris, qui avoit apporté le message du Roi à l'Amiral. Palliser étoit *Lord* de l'Amirauté, avoit vécu dans la plus grande intimité avec M. Keppel, & devoit commander la division bleue sous lui. La plus grande concorde régnoit dans l'Armée navale. Keppel partit, le 13 Juin, de Saint-Helen avec des pouvoirs illimités. Il tenoit en ses mains la destinée de

1778. l'Empire. Toutes les flottes marchandes qui, par le moyen des immenses richesses dont elles étoient chargées, pouvoient seules rendre l'Angleterre capable de s'opposer à tant d'ennemis, étoient alors en mer pour revenir des différentes parties du Globe. Il falloit, outre cela, protéger les côtes étendues de la Grande-Bretagne, & ces ports royaux qui renfermoient toutes les sources de sa puissance, & ses espérances futures. C'étoit à la garde de vingt vaisseaux que la défense de ces objets importans étoit confiée, tandis que la France faisoit à Brest des armemens formidables.

Lorsque la flotte Anglaise arriva dans la baie de Biscaye, où elle avoit ordre de croiser, deux frégates Françaises s'en approchèrent pour observer ses mouvemens. Quoique la guerre n'eût pas encore été déclarée, les circonstances dans lesquelles se trouvoient les deux Royaumes auroient néanmoins pu justifier des hostilités. Malgré cela, l'Amiral Keppel agit avec beaucoup de précaution. Il voulut cependant connoître la force & la position de la flotte Française, & pour se procurer des informations, il résolut d'arrêter les deux frégates. Il fit donc mettre un signal de chasse, & sur le soir la frégate le Milford atteignit la Licorne de trente-deux canons. Le Capitaine Anglais pria le Capitaine

de la Licorne de venir parler à l'Amiral, ce qui 1778.
fut absolument refusé. Un vaisseau de ligne tira alors un coup de canon en avant de la frégate Française, & elle vira vers lui & fut menée dans la flotte Anglaise. L'Amiral envoya sur le champ ordre de traiter le Capitaine Français avec toute la politesse possible, & de l'informer qu'il le verroit le lendemain matin aussitôt qu'il seroit près de son bord. Les navires qui avoient la frégate en garde eurent ordre de la conduire vers le vaisseau Amiral; mais le lendemain matin elle fit un mouvement qui indiquoit qu'elle vouloit s'éloigner. Cela obligea un des navires qui l'accompagnoient de tirer un coup de canon en avant pour l'avertir de continuer sa route. Au grand étonnement des Anglais elle tira alors toute sa bordée, & fit une décharge de mousqueterie sur l'América, de soixante-quatorze canons, au moment où Mylord Longford qui le commandoit étoit sur le tillac & parloit au Capitaine Français dans les termes les plus mesurés. Aussi-tôt après cette décharge, elle mit pavillon bas.

Pendant ce tems-là, la Belle-Poule, de trente-six canons, ainsi qu'un petit bateau de douze, tâchoient d'éviter la flotte Anglaise. L'Aréthuse, frégate à-peu-près de même force, & un cutter, les poursuivirent vivement. Ces frégates étoient

1778. fort éloignées de la flotte lorsque l'Aréthuse atteignit la Belle-Poule & lui signifia l'ordre de l'Amiral Anglais de venir lui parler. Le Capitaine Français refusa avec raison d'obéir, sur quoi l'Aréthuse tira un coup de canon en avant de la Belle-Poule, qui lui répondit par toute une bordée. Il y eut alors un combat désespéré qui dura pendant deux heures, dans lequel les deux Nations s'efforcèrent de remporter la palme. A la fin, les mats & les voiles de l'Aréthuse furent tellement désemparés, qu'elle ne fut plus capable de gouverner. La Belle-Poule avoit aussi été fort maltraitée, & il semble que les deux frégates furent bien aises de se séparer. Au point du jour, plusieurs bateaux remorquèrent la Belle-Poule dans une petite baie. Il y eut aussi une action très-vive entre les deux petits vaisseaux, le cutter Anglais avoit dix canons & l'autre huit. Le combat dura une heure; mais la fortune fut ici plus favorable aux Anglais, le Capitaine Français fut obligé de se rendre, ayant cinq hommes de tués & sept de mortellement blessés. La Belle-Poule eut quarante hommes de tués & cinquante-sept de blessés : entre les premiers étoit le second Capitaine. Le Roi récompensa l'équipage de la Belle-Poule, à cause de sa bravoure, & fit donner des pensions aux veuves de ceux qui avoient

péri dans le combat. Les Capitaines de l'Aré- 1778.
thuſe & du cutter reçurent auſſi de grands éloges de la part de l'Amiral Anglais. On peut dire que ce combat ſervit à donner un nouveau luſtre à la valeur des deux Nations. M. Keppel retint une autre frégate qui ſe trouva au milieu de ſa flotte ; mais il laiſſa paſſer pluſieurs vaiſſeaux marchands, ne ſe croyant pas autoriſé à interrompre le commerce. Par le moyen de ces frégates l'Amiral Anglais fut informé de bien des choſes importantes. Il découvrit qu'il y avoit dans les eaux de Breſt trente-deux vaiſſeaux de ligne, outre dix à douze frégates, tandis qu'il n'en avoit que vingt & trois frégates. Il ſe trouvoit alors près d'Oueſſant, & ſa ſituation devenoit embarraſſante. Il ne pouvoit s'imaginer qu'on l'eût envoyé avec vingt vaiſſeaux pour en combattre trente-deux, dans un tems où la défaite de la flotte entraînoit, pour ainſi dire, celle de l'Empire. Il ne croyoit pas non plus que le premier *Lord* de l'Amirauté fût mal informé de ce qui ſe paſſoit à Breſt, puiſque la ſûreté de l'Etat dépendoit, dans ce moment, de cette connoiſſance. L'Amiral Keppel n'étoit pas un de ces ignorans que l'on trouve chez toutes les Nations, qui attribuent toutes les bonnes qualités à leurs compatriotes, & ne veulent rien accorder à leurs ennemis. Une

1778. expérience de quarante ans lui avoit appris qu'un vaiſſeau Anglais n'eſt pas capable d'en battre deux Français ; c'eſt pourquoi il ſe trouvoit dans la plus grande perplexité. S'il étoit battu, ce n'étoit pas une de ces défaites ordinaires qui ſe terminent par la perte de quelques vaiſſeaux; mais il y alloit du ſort de l'Empire. Si la flotte Françaiſe étoit reſtée victorieuſe, elle pouvoit enſuite balayer les mers, inſulter les côtes & envahir l'Angleterre. Les chantiers auroient même été expoſés à être détruits. D'un autre côté, il falloit ſoutenir l'honneur du pavillon Anglais, & il ſavoit que le peuple ne ſeroit guère content de voir fuir un de ſes Amiraux après avoir commis des hoſtilités ſur les côtes de l'ennemi. M. Keppel réſolut cependant de ne pas ſe laiſſer guider par un vain préjugé, lorſqu'il étoit balancé par de ſi grands dangers, & il revint à Portſmouth. Lorſque par la ſuite on inſtruiſit ſon procès, il déclara qu'il n'avoit de ſa vie ſenti tant de chagrin, que lorſqu'il fut obligé de tourner le dos aux côtes de France, & que ſon courage n'avoit jamais été mis à une pareille épreuve; mais qu'il étoit perſuadé que cette retraite avoit ſauvé ſa patrie. Le retour inattendu de la flotte cauſa les plus vives alarmes à Mylord Sandwich. Il vit alors que le mauvais état de la marine alloit être découvert, & il

craignit que toute la rage de la Nation ne se tournât contre lui. La conduite de Keppel ne fut ni approuvée ni blâmée des Ministres. Ils le laissèrent dans l'incertitude ; mais il se trouva soudainement attaqué par des Ecrivains anonymes dans les papiers que l'on sait être à la disposition du Ministère. On lui reprocha son retour dans les termes les plus indécens, & il fut même menacé du sort de l'Amiral Byng. Il souffrit tous ces reproches avec le plus grand sang-froid, il ne fit aucune réponse, & tâcha même d'étouffer le mécontentement que commençoient à faire paroître quelques-uns de ses Officiers les plus affidés. Il fit tous les préparatifs nécessaires pour retourner en mer le plutôt possible sans essayer de justifier sa conduite ; car en le faisant, il auroit été obligé d'accuser le premier *Lord* de l'Amirauté. L'arrivée des flottes des Indes Occidentales & du Levant fournit abondance de matelots. Par ce moyen, l'Amiral fut en état de faire voile le 9 Juillet avec vingt-quatre vaisseaux de ligne, & fut joint par six autres. Il n'avoit cependant que quatre frégates & deux brulots. Aussi-tôt que la Cour de Versailles fut informée du combat de la Belle-Poule & de la prise des autres frégates, elle permit les représailles sur les navires de la Grande-Bretagne. On suivit les mêmes mesures en

1778. Angleterre ; de sorte qu'il ne manquoit rien à la guerre qu'une déclaration formelle.

Il y a encore ici une circonstance qui prouve bien la bonne fortune des Anglais ; car si la flotte de Brest avoit suivi celle des ennemis, elle auroit probablement intercepté tous ces navires marchands qui fournirent des matelots à la marine Royale, auroit bloqué leur flotte dans Portsmouth, & empêché la jonction de ces six vaisseaux ; mais elle laissa échapper cette occasion. Elle sortit cependant du port le 8 Juillet ; elle étoit composée de trente-deux vaisseaux de ligne, & d'un grand nombre de frégates. Le Comte d'Orvilliers étoit Général en chef, & avoit divisé l'armée navale en trois Escadres. La première étoit directement sous sa conduite ; la seconde étoit commandée par le Comte Duchaffault, & la troisième par le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans. M. de la Motte-Piquet, quoique Chef d'Escadre, servit comme Capitaine à bord du vaisseau du Duc de Chartres. En sortant de Brest ils prirent la frégate la *Lively*, qui s'étoit trouvé environnée. La flotte Anglaise étoit aussi en trois divisions. L'avant-garde étoit commandée par le Chevalier Harland, Vice-Amiral de la rouge, & l'arrière-garde par le Chevalier Pallifer, Vice-Amiral de la bleue. L'Amiral en chef étoit au centre, & avoit à ses

ordres le Contre-Amiral Campbell, Officier 1778.
très-expérimenté, qui s'étoit offert à servir comme Capitaine à bord de son navire. Les deux armées vinrent en présence le 23 Juillet. Il parut, par la conduite du Comte d'Orvilliers, qu'il n'avoit aucune connoissance du renfort que M. Keppel avoit reçu, & qu'il croyoit qu'il n'avoit que le même nombre de vaisseaux avec lequel il s'étoit d'abord présenté devant Brest. Dans cette persuasion il tâcha d'en venir à une action; mais aussi-tôt que les flottes furent assez près l'une de l'autre pour reconnoître leurs forces réelles, il changea de résolution, &, par des manœuvres habiles, évita les efforts que faisoit son adversaire pour le forcer au combat. Comme la nuit approchoit, l'Amiral Anglais forma sa flotte en ligne de bataille, laissant le choix d'une attaque au Comte d'Orvilliers. Il y eut un changement de vent pendant la nuit & du gros tems qui changèrent les dispositions des deux armées navales. Les Français avoient le vent, & il étoit en leur pouvoir d'engager ou d'éviter le combat. Il y avoit cependant deux de leurs vaisseaux considérablement tombés sous le vent. M. Keppel résolut de les couper du reste de la flotte, & de réduire M. d'Orvilliers à l'alternative de les sacrifier, ou de hasarder une bataille. Le Général

1778. Français aima mieux s'en laisser séparer, & ils ne purent rejoindre la flotte le reste de la croisière. Par ce moyen, les deux armées étoient parfaitement égales en nombre; mais les Anglais avoient plus de navires à trois ponts que les Français. Les deux Généraux étoient guidés par des motifs différens. Keppel cherchoit à combattre, parce qu'il ne pouvoit pas protéger le commerce contre le nombre de frégates qui accompagnoient la flotte de France. D'Orvilliers avoit plusieurs raisons pour éviter une bataille: il se trouvoit entre les côtes d'Angleterre & la flotte Anglaise; il pouvoit intercepter par ce moyen quatre flottes marchandes de cette nation que l'on attendoit incessamment dans la Manche. Il se fit, pendant quatre jours, des évolutions dans lesquelles les deux Amiraux montrèrent beaucoup d'habileté, l'un tâchant d'éviter & l'autre d'amener une action. Un changement de vent soudain fit que les flottes se trouvèrent l'une près de l'autre, faisant les mêmes bordées. M. d'Orvilliers se servit alors d'une manœuvre habile, par laquelle il pouvoit faire beaucoup de mal à l'ennemi sans courir les risques d'une défaite entière. Il fit virer de bord à tous ses vaisseaux en même tems lof pour lof. De cette manière les deux armées se passèrent à bord opposé, &

reçurent réciproquement le feu l'une de l'autre. 1778.
L'action dura trois heures, & elles souffrirent considérablement.

Dès que l'Amiral Keppel eut passé l'arrière-garde des Français, & que la fumée fut assez dispersée pour lui permettre d'observer la situation de son armée, il pensa aux moyens de renouveller le combat. Il s'apperçut que le Vice-Amiral de la rouge avoit déjà viré avec une partie de sa division, & portoit sur l'ennemi; mais il vit que plusieurs vaisseaux étoient tombés sous le vent & étoient occupés à réparer leur dommage. Son vaisseau avoit tant souffert, qu'il ne put lui-même virer sur le champ. Il le fit cependant peu de tems après, & fut le premier de la division du centre qui porta sur les Français. Il n'y eut que trois ou quatre navires qui purent le suivre. Voyant que la flotte étoit si désemparée, il fit mettre bas le pavillon de combat, jusqu'à ce que les autres vaisseaux fussent en état de reprendre leur poste, & mit le signal de former une ligne de bataille en avant. Par ce moyen, la division bleue devoit former l'avant-garde; la rouge, l'arrière-garde, & l'Amiral rester toujours au centre. Le Chevalier Palliser, au lieu de virer, continua sa route, passa l'Amiral à bord opposé, tomba sous le vent, & ne revint plus dans la ligne le reste du jour.

1778. Cela fit que le vaiſſeau Amiral ſe trouva le plus près des Français avec trois ou quatre autres de la diviſion du centre. Le Chevalier Harland étoit au vent avec ſix à ſept voiles de ſa diviſion, prêt à ſecourir l'Amiral. D'autres vaiſſeaux ſe trouvoient ſous le vent, faiſant les plus grands efforts pour réparer leur dommage & regagner leur poſte. A trois heures de l'après-midi, l'Amiral Keppel ne put raſſembler que douze vaiſſeaux.

La flotte Françaiſe ſe trouvoit alors entre la côte de France & la flotte Anglaiſe, & avoit auſſi viré de bord; mais il paroît que cette évolution n'avoit pas été faite avec tout l'ordre poſſible. Les vaiſſeaux ſe trouvoient, par ce moyen, trop près les uns des autres, & formoient un peloton. Cette ſituation auroit été dangereuſe ſi le Chevalier Palliſer avoit obéi, & ſi la flotte Anglaiſe avoit été en état de renouveller immédiatement le combat, parce que les vaiſſeaux auroient été expoſés à tout le feu de l'ennemi, & que pluſieurs d'entre eux n'auroient pu faire uſage de leurs canons; mais, dans les circonſtances actuelles, elle devenoit avantageuſe, parce que l'Amiral pouvoit étendre ſa ligne avec célérité du côté qu'il jugeoit le plus à propos, avant que l'ennemi ne pût de nouveau engager le combat; car les affaires

étoient

étoient alors changées, c'étoit M. Keppel qui avoit le vent, & M. d'Orvilliers ne pouvoit que l'attendre. 1778.

Comme le Chevalier Pallifer reftoit toujours hors de la ligne, l'Amiral Anglais ordonna au Chevalier Harland de former fa divifion à une certaine diftance par derrière, afin de couvrir l'arrière-garde jufqu'à ce qu'il plût au Vice-Amiral de la bleue de reprendre fon pofte. En conféquence M. Harland fe rangea avec fa divifion dans le fillage de l'Amiral vers les quatre heures après-midi. C'eft à caufe de cette évolution que le Vice-Amiral de la bleue accufa M. Keppel « d'avoir fait ufage d'une manœuvre » qui avoit l'apparence d'une fuite, & d'avoir » déshonoré le pavillon Anglais, en donnant » prétexte à l'ennemi de s'attribuer la victoire ». Quand on inftruifit le procès de Keppel, quelques-uns des marins les plus braves & les plus expérimentés déclarèrent cependant, avec ferment, que cette manœuvre étoit abfolument néceffaire, & qu'elle étoit fort habile.

Par cette relation, il paroît que la flotte Anglaife avoit fouffert confidérablement; que M. d'Orvilliers, en fuivant le coup qu'il avoit porté, auroit pu remporter la victoire, & que la défobéiffance de Pallifer auroit rendu cette victoire facile.

1778. Le Général Français dit dans sa relation qu'il fit virer de bord lof pour lof par la contre-marche à toute son armée, & que dès que ce revirement fut bien marqué, l'Amiral Anglais fit forcer de voiles à tous ses vaisseaux pour s'élever dans le vent, & pouvoir, en revirant de bord, se trouver au vent de l'arrière-garde Française qu'il espéroit, sans doute, couper & mettre entre deux feux. Mais qu'ayant reconnu le dessein de M. Keppel, il rompit sa manœuvre en faisant revirer de bord toute l'armée Française en même tems, & en la présentant en bataille au bord opposé à celui sur lequel l'armée Anglaise venoit à sa rencontre. Cette manœuvre inattendue déconcerta le projet de l'Amiral Anglais, & il fut obligé de prolonger l'armée Française sous le vent. La tête de la ligne Anglaise se dirigea sur les premiers vaisseaux du corps de bataille de l'armée de France, & cette direction oblique mit une partie de la tête de l'Escadre bleue hors de position de pouvoir combattre l'armée ennemie; mais le feu fut d'autant plus vif au corps de bataille & à l'Escadre blanche-bleue, que les deux lignes s'étoient plus approchées, & que la mousqueterie put jouer avec succès. Comme le vaisseau la Ville de Paris dérivoit & tomboit sous le vent plus que le reste de la ligne, un vaisseau de quatre-vingt-dix

canons put passer au vent de ce vaisseau & le 1778.
canonner d'un bord, tandis que le *Victory*, de cent canons, le canonnoit de l'autre : mais après un quart-d'heure d'un feu des plus vifs, le Comte de Guichen força ces deux vaisseaux à l'abandonner. Le Comte d'Orvilliers ajoute, que dans la vue d'ôter à l'armée Anglaise l'avantage que lui donnoit sa position sous le vent pour faire usage de toute son artillerie, il fit signal d'arriver à l'Escadre bleue : que le signal ne fut pas d'abord apperçu, & que lorsque son intention fut connue de cette Escadre, le mouvement ne pouvoit plus être exécuté assez promptement pour avoir son effet, qui étoit de couper l'arrière-garde ennemie : que peu de tems après toute la ligne revira par la contre-marche, & qu'à quatre heures & demie elle étoit en bataille sous le vent de la ligne Anglaise : que les ennemis qui avoient déjà reviré pour charger l'arrière-garde Française, voyant la ligne régulièrement formée, furent arrêtés dans leur évolution : que l'Amiral Anglais fut forcé de faire un mouvement rétrograde, & profita de sa position au vent pour se rallier à l'ordre de bataille stribord qu'il parvint à former avec le tems.

Voilà les relations les plus exactes que nous avons pu nous procurer de ce combat qui a fait

1778. tant de bruit en Angleterre, & qui a aussi excité quelques disputes en France. M. de la Motte-Piquet, Capitaine de pavillon du Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans, aussi habile que brave marin, fut très-piqué d'une phrase dans la relation du Général, qui paroissoit inculper la division bleue. Il écrivit à ce sujet une lettre qui fut vue de tout Paris, dans laquelle il prétendoit que loin de ne pas avoir obéi au signal de M. d'Orvilliers, c'étoit le Saint-Esprit qui avoit viré par la contre-marche, & fait le signal le premier, & qu'il avoit ensuite été confirmé par le Général. Il ajoutoit que le Duc d'Orléans, qui commandoit la division bleue, avoit toujours montré la plus grande ardeur pour en venir à une bataille, que ce fut lui qui tira le premier coup de canon & qui engagea le combat, & que lorsque le Comte d'Orvilliers écrivit à ses Lieutenans-généraux pour leur demander s'ils étoient d'avis de combattre, le Duc fit cette réponse laconique: *le plutôt sera le mieux, je ne suis venu ici que pour cela.*

Il ne paroît pas qu'aucune des flottes ait pris la fuite. Les Français perdirent l'occasion d'une victoire presque assurée, & se retirèrent ensuite pendant la nuit, & les Anglais furent bien aises de regagner leurs côtes quand le jour parut, afin d'y réparer leur dommage. C'est

donc avec bien peu de raison qu'on accusa 1778.
l'Amiral Keppel d'avoir pu défaire l'armée navale de France, puisqu'en supposant que la division bleue eût obéi, la flotte Anglaise ayant plus souffert que celle de France, le second combat devoit au moins être aussi douteux que le premier. Les Anglais eurent cent trente-trois hommes de tués, & trois cens soixante-treize de blessés; & les Français deux cens cinq hommes de tués, & six cens soixante de blessés. Les premiers avouèrent que dans cette occasion les derniers avoient manœuvré avec beaucoup d'habileté, & qu'ils avoient fait des progrès considérables dans la tactique navale. Les deux flottes remirent quelque temps après en mer; mais il n'y eut aucun combat.



CHAPITRE XXII.

1778. Malheureusement pour le repos du genre humain, les Européens, en portant leur commerce & leur correspondance dans les parties les plus éloignées du Globe, y portèrent aussi leurs querelles & leurs dissentions, & elles ont considérablement affecté les peuples chez lesquels ils se sont établis. Par ce moyen, ils ont contrebalancé, par un déluge de maux, tous les bénéfices que l'on pouvoit tirer d'une communication libre & aisée avec le reste de la terre. Telle est la dépravation de l'homme, que l'on est quelquefois tenté de regarder comme sage la politique de la Chine & du Japon qui défend aux étrangers d'entrer dans leurs Etats. Elle est à la vérité nuisible aux progrès de la science & des arts ; mais aussi elle assure le repos du peuple, & tend peut-être davantage à sa félicité, que des institutions plus libérales. Il est toutefois certain qu'en adoptant ce systême, bien des nations auroient évité la ruine inattendue dans laquelle elles se sont ensuite trouvé enveloppées. Pendant que les effets des querelles entre la France & l'Angleterre se faisoient sentir

dans différentes parties de l'ancien & du nouveau Monde, la rage de la guerre se communiqua aux régions éloignées des Indes Orientales, régions qui appartenoient originairement à la race de Mortels, la plus paisible, la moins mêlée, & qui témoigne le plus d'horreur pour l'effusion de sang & la cruauté. 1778.

La Compagnie des Indes Anglaise, prévoyant les conséquences des traités entre la France & l'Amérique, crut qu'il étoit inutile de régler sa politique suivant le systême des Cours de Versailles & de Londres. Elle vit qu'en temporisant, elle laisseroit échapper de belles occasions, & que d'ailleurs la guerre ne pouvoit pas être bien éloignée, quoiqu'on conservât encore l'apparence de la paix. Elle jugea aussi que long-tems avant qu'on pût recevoir en Europe des nouvelles de ce qui se passoit dans cette partie de l'Asie, les affaires prendroient une tournure qui justifieroit ses mesures. Elle forma donc le dessein de donner le dernier coup au pouvoir de la France dans les Indes Orientales. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans un corps si nombreux, on ait pu tenir cette affaire assez secrete, pour qu'il n'en transpirât rien. La nouvelle de la réussite du projet apprit au peuple qu'il avoit été formé. Les instructions de la Compagnie & du Ministère étoient par-

1778. venues à Madrass avec beaucoup de célérité ; & on y avoit aussi-tôt fait des préparatifs pour le siège de Pondicherry. Le Général Monro, qui commandoit les troupes de la Compagnie sur la côte de Coromandel, avoit assemblé, le 8 Août, une partie des forces destinées au siège, dans un endroit appellé *Red-Hill*, à quatre milles de cette ville. Il n'investit cependant la place que le 21 du même mois. Ses troupes prirent, ce jour-là, possession d'une haie épaisse qui entoure toutes les fortifications à une portée de canon, & coupèrent, par ce moyen, toute communication entre la ville & la campagne. Les 6 & 7, les Anglais ouvrirent la tranchée au midi & au nord de la ville, dans l'intention de l'attaquer en même tems des deux côtés. Avant ces opérations, le Chevalier Edward Vernon, qui commandoit les forces maritimes, avoit fait voile de Madrass pour bloquer Pondicherry. Son Escadre consistoit en un vaisseau de soixante canons, un de vingt-huit, un autre de vingt, un *sloop*, & un vaisseau de la Compagnie armé en guerre. A peine fut-il parvenu au lieu de sa destination, qu'il rencontra l'Escadre Française aux ordres de M. de Tronjolly. Elle étoit composée du Brillant de soixante-quatre canons, de la Pourvoyeuse de trente-six, du Sartine de trente-

deux ; & de deux vaisseaux de la Compagnie 1778.
armés en guerre. Il y eut un combat très-vif qui dura deux heures ; après quoi, les flottes se séparèrent. Celle de France alla se réparer à Pondicherry, & l'Amiral Vernon tâcha de regagner le poste qu'il devoit occuper ; ce qu'il ne put effectuer que le 20 à minuit. Le matin, un vaisseau Français venant d'Europe, se trouva dans la flotte Anglaise, & fut pris. On apperçut aussi l'Escadre Française sortant de la rade de Pondicherry à petites voiles. Le Chevalier Vernon se prépara alors pour un second combat ; mais les vents empêchèrent les flottes de se joindre. Comme M. de Tronjolly avoit autant d'intérêt à protéger la ville par mer que M. Vernon à la bloquer, ce dernier crut qu'un second combat étoit inévitable. C'est pourquoi il fit voile pour la rade de Pondicherry à l'approche de la nuit, où il mouilla, croyant que l'Amiral Français en feroit autant ; mais M. de Tronjolly abandonna entièrement Pondicherry, & une garnison qui méritoit un meilleur sort. Au point du jour, on ne découvrit aucun de ses vaisseaux, & il ne parut plus ensuite sur la côte. Nous ne savons à quoi attribuer cette conduite de l'Amiral Français. Le Sartine, qui avoit été séparé du reste de l'Escadre dans la nuit du combat, ignorant ce changement de

1778. circonstances, s'étoit si fort avancé pour gagner Pondicherry, que lorsqu'il s'en apperçut, il étoit trop tard, & il fut pris. La ville se trouva donc bloquée par terre & par mer. Le 18 Septembre, les Anglais ouvrirent des batteries de vingt-huit pièces de gros canons, & de vingt-sept mortiers. M. de Bellecombe, Commandant de la place, fit une noble résistance. Quoique privé de tout espoir de secours, il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. L'artillerie formidable des assiégeans gagnoit néanmoins une supériorité évidente, & ils continuèrent les approches avec beaucoup d'ardeur; mais l'opiniâtreté de la garnison les rendirent difficiles, & les pluies continuelles retardèrent beaucoup les ouvrages. Vers le milieu d'Octobre, il fut possible d'attaquer le corps de la place. Les assiégeans avoient, du côté du midi, poussé une galerie dans le fossé de la ville, fait une brêche praticable au bastion de l'hôpital, & préparé un pont de bateaux pour passer le fossé. Les choses n'en étoient pas moins avancées du côté du septentrion. Ils avoient détruit toute la façade du bastion, & construit un radeau pour passer le fossé, tandis que leurs compagnons le traverseroient du côté du sud. Ces deux attaques devoient être soutenues d'une autre par mer au nord, où les Français avoient une es-

pèce de jettée, & lorsqu'on eut résolu d'attaquer, le Chevalier Vernon débarqua ses soldats de marine & deux cens matelots pour aider les troupes de terre. Quand on fut prêt à donner l'assaut, il tomba une pluie excessive qui retarda l'attaque de quelques jours. Du côté du midi, les eaux enlevèrent la galerie du fossé, & endommagèrent beaucoup le pont de bateaux. Les Anglais travaillèrent cependant avec tant de diligence, que le 17 Octobre, ils avoient tout réparé. M. de Bellecombe vit bien qu'une plus longue résistance ne serviroit qu'à augmenter l'effusion du sang, & que ce seroit sacrifier sa garnison & les habitans, sans aucune utilité; c'est pourquoi il demanda à capituler. La bravoure de ce Commandant avoit inspiré tant d'estime aux Anglais pour sa personne & pour les troupes qu'il commandoit, qu'ils lui accordèrent tout ce qu'il demandoit. Ils lui permirent de renvoyer les Européens dans leur patrie, & de congédier les *Seapoys*. Ils accordèrent tous les honneurs de la guerre à la garnison, & à la requête de M. de Bellecombe, ils souffrirent que le régiment de Pondicherry gardât ses drapeaux. Il y avoit dans la place trois cens pièces de canon de différens calibres. Les effets publics tombèrent entre les mains des vainqueurs; mais on ne prit rien aux particuliers. Les troupes 1778.

1778. Anglaises qui attaquèrent cette place, étoient au nombre de dix mille cinq cens, dont quatre cens Européens. La garnison qui la défendoit, étoit de près de trois mille hommes, dont neuf cens Européens. La perte des assiégeans ne fut point proportionnée à celle des assiégés, qui, étant couverts par des ouvrages plus forts, auroient dû, ce me semble, tuer beaucoup plus de monde à l'ennemi; mais on doit sans doute attribuer cette circonstance à l'opiniâtreté avec laquelle M. de Bellecombe défendoit tous les postes. Les Anglais eurent deux cens vingt-quatre hommes de tués, & six cens quatre-vingt-treize de blessés: les Français deux cens hommes de tués, & quatre cens de blessés.

Détournons les yeux de ces scènes de carnage, pour examiner les combats, moins sanglans à la vérité, mais non moins opiniâtres du Parlement Britannique. Tout le monde attendoit avec impatience la réunion de cette Assemblée, parce qu'on devoit y parler d'affaires de la dernière importance. La fin d'une première campagne contre la France, ouvroit un vaste champ à la discussion, ainsi qu'à la spéculation. Les principaux Officiers qui avoient eu des commandemens en Amérique, étoient de retour; les Commissaires étoient aussi revenus, &, quoiqu'on fût déjà le sort du bill *conciliatoire*, on espéroit

apprendre beaucoup de choses touchant l'état civil & militaire de ce pays-là. 1778.

Le discours du Roi étoit rempli de plaintes contre les hostilités de la France. Sa Majesté parloit fort peu des évènemens de la guerre, & fondoit ses espérances de succès plus sur les efforts, l'unanimité & le courage de son peuple, que sur ce qui étoit arrivé pendant la campagne. Elle disoit cependant que le commerce avoit été protégé, & que l'on s'étoit vengé amplement sur celui des aggresseurs. On y représentoit les Puissances neutres comme faisant des protestations d'amitié; mais néanmoins comme suspectes, à cause de leurs armemens. Le Roi regrettoit le manque de succès du bill *conciliatoire*, & annonçoit qu'il seroit nécessaire de faire de grands efforts par terre & par mer, sans spécifier aucun plan d'opération, & gardoit un silence opiniâtre sur la guerre d'Amérique.

La réponse que le parti du Ministère proposa de faire au Roi, fut, comme à l'ordinaire, une répétition de son discours. Les Membres de l'opposition proposèrent de leur côté l'*amendement* suivant: « Pour assurer Sa Majesté qu'avec » le zèle le plus sincère pour l'honneur de sa » Couronne, & l'attachement le plus vif à sa » personne & à sa famille, la Chambre étoit » prête à soutenir, de tout son pouvoir, les

1778. » meſures néceſſaires pour la défenſe de la
» Grande-Bretagne, & pour fruſtrer les deſſeins
» de cette Puiſſance *inquiette* qui a ſi ſouvent
» troublé la paix de l'Europe ; mais qu'elle
» penſoit que ſon devoir le plus important,
» dans cette malheureuſe ſituation des affaires,
» étoit de s'informer par quels funeſtes con-
» ſeils & par quel fatal ſyſtême de politique,
» l'Angleterre avoit été réduite, de l'état le
» plus brillant, qui excitoit même l'envie du
» reſte de l'Europe, au commencement de ſon
» règne, à cette condition dangereuſe qui de-
» mandoit toutes les forces de l'Empire, ſans
» que l'on pût eſpérer aucun avantage ».

Les Membres de l'oppoſition déclarèrent que l'unanimité qu'on recommandoit étoit abſurde, que ſi, à la vérité, c'étoit une reſſource infaillible dans la ruine des affaires, les Miniſtres avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour la rendre néceſſaire. Pour approuver unanimement une meſure, dirent-ils, il faut être convaincu de ſa ſageſſe. Nous ne pouvons donner notre approbation qu'à des plans déjà exécutés, ou à des projets à exécuter. Une différence d'opinions ne ſauroit, en aucune manière, affecter les premiers. Quant aux autres, comme le diſcours du Roi n'annonce aucun plan pour la conduite future de la guerre, il nous eſt im-

possible d'y consentir, & de concourir unanimement dans des mesures que nous ne connoissons pas encore. Qui sont, ajoutèrent-ils, ceux qui nous engagent à l'unanimité ? des gens qui ne s'accordent eux-mêmes sur aucun article, sur aucune disposition, sur aucun conseil, sur aucun principe, & sur aucune action. L'unanimité est un mot spécieux ; mais elle ne sauroit exister, parce que les savans & les ignorans ne seront jamais d'accord ; & si cela arrivoit, il s'ensuivroit bien des maux, puisque, pour lors, ce seroit l'opiniâtreté qui prévaudroit, & qu'elle est constamment la compagne de la folie. L'unanimité, dans les circonstances présentes, ne serviroit qu'à donner sanction à la conduite passée & aux bevues à venir des Ministres, & à commettre de nouveau le sort de la nation dans une guerre plus dangereuse, à l'incapacité de ces mêmes hommes qui ont, dans la première, causé la ruine de leur patrie. Si nous concourons unanimement à présenter une adresse qui exprime la moindre satisfaction des Ministres actuels, cette mesure, loin de donner de la vigueur à nos efforts, ou d'inspirer de la terreur à nos ennemis, ne servira qu'à exciter le désespoir des Anglais & à donner de la confiance aux Français, lorsqu'ils verront que le pouvoir délibératif est aussi abject 1778.

1778. que l'autorité exécutrice est méprisable. D'ailleurs le discours du Roi, continuèrent-ils, ou plutôt celui du Ministre, nous annonce une fausseté palpable. Il dit que nous n'avons pas eu tout le succès que la justice de notre cause & les efforts que nous avons faits, nous donnoient lieu d'espérer; &, considérant l'infériorité de nos flottes & les délais de nos préparatifs, nous n'avons pas droit d'attendre de si grands succès. C'est même un miracle que nous ayons échappé à une ruine universelle. Conséquemment le discours nous annonce une fausseté & accuse injustement les Officiers qui sont au service de l'Etat, tandis que tout le blâme ne doit tomber que sur les Ministres. Ce discours est un libelle sur le Parlement. Il appelle les dernières mesures pour rétablir la paix celles du Parlement. Cette Assemblée savoit-elle que Philadelphie devoit être évacuée à l'arrivée des Commissaires ? Ils ne le savoient pas eux-mêmes. Cette absurdité est-elle donc le plan des représentans du peuple, ou ne sont-ils assemblés tous les ans que pour décharger les Ministres des disgraces que causent leurs erreurs ? Les patriotes sont unanimes dans le système qu'ils recommandent. Tournez vos armes contre la France ; elle n'a formé une alliance avec l'Amérique que par intérêt. Quand elle se trouvera attaquée vigoureusement ;

reusement, & qu'elle sentira les maux de la guerre, elle rejettera la perspective éloignée d'avantages incertains, & abandonnera un allié dont elle ne reçoit qu'une participation de misères & de calamités. D'un autre côté, le courage de l'Amérique est soutenu par les motifs puissans de la liberté & de la conservation. Chaque effort que nous faisons pour soumettre nos Colonies les met encore plus au pouvoir de la France, qui n'éprouve aucun inconvénient de la protection qu'elle leur accorde. Chaque goutte de sang que nous répandons dans le nouveau Monde, ne sert qu'à cimenter une alliance fatale au bonheur de l'Empire Britannique. 1778.

Les partisans du Ministère s'abstinrent d'entrer dans aucune discussion sur la politique de la guerre d'Amérique, parce qu'ils ne vouloient point découvrir leur dessein, ou qu'ils vouloient avoir le choix d'adopter des mesures suivant les circonstances; mais ils justifièrent leur conduite au sujet des préparatifs & des armemens de la dernière campagne.

Ils dirent que si on avoit envoyé l'Amiral Byron plutôt dans le nouveau Monde, M. d'Estaing auroit pu joindre la flotte de Brest, & que, par ce moyen, la France auroit eu une flotte supérieure dans la Manche; qu'ils avoient empêché que cette mer ne devînt le théâtre de la guerre,

1778. & que c'étoit beaucoup d'avoir éloigné le danger de leurs côtes. Ils ajoutèrent que l'évacuation de Philadelphie étoit une résolution dictée par la saine politique. Lorsque la France eut pris parti dans cette contestation, continuèrent-ils, il devint nécessaire de défendre nos îles & d'attaquer les siennes. Il étoit alors impossible que nous conservassions tous nos postes sur le Continent, & il fallut opter ou de Philadelphie ou de *New-York*. La dernière place parut préférable, parce qu'elle étoit plus au centre, & que d'ailleurs la flotte pouvoit coopérer avec l'armée.

Les Membres de l'opposition tournèrent ces argumens à leur avantage. Ils dirent que la justification de cette mesure étoit une condamnation absolue du système qui l'avoit occasionnée, que les Avocats pour la guerre d'Amérique venoient de démontrer eux-mêmes qu'il étoit impossible de réussir, puisque l'armée, en avançant dans le pays, étoit réduite à l'alternative ou de s'affoiblir en se divisant, ou de retourner sur ses pas, & de faire voir l'inutilité de ses opérations. Personne, ajoutèrent-ils, ne peut s'imaginer qu'il soit possible de conquérir un continent en restant dans une ville : c'est pourquoi, tant que nous continuerons une guerre offensive en Amérique, que notre armée avance, qu'elle recule, ou qu'elle ne bouge pas de place, ce sera toujours la même chose, une guerre inu-

tile, dispendieuse & cruelle. Après des débats 1778.
qui durèrent jusqu'à deux heures du matin, l'*amendement* fut rejetté.

Dans la Chambre des Pairs, il y eut aussi de grandes disputes au sujet de l'adresse. Les Pairs du parti de l'opposition voulurent la rejetter toute entière, sans y faire d'*amendement*. Il est absolument nécessaire, dirent-ils, d'examiner l'état de la Nation; il n'est pas tems de flatter le Roi, il faut lui ouvrir les yeux sur la véritable situation des affaires. Les disgraces que nous avons essuyées, le danger où nous sommes, les mécontentemens qu'il y a dans toutes les parties de ses dominations, les dissentions de l'armée & de la marine proviennent de la mauvaise conduite du Gouvernement, & il faut y apporter remède. Il est nécessaire de changer ce systême foible & méchant, fondé sur de faux principes, soutenu par l'opiniâtreté, la folie & l'erreur, & qui tend inévitablement à la ruine & à la destruction. Il faut de nouveaux Ministres & de nouvelles mesures, avant qu'on puisse s'attendre à des succès en tems de guerre & à être en sûreté en tems de paix.

Les partisans du Ministère déclarèrent qu'il étoit sans exemple de ne point faire de réponse à Sa Majesté. On pouvoit proposer un *amendement* à celle qui étoit offerte; mais non pas la rejetter

1778. de cette manière. Comment, dirent-ils, le Roi vient demander l'aſſiſtance de ſon peuple pour défaire les deſſeins perfides & dangereux de la France qui eſt ouvertement liguée avec ſes ſujets rebelles pour la ruine de l'Empire, & on refuſe de lui faire réponſe ! C'eſt déclarer ouvertement à toute l'Europe que nous ſommes déterminés à ne lui donner aucun ſecours, & que ſes dominations ſeront déſormais à la merci de ſes ennemis. Il n'eſt plus à préſent queſtion de conquérir l'Amérique, continuèrent-ils ; mais il s'agit de ſavoir ſi nous nous ſoumettrons ſans réſiſtance aux forces réunies de la France & de nos Colonies, où ſi nous ferons des efforts vigoureux pour punir la perfidie de nos ennemis, & pour rétablir la ſplendeur de l'Empire.

Les Membres de l'oppoſition répliquèrent qu'en rejettant l'adreſſe, ils ne refuſoient pas tout ſyſtême de guerre & de politique ; mais qu'ils exprimoient, par ce moyen, au Souverain ce qu'ils vouloient qu'il entendît, qu'ils étoient déterminés à ne donner aucun ſecours aux Miniſtres actuels, parce qu'ils étoient convaincus, par une expérience trop fâcheuſe, de leur incapacité. Quand on en vint à la diviſion des voix, il s'en trouva ſoixante-ſept pour l'adreſſe propoſée, & trente-cinq pour qu'on ne la préſentât pas.

Le manifeste que les Commissaires avoient fait publier avant leur départ de l'Amérique, ayant paru dans les papiers de nouvelles, le marquis de Rockingham dans la Chambre haute, & M. Coke dans la Chambre basse, proposèrent que l'on en mît des copies authentiques devant les Chambres; ce qui fut accordé. 1778.

M. Coke dit que le Parlement n'avoit jamais autorisé les Commissaires à publier une pareille proclamation, & que Sa Majesté ne leur avoit pas, non plus, donné un semblable pouvoir, qu'ils avoient été envoyés pour faire la paix, & non pas pour déclarer la manière dont la guerre devoit être continuée. Il proposa ensuite l'adresse suivante.

« Qu'il soit recommandé à Sa Majesté de » désavouer la partie du manifeste qui contient » cette déclaration, parce qu'elle n'est point » conforme à l'humanité & au courage géné- » reux qui a de tout tems distingué la Nation » Britannique; parce qu'elle est contraire aux » maximes établies parmi les Chrétiens & les » nations civilisées, dérogatoire à la dignité » de la Couronne de ces Royaumes, qu'elle » ne tend qu'à avilir ses soldats, & à abolir » la discipline de ses armées & à exposer ses » sujets, dans toutes les parties de son Empire, » à de cruelles représailles ».

1778. Cette proposition fut fort bien soutenue par les Patriotes. Si le Ministère Britannique, dirent-ils, a dessein de donner l'exemple en renversant tous les réglemens que la civilisation & le Christianisme ont établis pour diminuer les horreurs de la guerre, & d'introduire un systême aussi nouveau qu'il est cruel, il est nécessaire que la Nation soit armée, afin de ne pas être exposée aux représailles. Les côtes d'Angleterre & d'Ecosse peuvent être insultées par l'ennemi le plus méprisable ; celles d'Irlande sont par-tout sans défense, & ont déjà été pillées. Il est fort heureux que nous ayons une occasion de déclarer à notre patrie & à la postérité, que nous n'avons eu aucune part à attirer sur la Nation ces calamités qu'un aveu des principes barbares du manifeste doit nécessairement produire. On appelle, continuèrent-ils, cette guerre la guerre du Parlement ; mais cette Assemblée n'a jamais ordonné qu'elle fût conduite d'une manière qui ne peut convenir qu'à un Cherokee ou à un Onondago.

Les Ministres firent paraître le plus grand étonnement de ce que l'on avoit interprêté de cette manière les paroles du manifeste. Ils dirent qu'ils n'avoient jamais vu un écrit plus innocent ; que c'étoit une adresse bienfaisante qui avertissoit les Américains des dangers qu'ils

devoient courir, s'ils persistoient dans leur ré- 1778.
bellion & dans leurs liaisons avec la France. Elle déclaroit qu'ils ne seroient plus désormais traités avec cette douceur qu'ils avoient jusqu'ici éprouvée, tandis que les Anglais les regardoient encore comme compatriotes.

Les patriotes repliquèrent & soutinrent que les paroles du manifeste n'avoient pas besoin d'explication, qu'elles étoient claires & intelligibles, & qu'on devoit conduire la guerre avec une rigueur jusqu'ici inconnue. Tandis que chaque parti s'efforçoit de prouver ses assertions, un des Commissaires, & le seul qui étoit alors revenu d'Amérique, surprit toute la Chambre en avouant que ce manifeste contenoit tout ce que les Membres de l'opposition avoient déclaré. Il vouloit dire une guerre de désolation & rien autre chose; mais cette mesure étoit juste & nécessaire. Après avoir condamné, dans les termes les plus sévères, la conduite du Congrès, il déclara qu'il ne falloit faire aucun quartier aux rebelles, & que si on pouvoit employer contre eux les machines infernales, il y donneroit son approbation. Cet aveu embarrassa les Ministres qui venoient de maintenir des principes contraires; ils ne purent se contredire, & abandonnèrent le Commissaire à la merci des patriotes.

Les deux Généraux qui étoient de retour

1778. de l'Amérique condamnèrent le manifeste, & votèrent pour l'adresse. Le Chevalier Howe attaqua directement Mylord G. Germaine; il dit que c'étoit à la douceur avec laquelle il avoit conduit la guerre, qu'on devoit attribuer tous les sarcasmes publiés pour faire tort à sa réputation. Il fit nombre de plaintes, tant par rapport à lui-même que par rapport à l'armée, demanda qu'on examinât sa conduite & celle de son frère, afin que la Nation fût pleinement instruite des causes qui avoient occasionné le manque de succès, & finit son discours, en disant qu'il étoit d'avis que tant que Mylord G. Germaine resteroit à la tête des affaires de l'Amérique, il n'étoit pas possible d'espérer aucun succès, tant pour la continuation de la guerre que pour le rétablissement de la paix.

Ce Ministre parut fort étonné de cette attaque inattendue. Il déclara qu'il n'avoit jamais eu intention de nuire à la réputation du Général, & qu'il ne se croyoit pas coupable de négligence. Il parla ensuite de la guerre, dit que si elle n'avoit pas eu autant de succès qu'il l'auroit desiré, on ne devoit pas lui attribuer ce manque de succès. Qu'on le rendoit par-là beaucoup plus important qu'il ne l'étoit effectivement, en supposant qu'il avoit seul la conduite de la guerre. Il ajouta qu'il n'étoit qu'un humble

ſerviteur du Roi, & que s'il n'avoit pas toute l'habileté poſſible, il pouvoit néanmoins aſſurer la Chambre qu'il avoit toujours agi pour le mieux; qu'il ne s'oppoſeroit à aucune enquête qui tendoit à défendre la réputation de qui que ce fut; & que ſi on vouloit examiner ſa propre conduite, il ſeroit tellement préparé, que ſon honneur & ſa réputation en ſortiroient en triomphe. Enfin, après pluſieurs débats, la propoſition de l'adreſſe fut rejettée. Elle eut le même ſort dans la Chambre des Pairs. 1778.

On a vu les circonſtances du combat naval entre le Comte d'Orvilliers & l'Amiral Keppel. Il étoit impoſſible que la conduite du Vice-Amiral de la bleue n'eût point frappé un grand nombre d'Officiers, & il étoit également impoſſible d'empêcher ces marins de déclarer leur façon de penſer. En conſéquence, il ſe répandit des murmures dans toute la flotte, & la plupart des matelots dirent que s'ils avoient été bien ſoutenus par la diviſion bleue, ils auroient remporté une victoire complette. Pluſieurs Officiers de cette diviſion qui s'étoient diſtingués par leur courage dans toutes les occaſions, ſe trouvèrent offenſés par ce reproche; & cette affaire ne tarda pas à devenir une conteſtation de papiers de nouvelles. Comme le Chevalier Palliſer étoit favori du premier *Lord* de l'Amirauté, on

1778. vit paroître dans les papiers du Miniſtère des éloges outrés de la conduite de ce Vice-Amiral. On lui attribuoit tout l'honneur de la journée de la bataille, & l'Amiral Keppel étoit accuſé de bien des fautes. Ces panégiriques donnèrent naturellement lieu à des commentaires & à des obſervations. Il parut une lettre anonyme qu'on attribua à un Officier qui étoit à l'affaire du 27 Juillet, dans laquelle il donnoit un détail de toutes les circonſtances, & accuſoit le Chevalier Palliſer d'être cauſe que la flotte Françaiſe n'eût pas été entièrement défaite, en déſobéiſſant aux ſignaux & aux ordres du Général en chef. Cette lettre découvrit des choſes dont le Public n'étoit pas encore inſtruit, & qui furent enſuite prouvées ſur ſerment. On apprit pour la première fois que M. Keppel avoit envoyé la frégate le *Fox* avec un meſſage verbal au Chevalier Palliſer, & que ce Vice-Amiral s'étoit tenu au vent toute l'après-midi malgré les ſignaux répétés & les ordres qu'on lui avoit envoyés de reprendre ſa place dans la ligne.

Cette publication fit que le Vice-Amiral de la bleue alla chez le Général en chef, & le pria de contredire publiquement des aſſertions que l'on avoit répandues, dit-il, pour l'injurier dans ſon honneur & dans ſa réputation. Pour donner plus d'effet à cette contradiction, il lui préſenta

un papier qui contenoit un détail des faits, & il lui dit de signer toutes ces particularités. Il vouloit entre autres choses que M. Keppel signât que lorsqu'il ordonna à la division rouge & à la bleue de venir dans son sillage, ce n'étoit pas pour renouveller le combat le même soir; mais afin d'être prêt le lendemain matin. L'Amiral rejetta entièrement cette proposition, & parut même surpris qu'on la lui eût faite. Là-dessus le Chevalier Pallisser publia un long détail de toutes les particularités du combat avec une préface qu'il signa. Il se trouvoit dans cette publication plusieurs accusations directes & indirectes contre le Général en Chef. Il y avoit même des assertions qui, dans le procès, furent déclarées fausses & mal fondées. Le Vice-Amiral de la bleue disoit que sa division avoit été tellement séparée par le signal de chasse, que son navire avoit passé la ligne Française sans avoir aucun vaisseau en proue ou en pouppe pour le soutenir. Il assuroit aussi que la frégate le *Fox* ne lui avoit parlé que sur le soir, & qu'elle avoit ordonné aux vaisseaux de la bleue de venir dans le sillage de l'Amiral; mais qu'elle n'avoit point dit qu'il n'attendoit que cette division pour renouveller le combat. Cette lettre extraordinaire, qui accusoit directement le Général en chef, tandis que celui-ci n'avoit fait aucune plainte 1778.

1778. contre lui, excita l'étonnement du Public. M. Keppel déclara ſur le champ à Mylord Sandwich, qu'à moins que le Vice-Amiral de la bleue ne s'expliquât d'une manière ſatisfaiſante, ſon honneur ne lui permettroit plus d'agir de concert avec lui & de ſervir dans la même flotte; car il craignoit un ſoulèvement parmi les matelots ſi l'on donnoit un commandement dans ſon armée à l'auteur d'une pareille lettre. Comme ces choſes arrivèrent peu de tems avant la rentrée du Parlement, elles firent faire pluſieurs obſervations dans les deux Chambres. Le Comte de Briſtol en parla le premier jour de la ſeſſion, & dit au premier *Lord* de l'Amirauté, qu'il falloit examiner la conduite des Officiers de la Marine au ſujet de l'affaire du 27 Juillet.

Mylord Sandwich déſapprouva fort l'enquête propoſée. Il dit que le combat entre MM. Keppel & d'Orvilliers avoit produit tous les avantages de la victoire la plus complette; que le commerce d'Angleterre avoit été protégé, & celui de France ruiné, & que l'armée Britannique étoit reſtée maîtreſſe de la mer le reſte de la campagne. Il ajouta que l'examen propoſé auroit des ſuites plus funeſtes qu'une défaite; qu'il diviſeroit la marine & exciteroit des cabales parmi les Officiers & les ſimples matelots. D'ailleurs, continua le premier *Lord* de l'Ami-

rauté, une pareille enquête obligera les principaux Officiers à s'y trouver, soit comme juges, ou comme témoins, tandis que leur présence seroit beaucoup plus nécessaire ailleurs. Elle retardera au moins toutes les mesures pour la campagne prochaine, si elle ne les défait pas entièrement. Il parut fort fâché de ce qu'il y avoit des différens entre les deux Amiraux, déclara qu'il étoit pleinement convaincu qu'ils avoient tous deux fait leur devoir. Il dit que personne ne pouvoit avoir une plus haute idée que lui de l'Amiral Keppel, tant à cause de son habileté & de sa bravoure, qu'à cause de sa véracité, & que par la connoissance qu'il avoit de M. Pallifer, il en entretenoit la même opinion. Il ajouta que l'Amiral, dans sa lettre officiele, avoit approuvé la conduite de tous ses Officiers, que le Vice-Amiral n'en étoit pas exclu, & qu'il croyoit qu'il étoit inutile de faire une enquête. 1778.

Lorsqu'on vota dans la Chambre des Communes soixante-dix mille matelots pour le service de l'année 1779, on revint sur le même sujet. Un des Membres dit qu'il étoit absolument nécessaire d'examiner la conduite de l'Amiral & du Vice-Amiral; que le premier ayant déclaré qu'il ne vouloit plus servir avec le dernier, cela devenoit important; que s'ils méri-

1778. toient tous deux d'être censurés, il falloit les censurer; mais que si leurs différens ne provenoient que de quelques jalousies mal fondées, il seroit nécessaire de les raccommoder. Il ajouta qu'il étoit important, dans ces tems de danger, de ne point perdre les services des meilleurs Officiers; que s'il n'y avoit pas d'unanimité dans les Conseils de la nation, il étoit essentiel qu'il y en eût entre les Généraux, & que puisque MM. Keppel & Pallisér étoient tous deux présens, il espéroit qu'ils donneroient quelque satisfaction à la Chambre, tant pour leur propre honneur que pour la tranquillité publique.

Mylord North se leva, probablement pour empêcher les discussions, au moment où l'Amiral Keppel se levoit aussi pour répondre au Membre qui s'adressoit à lui; mais le desir que la Chambre témoigna d'entendre ce dernier, fit que le Ministre se rassit. M. Keppel commença alors à rendre compte de sa conduite dans des termes généraux, & comme quelqu'un avoit dit que si l'Amiral avoit eu le même combat à recommencer, il n'auroit pas agi de la même manière, il dit à la personne qui avoit fait cette observation, qu'il alloit parler pour lui-même. Il déclara ensuite, que s'il étoit nécessaire de recommencer le combat du 27 Juillet, il se conduiroit exactement comme il s'étoit conduit

alors. Il ajouta qu'il avoit fait tout ce qu'il étoit 1778.
possible de faire, qu'il pouvoit se vanter que le pavillon Anglais n'avoit rien perdu de son lustre entre ses mains, & qu'il ne désavoueroit jamais la conduite qu'il avoit tenue ce jour-là; qu'il étoit vrai que les Officiers les plus anciens & les plus expérimentés rencontroient toujours dans chaque bataille des évènemens auxquels ils ne s'attendoient pas auparavant, & qu'il avoit lui-même vu ce jour-là *quelque chose de nouveau.* Il dit qu'il n'accusoit personne de négligence, parce qu'il savoit que l'Officier auquel il faisoit allusion n'avoit fait paroître aucun manque de courage, ce qui étoit la qualité essentielle d'un marin Anglais.

Il avoua qu'il avoit été dans le plus grand étonnement, en voyant qu'un Officier, qui étoit sous son commandement, avoit fait un appel au Public signé de son nom, qui tendoit à rendre son Général odieux & méprisable, tandis qu'il n'y avoit aucune accusation contre cet Officier. Il en avoit été si choqué, que dans le premier mouvement il avoit résolu de ne jamais servir avec lui, parce qu'il concluoit qu'il n'y auroit plus aucune discipline dans la marine. Après avoir réfléchi, il s'étoit contenté de dire au Ministre de la marine, qu'il ne vouloit plus mettre en mer avec le Chevalier Palliser, à moins qu'il

1778. n'en vînt à une explication ſatisfaiſante. Je crois, continua-t-il, que le Vice-Amiral n'ignore pas d'où viennent les attaques anonymes contre lui. On m'a fort ſouvent attaqué moi-même dans les papiers de nouvelles : je n'en ai cependant pas appellé au Public, & je n'ai pas refuſé de ſervir ma patrie lorſqu'elle avoit beſoin de mes ſervices. *Je n'accuſe point les Miniſtres d'avoir été les auteurs des paragraphes que l'on a écrits contre moi ; au contraire ils paroiſſent mes amis, ils me font des careſſes. S'il y a des Miniſtres capables de me couper la gorge par derrière, je ne penſe pas qu'ils ſoient à préſent près de moi. Au reſte, s'ils y ſont, leur amitié ou leur inimitié m'eſt tout-à-fait indifférente : je me ſoucie fort peu des conſéquences qui peuvent en réſulter, je ſerai toujours prêt à ſervir ma patrie de tout mon pouvoir.*

Ce diſcours attira une réplique de la part du Chevalier Palliſer. Il dit que l'Amiral ſembloit parler avec une eſpèce de réſerve & ne pas tout dire ; qu'il ſouhaitoit que M. Keppel s'expliquât, afin que ſachant ce dont on l'accuſoit, il fût dans le cas d'y répondre. Il ajouta qu'il regardoit, avec le plus ſouverain mépris, toutes ces viles inſinuations & toute tendreſſe affectée. Si je ſuis coupable, continua-t-il, pourquoi ne pas m'accuſer ouvertement : ſi je ne le ſuis pas,

pourquoi

pourquoi insinuer que j'ai manqué de conduite, 1778.
& louer en même temps mon courage ? Quand un Officier n'obéit pas aux ordres de son Général, sa réputation & son honneur n'en souffrent pas moins que lorsqu'il manque de courage. Il est plus difficile de se défendre contre des attaques indirectes que contre une accusation directe. Je me trouvois dans ces circonstances lorsque je fus obligé de faire au Public cet appel, qui semble causer tant de déplaisir à l'Amiral. On a insinué que c'étoit moi qui avoit empêché de renouveller le combat le 27 Juillet : trouvant mon honneur attaqué, j'ai été demander à M. Keppel un éclaircissement pour me laver de cette imputation ; mais comme il n'a pas voulu me rendre la justice que j'avois droit d'attendre, il a fallu que j'en appellasse au Public. Je n'ai exposé que des faits, & c'est sur ces faits que je veux être jugé. Il est sans doute désagréable à une ame sensible d'être obligé de parler contre un ami ; mais lorsqu'il y va de l'honneur, tout autre considération doit céder. Il déclara, dans les termes les plus forts, qu'il étoit absolument faux qu'il eût désobéi aux signaux : il dit qu'il souhaitoit qu'on instruisît son procès, parce qu'on verroit qu'il avoit rempli son devoir à tous égards. Il conclut son discours, en assurant la Chambre qu'il n'avoit été coupable

1778. d'aucune négligence, & qu'il n'avoit nullement empêché que le combat ne fût renouvellé. Je méprise, continua-t-il, tous les moyens dont on se sert pour me déshonorer. Certain de mon innocence, je ne crains ni les rapports, ni les insinuations, ni une enquête du Parlement, ni celle d'un Conseil de guerre.

L'Amiral Keppel repliqua qu'il ne savoit pas ce que le Chevalier Pallifer vouloit dire par des attaques indirectes. Il dit que son accusation étoit simple & directe; qu'il avoit attaqué une lettre signée Hugh Pallifer, publiée dans un papier de nouvelles, parce qu'elle contenoit des choses injurieuses à sa réputation, & qui justifioient la résolution qu'il avoit prise de ne plus remettre en mer avec ce Vice-Amiral. Voilà, continua M. Keppel, tout ce dont j'avois accusé M. Pallifer; mais puisqu'il vient de faire mention de signaux, & de déclarer qu'il n'est point cause que le combat ne fut pas renouvellé le 27 Juillet, je suis obligé de dire que j'ai toujours cru que tout Officier inférieur étoit obligé d'obéir aux signaux de son supérieur. Puisqu'il me force à parler, il faut que je déclare à cette Chambre & au Public, que le signal pour ordonner au Vice-Amiral de la bleue d'arriver dans le sillage de mon navire, fut élevé depuis trois heures de l'après-midi

jusqu'à huit heures du soir, & qu'il ne fut pas obéi. Je n'accuse cependant pas M. Palliser de désobéissance, ajouta l'Amiral Keppel. Comme je ne doute pas de son courage, je suis persuadé que si on juge une enquête nécessaire, il sera capable de se justifier. Comme ami de ma patrie, je suis prêt à soutenir ses droits & à défendre son honneur; mais je n'ai aucun autre objet en vue; je n'ai point de rapport avec les Ministres, & je ne m'inquiette que de mon devoir. 1778.

M. Luttrell, qui avoit donné lieu à cette discussion, proposa sur le champ qu'on présentât une adresse au Roi pour le prier de faire instruire le procès du Chevalier Palliser; mais un des *Lords* de l'Amirauté lui ayant dit qu'il n'étoit pas en règle, parce qu'il y avoit une autre question à décider auparavant, il avertit la Chambre que le lendemain il feroit la même proposition. Des affaires plus importantes retardèrent la proposition de M. Luttrell jusqu'au 11 Décembre. Dès que la personne qui le secondoit eut finit son discours, le Chevalier Palliser se leva avec colère, & se plaignit, dans les termes les plus amers, du traitement injurieux qu'il avoit reçu du Général en chef, qui avoit paru soutenir les basses insinuations que de vils assassins avoient publiées contre lui lors-

1778. qu'il l'avoit prié de justifier sa conduite. Il dit que, depuis, M. Keppel s'étoit comporté avec la même indécence, s'efforçant de lui imputer le manque de succès du 27 Juillet, sans oser l'accuser ouvertement; qu'il vouloit se laver de cette imputation; qu'il étoit certain d'avoir fait son devoir, & qu'aucune considération ne l'engageroit à se charger des fautes des autres. Le fait est, continua-t-il, que l'Amiral veut faire tomber sur moi l'indignation publique, & me forcer à porter le blâme de son incapacité. Un des Membres du parti du Ministère craignant les suites de cette violence si on permettoit au Vice-Amiral de continuer de cette manière, lui fit des représentations. Le Chevalier Palliser parla alors avec moins de véhémence, & informa la Chambre que, dans les circonstances où il se trouvoit, n'ayant pu obtenir justice en s'adressant à l'Amiral, & voyant qu'aucun motif ne l'engageoit à l'accuser publiquement, il avoit été réduit à la nécessité d'accuser lui-même M. Keppel afin de pouvoir justifier sa conduite. Il ajouta qu'il démontreroit que c'étoit aux fautes du Général en chef qu'on devoit attribuer le manque de succès du 27 Juillet; qu'il avoit demandé un Conseil de guerre pour examiner cette affaire, & que l'Amirauté l'avoit accordé.

Il est impossible de décrire la surprise de toute

la Chambre à la conclusion de ce discours. Tous 1778.
les Membres désapprouvèrent la conduite du Chevalier Pallifer, tant à cause de la lettre qu'il avoit publiée qu'à cause de la demande qu'il avoit faite de ce Conseil de guerre. Les deux partis se réunirent pour le blâmer, & plusieurs Officiers de distinction déclarèrent, que quoiqu'ils eussent beaucoup d'estime pour lui, ils ne pouvoient pas s'empêcher de condamner ces procédés. Les Ministres même, & ses confrères de l'Amirauté, ne le défendirent pas. Quelques-uns cependant s'imaginoient qu'il seroit encore possible d'empêcher que les choses ne fussent portées à l'extrémité lorsque M. Keppel se leva. Tous les yeux se tournèrent alors vers lui, & il s'observa un profond silence. Keppel remercia la Chambre de l'intérêt qu'elle avoit fait paroître pour ce qui le regardoit, & des souhaits qu'elle avoit exprimés, qu'il n'y eût aucune enquête, parce qu'une enquête supposoit toujours une imputation de blâme ; mais il ajouta qu'il étoit alors trop tard, qu'il y avoit plusieurs chefs d'accusation au criminel contre lui, qui attaquoient sa vie & son honneur ; & que quelques momens après que ces accusations avoient été faites, il avoit reçu ordre de l'Amirauté de se préparer à un Conseil de guerre. Quelque désagréable, continua-t-il, que soit un pareil évènement,

1778. après quarante ans de service, je m'y soumettrai sans répugnance. Je ne crains pas que l'issue puisse me causer la moindre disgrace, ou aucun chagrin à mes amis. Ma conscience m'absout de tout crime, & je ne doute pas que ma patrie ne m'absolve aussi. Je me trouve dans une situation tout-à-fait singulière dans cette Chambre; c'est pourquoi je ne toucherai point la question présente, & je me propose de me retirer dès que j'aurai cessé de parler. M. Keppel conclut, peu de temps après son discours, en remerciant Dieu de ce qu'il étoit l'*accusé* & non pas l'*accusateur*, & quitta la Chambre.

Dès que l'Amiral fut sorti, le Chevalier Pallifer se trouva attaqué de tous côtés. Il fut censuré dans les termes les plus sévères. Quelques-uns poussèrent même leur ressentiment jusqu'à dire que c'étoit une intrigue préméditée pour perdre Keppel, & firent entendre qu'ils en soupçonnoient le premier *Lord* de l'Amirauté, regardant les Officiers de ce département comme des instrumens entre ses mains; en un mot, chacun parla en faveur de l'Amiral, & blâma fortement le Vice-Amiral de la bleue. Il se passa quelque chose d'extraordinaire au sujet de ce procès, & qui prouve bien les égards que les deux Chambres avoient pour M. Keppel. C'est à bord d'un vaisseau que doit se tenir un Con-

ſeil de guerre de marine ; mais comme l'Amiral 1778.
avoit une mauvaiſe ſanté, & qu'il pouvoit ſouffrir dans la chambre étroite d'un navire, on paſſa un bill pour que ſon procès fût inſtruit à terre. La propoſition de M. Luttrell fut remiſe à un autre tems. Il n'y eut plus rien d'important juſqu'aux vacances de Noël, ſinon qu'on augmenta les troupes de terre de quatorze mille hommes.



CHAPITRE XXIII.

1779. On commença donc le 7 Janvier ce fameux procès qui dura jusqu'au 11 Février, & qui jetta tous les esprits dans la plus grande fermentation. Tout le monde fit paroître beaucoup de mécontentement. Plusieurs circonstances tendoient à rendre cette mesure odieuse. Keppel étoit l'idole des matelots, il s'étoit distingué pendant quarante ans au service de sa patrie; il avoit toujours été négligé, & on ne l'avoit appellé que dans le moment le plus critique. On regardoit donc cette poursuite comme une vengeance de la part du premier *Lord* de l'Amirauté, parce que l'Amiral ne lui avoit pas témoigné assez d'égards, & parce qu'il avoit découvert la foiblesse de la marine en retournant à Portsmouth pour y chercher du renfort. On savoit d'ailleurs que Palliser étoit grand ami de Mylord Sandwich, & qu'il étoit membre de l'Amirauté. On regardoit donc l'Amiral comme un homme que l'on vouloit opprimer, & cet amour de la justice qui, malgré la corruption du siècle, règne encore dans les royaumes les plus despotiques, & qui paroît avec plus d'efficacité en

Angleterre que dans bien d'autres États, réunissoit les honnêtes gens de tous les partis pour empêcher qu'il devînt victime de la vengeance & du pouvoir. La conduite du Vice-Amiral paroissoit, à la vérité, extraordinaire. Depuis le jour du combat il ne s'étoit nullement plaint de son Général ; il avoit servi sous lui, & il y avoit eu les mêmes liaisons entre eux. Il étoit donc étrange que cinq mois après, & au moment où l'on avoit proposé dans la Chambre d'examiner sa conduite, il devînt soudainement l'accusateur. Douze Amiraux des plus distingués, entre lesquels étoit *Lord* Hawke, présentèrent un mémoire au Roi dans lequel ils blâmoient sans réserve la conduite du Chevalier Palliser & même celle de l'Amirauté. Après avoir exposé plusieurs raisons pour montrer les maux qu'une pareille conduite pouvoit causer, ils concluoient en ces termes : « C'est pourquoi nous représentons humblement à votre Majesté en faveur de l'ordre » & de la discipline de la marine, qu'il est très- » dangereux de souffrir qu'on fasse des accu- » sations après en avoir long-tems caché les » causes, & que les Officiers subalternes puissent » récriminer contre leurs Généraux. Nous » croyons qu'il est scandaleux de permettre à » des hommes qui ont de grands emplois civils » & des commandemens subordonnés dans la 1779.

1779. » marine ou dans l'armée, de tenter de cor-
» rompre le jugement du Public, avant de faire
» ces accusations, en publiant des libelles contre
» leurs supérieurs. Ces choses ne tendent qu'à
» exciter des soulèvemens parmi les matelots,
» & des préjugés dans l'esprit de ceux qui doi-
» vent juger du mérite des accusations ».

Ce mémoire fut présenté au Roi dans son cabinet par le Duc de Bolton, qui avoit demandé audience exprès. Ce qui prouve que le mécontentement étoit général, c'est que les deux tiers de ceux qui le signèrent étoient du parti du Ministère.

Le Conseil de guerre, après avoir entendu un grand nombre de témoins, déclara, de la manière la plus explicite & la plus honorable, que l'Amiral Keppel étoit innocent de tout ce dont on l'avoit accusé ; qu'il s'étoit conduit comme un Officier expérimenté, brave & judicieux, & que les accusations contre lui étoient malicieuses & mal fondées.

Dès que les Communes furent informées de cette sentence, un des Membres proposa, « qu'il
» falloit que cette Chambre fît ses remercîmens
» à l'Amiral Auguste Keppel, à cause du cou-
» rage distingué & de l'habileté avec laquelle
» il avoit défendu la Grande-Bretagne en pro-
» tégeant son commerce & en maintenant l'hon-

» neur du pavillon Anglais le 27 & le 28 1779.
» Juillet ».

Quatre jours après, la Chambre des Pairs lui fit les mêmes remercîmens à-peu-près dans les mêmes termes.

La décision du Conseil de guerre répandit la plus grande joie dans tout le Royaume : il y eut des illuminations & des réjouissances, comme si la Nation avoit été délivrée du danger le plus imminent. D'un autre côté, la populace attaqua avec furie les partisans de Palliser : les grilles & les pallisades de la salle de l'Amirauté furent arrachées, & ce bâtiment auroit été probablement démoli si on n'avoit pas envoyé des troupes pour le protéger, ainsi que les hôtels des Ministres. En conséquence de ce jugement, l'Amirauté avoit écrit à M. Keppel qu'il n'étoit plus suspendu. Il reprit le commandement pendant quelque tems; mais les manœuvres des courtisans le forcèrent bientôt à le résigner. Palliser fut obligé de se démettre de toutes ses charges & de renoncer à la qualité de Membre du Parlement. Il dit cependant qu'il vouloit retenir le rang de Vice-Amiral, afin qu'on pût instruire son procès. L'Amirauté se trouva attaquée de tous côtés. Il y eut trois propositions dans le cours de la session pour censurer les différens départemens de la marine, & une pour prier le

1779. Roi de renvoyer Mylord Sandwich de son service. Plusieurs extraits de différentes lettres au sujet de la flotte de Brest ayant été mis devant la Chambre, M. Fox proposa, le 3 Mars, qu'il falloit en venir à la résolution suivante. « Il » paroît à cette Chambre, qu'envoyer l'Amiral Keppel au mois de Juin dernier sur les » côtes de France avec une flotte de vingt vaisseaux de ligne & quatre frégates, dans un » tems où il y avoit tout lieu de croire que » les Français avoient à Brest trente-deux vaisseaux, & où il est au moins certain qu'ils » en avoient vingt-sept prêts à mettre en mer, » & un nombre considérable de frégates, étoit » une mesure dangereuse à la sûreté de l'Empire, sans qu'elle offrît aucun avantage équivalent ».

M. Fox introduisit sa proposition par un discours plein de feu, dans lequel il dit que si elle étoit accordée, il en feroit une autre pour qu'on changeât le Ministre de la marine, & que la Chambre jugeroit alors si les faits dont il feroit mention ne seroient pas suffisans pour qu'on examinât sa conduite. Il fit plusieurs observations judicieuses sur la nature de ces sortes d'enquêtes, qui sont particulières aux gouvernemens libres; dit qu'elles servoient de contre-poids au secret & à la promptitude avec laquelle les affaires se

conduiſent dans les gouvernemens arbitraires, 1779.
& qu'elles les valoient bien; qu'on pouvoit le voir par les efforts irréſiſtibles & les reſſources des Etats libres. Il ajouta que rarement les hommes manquoient à leur devoir lorſqu'ils étoient sûrs qu'il falloit finalement rendre compte de leur conduite, & que les cabales des Cours n'étoient pas capables de protéger leurs erreurs, ni empêcher qu'ils fuſſent punis comme ils le méritoient. Cet Orateur fit uſage d'un dilemme qui embarraſſa terriblement le Miniſtère. Quand l'Amiral Keppel, dit-il, partit d'Angleterre avec vingt vaiſſeaux, avec ordre de croiſer à la hauteur d'Oueſſant, la Cour de l'Amirauté ſavoit qu'il y avoit trente-deux ou au moins ving-ſept vaiſſeaux dans la rade de Breſt prêts à mettre en mer, ou elle ne le ſavoit pas. Si elle en étoit informée, il étoit criminel au plus haut degré de riſquer le ſort de ce Royaume avec des forces ſi inégales; car ſans la prudence de l'Amiral, il y auroit eu une bataille dont les conſéquences devoient être funeſtes. Notre commerce auroit été ruiné, nos côtes inſultées, & par la deſtruction de Portſmouth & de Plimouth, les ſemences de toute marine future pouvoient être anéanties. Si au contraire le premier *Lord* de l'Amirauté ne connoiſſoit pas l'état des forces maritimes de France, ſa conduite étoit

1779. également criminelle, puiſque les conſéquences n'en auroient pas été moins fatales. La négligence de ceux à qui on confie la ſûreté des Nations, ajouta-t-il, n'eſt pas comme celle des hommes ordinaires. Chez les premiers elle devient un crime, & lorſqu'ils allèguent leur ignorance afin de ſe juſtifier, ils ſe reconnoiſſent coupables.

Les Miniſtres répondirent que pour prouver qu'ils n'étoient pas inſtruits de l'état des forces de France, il falloit d'abord démontrer qu'il y avoit vingt-ſept vaiſſeaux dans le port de Breſt; mais que cela n'étoit pas probable. Ils dirent que ſi cette aſſertion étoit fondée ſur les papiers trouvés à bord de la Pallas & de la Licorne, elle étoit mal fondée; car en ſuppoſant que ces papiers fuſſent exacts, ils n'étoient pas datés, & outre cela ils ne contenoient que des ordres pour préparer un mouillage. Ces papiers ne prouvoient donc point que les vaiſſeaux étoient prêts à mettre en mer; mais qu'on avoit ordonné de leur préparer une place afin qu'ils puſſent s'y mettre lorſqu'ils ſeroient prêts. Si les preuves écrites étoient défectueuſes, les preuves verbales ne l'étoient pas moins, puiſque les dernières étoient fondées ſur les premières. Les circonſtances, ajoutèrent-ils, démontrent le contraire, car M. Keppel laiſſa paſſer plu-

sieurs navires marchands Français à travers sa 1779.
flotte le 23 & le 24 Juin ; ils devoient donc connoître la foiblesse de l'armée navale Anglaise, & si la flotte de Brest étoit aussi nombreuse qu'on nous le dit, quelle raison peut-on donner pour qu'elle ne mît point en mer afin d'écraser un ennemi si inférieur. Quoique M. d'Orvilliers connût toutes ces particularités depuis le 23 Juin, il ne quitta cependant le port de Brest que le 8 Juillet, preuve évidente qu'il n'y avoit pas trente-deux ou même vingt-sept vaisseaux prêts à mettre en mer. Les patriotes repliquèrent, & après de grands débats la proposition de M. Fox fut rejettée.

Malgré cette défaite, cet Orateur célèbre fit peu de jours après une autre proposition qui tendoit au même but. Il dit qu'il étoit à propos de remonter jusqu'au commencement des troubles, & de faire un précis de toutes les affaires publiques depuis ce tems-là, afin de donner plus de clarté à sa proposition. Il fit ensuite une récapitulation de l'administration, des opérations & des conséquences de la guerre, de l'état & de la direction du département de la marine : il montra ce que les Ministres avoient fait & ce qu'ils avoient négligé. Il rappella avec exactitude leurs déclarations, les desseins qu'ils avoient avoués, leurs promesses dans différens tems. Il fit voir les

1779. moyens amples que la Chambre leur avoit fournis, & ce qu'elle avoit droit d'attendre de semblables moyens. Il montra ensuite de quelle manière ils avoient rempli ces promesses. La grande question n'est cependant pas, ajouta M. Fox, de savoir s'ils ont tenu parole, mais si nos préparatifs & l'état de la marine répondent aux sommes immenses que nous avons accordées pour ce service.

En passant en revue l'état de la marine, il fit des comparaisons entre les dépenses actuelles de ce département & celles que l'on avoit faites dans différens tems dans des circonstances à-peu-près semblables, après quoi il en vint à la résolution suivante : « Il paroît à cette Chambre » que l'état de la marine, au commencement » de la guerre avec la France, étoit inférieur » à ce que la Nation avoit droit d'attendre, » tant à cause des promesses faites par les Mi- » nistres qu'à cause des sommes immenses ac- » cordées pour ce service, & que les forces » maritimes n'étoient pas suffisantes pour les » différentes occasions auxquelles il étoit du de- » voir des Ministres de pourvoir dans une crise » si importante ».

Les Ministres n'eurent d'autres ressources que de nier les faits. Mylord Howe, piqué de cette conduite, dit qu'il ne pouvoit pas plus long-

tems

tems garder le silence, de crainte qu'on ne crût 1778.
qu'il approuvoit les mesures du Ministère. Il déclara que si on continuoit le même systême, il termineroit par la ruine de l'Empire. Il ajouta que suivant les moyens que l'on avoit accordés aux Ministres, ils auroient dû avoir des forces plus considérables sur pied, qu'ils auroient dû garder la Méditerranée, & qu'il étoit impossible à l'Angleterre de conserver l'empire de la mer tant que ce service seroit négligé. Il informa la Chambre des raisons qui l'avoient engagé à se démettre de sa commission. Il dit qu'il avoit été trompé en acceptant le commandement, & qu'il avoit été trompé pendant qu'il commandoit; que fatigué & dégoûté, il avoit demandé permission de quitter le service, & qu'il seroit retourné aussi-tôt après l'avoir obtenue; mais qu'il n'avoit pu soutenir l'idée d'abandonner la flotte, tandis qu'elle avoit un ennemi supérieur à combattre dans les mers de l'Amérique. Il dit que les motifs qui l'avoient engagé à retourner en Europe l'obligeroient à refuser du service tant que les Ministres actuels resteroient en place, parce que l'expérience l'avoit pleinement convaincu qu'outre le risque de perdre sa réputation, il ne pourroit être d'aucune utilité à sa patrie.

Après quelques autres débats, on laissa la pro-

1779. position de M. Fox à la décision des voix, & elle fut rejettée.

Peu de temps après, l'Amiral Keppel fit la même déclaration que Mylord Howe, & dit qu'il ne vouloit plus servir tant que Mylord Sandwich resteroit dans le Ministère. Le Chevalier Harland, M. Leveson Gower, le Chevalier Lindsay, & plusieurs autres Officiers d'un mérite distingué, donnèrent leur démission pour la même raison. On dit même que vingt-quatre des plus anciens Capitaines furent sur le point de renvoyer leurs commissions en un seul jour. C'est ainsi que la Grande Bretagne voyoit la plupart de ses Officiers les plus expérimentés s'éloigner dans des tems de danger, parce qu'ils n'avoient point de confiance au Ministre de la marine.



CHAPITRE XXIV.

DEPUIS long-tems Mylord Howe & le Chevalier son frère demandoient qu'on examinât leur conduite au sujet de la guerre d'Amérique, & les Ministres s'y étoient toujours opposés, disant que personne ne les accusoit. Il est vrai qu'il n'y avoit point d'accusation formelle contre eux; mais les papiers de nouvelles étoient remplis d'invectives & de sarcasmes sur leur compte, & ils les attribuoient à la malice des partisans de la Cour. Après des débats considérables pendant plusieurs jours, ils obtinrent cependant leur demande. On prit à ce sujet les dépositions de Mylord Cornwallis, du Général-Major Grey, du Chevalier Hammond, du Major Montresor, ingénieur en chef, & du Chevalier Osborne, membre du Parlement. Il parut par leur témoignage, que les forces envoyées en Amérique n'étoient pas suffisantes pour la conquête de ce pays-là, que la plupart des Américains avoient le Gouvernement Britannique en horreur, & que le pays étoit plus difficile pour les opérations militaires qu'il n'étoit possible de se l'imaginer; que ces deux circons- 1779.

1779. tances rendoient le service des reconnoissances, & d'obtenir des informations presqu'impraticable; que l'on ne pouvoit se procurer du fourage & des provisions qu'avec la dernière difficulté, & que cette raison obligeoit l'armée à ne point s'éloigner de la flotte, à moins qu'elle n'eût à droite ou à gauche une rivière navigable; qu'en conséquence ses opérations étoient considérablement retardées, & qu'elle se trouvoit même quelquefois en danger. Ces témoins déclarèrent aussi, que le 27 Août 1776, les lignes des Américains à Brooklynn dans Long-Island, étoient tellement fortes, que çauroit été le comble de la folie de les attaquer sur le champ sans faire des approches régulières, ou sans attendre l'artillerie, les échelles, les haches & les autres choses nécessaires; que la même année, lorsque Mylord Cornwallis, étant à poursuivre l'ennemi, s'étoit soudainement arrêté à Brunswick, cette mesure étoit absolument indispensable, tant à cause de la fatigue des troupes, qu'à cause de la nécessité de se procurer des provisions & d'occuper différens postes, afin de conserver la ligne de communication; que lorsqu'il arriva ensuite à Trenton, il étoit tout-à-fait impossible qu'il passât la Delaware, faute de bateaux; qu'en allant à Philadelphie par mer, c'étoit la voie la plus convenable, &

peut-être le seul moyen de réduire la Pensylvanie, & qu'il valoit beaucoup mieux entrer par la Chesapeak que par la Delaware; qu'à cause des fortifications dans les montagnes, & de plusieurs autres empêchemens, il auroit été difficile, dangereux, & peut-être impraticable de remonter la rivière du nord vers Albany, tandis que le Général Washington étoit dans son voisinage avec une armée puissante pour profiter des évènemens; que la diversion la plus efficace qu'on pût faire en faveur de l'armée de Burgoyne étoit d'attirer Washington à trois cens milles de la rivière du nord pour défendre la Pensylvanie; que cette mesure pouvoit engager le Général Américain à risquer une bataille, afin de protéger Philadelphie, chose que l'on avoit tant desirée en vain, & qu'on regardoit comme le seul moyen de terminer la guerre. Le Général Howe fit voir aussi à la Chambre, par les papiers qui étoient devant elle, qu'il avoit continuellement donné avis au Ministre des difficultés qu'il rencontroit, & de l'impossibilité de subjuguer les Colonies avec les forces qu'il avoit à ses ordres. Il dit qu'il avoit accompagné son plan de campagne, pour l'année 1777, d'une demande, en premier lieu, d'un renfort de vingt mille hommes, & ensuite de quinze mille, exposant que, sans ce secours, il lui étoit

1779.

1779. impossible de terminer la guerre en peu de tems; que le Ministre n'avoit pas cru que les difficultés fussent si grandes qu'on les lui représentoit, ni qu'il fût besoin de tant de troupes; qu'il s'étoit laissé persuader que les Pensylvaniens, bien affectionnés, étoient en si grand nombre, que le Général seroit capable de lever des forces suffisantes dans le pays pour la défense de la province, quand l'armée passeroit dans une autre; qu'en conséquence il n'avoit promis que la moitié des troupes demandées; mais qu'il n'en avoit pas envoyé la cinquième partie, & que ces troupes arrivèrent trop tard pour remplir le premier objet de la campagne. Il avança que loin de lui avoir proposé d'agir de concert avec l'armée du Canada, le Ministre ne lui avoit pas même fait mention de cette expédition dans les discussions qu'il eut avec lui au sujet de la campagne; que la première connoissance qu'il eut de ce dessein fut par les bruits publics; que le premier avis que le Ministre lui donna, qu'il s'attendoit qu'il fît quelque chose en faveur du Général Burgoyne, fut dans une lettre qu'il avoit reçue vers le milieu d'Août dans la Chesapeack, lorsqu'il avoit déjà pris les mesures pour exécuter le plan concerté avec lui, & qu'il étoit alors trop tard pour reculer; que cette lettre ne disoit autre chose, sinon qu'on espé-

roit qu'il feroit aſſez tôt de retour du midi pour aider les opérations de l'armée du Canada. 1779.

Mylord George Germaine fut extrêmement piqué de toutes ces aſſertions de la part du Chevalier Howe, & il propoſa de produire des témoins pour prouver le contraire. En conſéquence, le Général-Major Robertſon, & M. Joſeph Galloway furent examinés. Ce dernier étoit un Avocat Américain qui avoit été membre du premier Congrès, & avoit enſuite profité du pardon du Roi lorſque la cauſe des Républicains paroiſſoit ruinée, à cauſe des grands ſuccès de l'armée Anglaiſe à *New-Yock* & à Long-Iſland, vers la fin de l'année 1776, & lorſque les diſputes étoient ſi violentes à Philadelphie, que les Membres du Congrès étoient eux-mêmes diviſés. Le témoignage que rendirent ces deux perſonnes tendoit à invalider les dépoſitions faites en faveur du Chevalier Howe. Ils dirent que la plupart des habitans étoient attachés à la cauſe du Roi, & qu'ils déteſtoient la tyrannie du Congrès. Le dernier aſſura que les deux tiers des Américains étoient en faveur du Gouvernement Britannique; que ſi on avoit profité à tems de cette bonne diſpoſition du peuple, la guerre auroit été bientôt terminée; que les forces envoyées d'Angleterre étoient ſuffiſantes pour étouffer la rébellion; que l'A-

1779. mérique n'étoit pas un pays impraticable pour les opérations militaires ; que parce qu'un pays étoit couvert de bois, cela n'empêchoit pas qu'on ne pût y marcher en autant de colonnes qu'on vouloit ; que les Anglais avoient toujours eu un plus grand avantage sur les Américains en combattant dans les bois, que dans toute autre occasion ; que des soldats pouvoient porter pour dix-neuf jours de provisions, & que conséquemment ils ne devoient pas avoir peur d'entreprendre des expéditions, faute de ces chariots que l'on regarde comme indispensables, & que les forces des Américains avoient toujours été inférieures à celles des Anglais. Ils condamnèrent l'expédition du Chevalier Howe vers le midi, & firent voir les avantages que l'on auroit eus dans le cours de la campagne, s'il s'étoit rendu maître de la rivière du nord, & avoit dirigé ses opérations vers Albany. Il y eut encore d'autres accusations contre le Chevalier & contre Mylord Howe, son frère. Il fut dit, qu'au lieu de faire un si grand tour & d'entrer dans la Chesapeak, ils auroient dû entrer dans la Delaware ; que le Général avoit manqué de vigueur, en poursuivant les Républicains, de Brunswick à travers les Jerseys en 1776 ; que sans cela il étoit impossible qu'ils échappassent ; qu'il auroit pu intercepter la retraite

de Washington à Trenton, & l'empêcher de repasser la Delaware. Les deux témoins soutinrent aussi, que si M. Howe avoit traversé la rivière dans ce tems-là, & s'étoit avancé vers Philadelphie, il auroit pu mettre fin à la guerre. En Historien impartial, j'ai cru devoir exposer au Public les dépositions de ces témoins pour & contre, afin de le mettre à portée de juger. 1779.

Après avoir examiné la conduite du Général de l'armée du midi, il est à propos que nous rendions la même justice au Général de l'armée du nord. M. Burgoyne, depuis son retour en Angleterre, avoit été traité avec une rigueur peu commune : il avoit plusieurs fois demandé un Conseil de guerre, & nous avons vu que, sous différens prétextes, sa requête avoit été refusée. Il lui fut enfin permis de produire des témoins pour se justifier. Mylord Balcarras, un de ses Aides-de-camp, le Major Money, qui étoit quartier-maître de son armée ; Mylord Harrington, le Major Forbes, M. Bloomfield, Capitaine d'artillerie ; le Lieutenant-Colonel Kingston, Aide-Major-Général, qui avoient tous fait la campagne avec lui, déposèrent en faveur de ce Général infortuné. Ils dirent qu'il possédoit tellement la confiance des troupes, qu'aucune perte, ou aucun malheur ne put les ébranler. Ils certifièrent une chose, qui fait beaucoup d'honneur à Burgoyne, &

1779. qui eſt peut-être ſans exemple : c'eſt que durant le cours d'une ſcène continuelle de fatigue, de travaux, de danger & de détreſſe, qui termina par la ruine & la captivité, ils n'entendirent pas le moindre murmure contre le Général, il n'y eut pas un ſeul homme qui le blamât ; qu'au contraire, lorſque les troupes virent qu'après les plus grands efforts de valeur, il n'y avoit plus de reſſource, elles étoient prêtes à mourir avec lui. Ces témoins ne touchèrent cependant pas à la queſtion de ſavoir ſi ſes ordres de marcher vers Albany étoient péremptoires ou conditionnelles, ils laiſsèrent auſſi quelques doutes ſur ſa conduite au ſujet de l'affaire de Bennington. Ils déclarèrent néanmoins poſitivement, que le Général Phillips n'avoit jamais propoſé de ſe faire un paſſage juſqu'à Ticonderoga, & que le Général Fraſer n'avoit jamais déſapprouvé la meſure de paſſer la rivière du nord. Ils dirent qu'il étoit abſurde de s'imaginer que les Américains fuſſent puſillanimes ou poltrons, qu'ils avoient montré une réſolution, une perſévérance & une opiniâtreté qui ne les rendoit nullement indignes des troupes qui leur étoient oppoſées. Ils aſſurèrent que le nombre des Républicains devant lequel ils avoient mis bas les armes montoit à dix-neuf mille hommes, dont treize ou quatorze mille étoient en armes. Ainſi

se terminèrent ces deux fameuses enquêtes qui 1779.
ne donnèrent pas beaucoup de satisfaction à la Nation, & qui servirent à prouver au reste de la terre, que les Ministres ou les Généraux Anglais avoient commis des fautes impardonnables dans la conduite de la guerre.

Pendant que ces choses se passoient dans la Chambre des Communes, le Comte de Bristol étoit occupé dans celle des Pairs à attaquer Mylord Sandwich. Après avoir fait mention de toutes les fautes dont il le disoit coupable, il revint sur l'affaire de l'Amiral Keppel : il dit qu'il étoit fort consolant de voir que *ses artifices de Machiavel* avoient été défaits, & qu'ils ne lui avoient pas si bien réussi dans cette occasion que dans plusieurs autres. Il ajouta qu'il devoit être convaincu que ni les promesses ni les menaces n'étoient capables d'empêcher les marins Anglais de faire leur devoir & de dire la vérité. Il finit son discours, en assurant la Chambre qu'il prouveroit le 16 Avril tous les faits qu'il avoit avancés, & qu'il proposeroit qu'on changeât le Ministre de la marine.

Mylord Sandwich justifia sa conduite au sujet de Keppel, de la même manière qu'il avoit fait auparavant. Il parut néanmoins piqué de toutes ces attaques réitérées, & dit qu'il ne craignoit qui que ce fût; que ses intentions étoient droites & hon-

1779. nêtes, & qu'il ſeroit toujours capable de repouſſer la malice & la violence de ſes ennemis.

Dans le cours de ces débats, les patriotes dirent qu'on commençoit à s'appercevoir des effets funeſtes que les intrigues de l'Amirauté avoient produits; qu'en obligeant des Amiraux célèbres à quitter le ſervice, le Miniſtre ne ſavoit plus à qui confier le commandement de la grande flotte. Il ſe trouvoit dans la néceſſité de recourir à des perſonnes qui, à cauſe de leur âge, étoient plus propres à reſter aux invalides qu'à prendre un commandement où il falloit de la vigueur d'eſprit & de corps. Ils faiſoient alluſion au Chevalier Hardy, qui de Gouverneur de l'hôpital de Greenwich, place de retraite pour les vieux Amiraux, venoit d'être nommé Amiral en chef. Ils ajoutèrent, que leur deſſein n'étoit pas de faire aucun reproche au Chevalier Hardy, qu'il avoit autrefois été capable de ſervir ſa patrie; mais ils déclarèrent qu'ils n'étoient point ſans alarmes de voir le ſort de la Grande-Bretagne, dans les tems les plus critiques, confié à un Officier ſuranné qui étoit depuis long-tems retiré du ſervice.

Quelque accident ayant empêché le Comte de Briſtol de faire, le 16 Avril, la propoſition qu'il avoit annoncée, il la fit le 23 du même mois. Après avoir expoſé ſes raiſons à

la Chambre, d'une manière claire & précise, 1779.
il proposa : « Qu'on présentât une adresse au » Roi, pour le prier de changer l'honorable » Jean Comte de Sandwich, premier Commis- » saire pour exercer la charge du grand Ami- » ral d'Angleterre, & l'un des Conseillers pri- » vés de Sa Majesté ». Entre autres choses dont le Comte de Bristol parla dans le cours de ces débats, il prouva que depuis sept ans on avoit accordé cent soixante-huit millions tournois plus que dans aucun autre tems, pour le service de la marine, & que, loin d'être augmentée, elle étoit au contraire diminuée à proportion de l'argent qu'on avoit donné. Après être entré dans un grand nombre de détails, il s'écria : *Qu'est donc devenue notre marine, ou s'il n'y a pas de marine, qu'est devenu notre argent?* Mylord Sandwich eut besoin de toute son habileté pour se défendre. Enfin, après un nombre infini d'argumens de part & d'autre, on en vint à la division des voix, & il s'en trouva trente-neuf pour le Comte de Bristol, & soixante-dix-huit pour le Ministre de la marine. Les Ducs de Gloucester & de Cumberland, frères du Roi, votèrent pour le changement de Mylord Sandwich. Il se soutint cependant, malgré les ennemis puissans qui s'élevoient contre lui, & on remarqua qu'il

1779. n'y avoit point d'exemple dans l'hiſtoire d'Angleterre où un Miniſtre eût conſervé un poſte ſi important, tandis que trente-neuf Pairs & cent ſoixante-quatorze Membres des Communes votoient pour ſon changement.



CHAPITRE XXV.

PENDANT que les Anglais étoient occupés à se quereller entre eux, la Cour de Versailles se préparoit à porter le dernier coup à la Grande-Bretagne, & à lui ôter tout espoir de jamais recouvrer ses Colonies. Depuis long-tems elle sollicitoit la Cour de Madrid de remplir les conditions du pacte de famille. Elle démontroit que la France avoit été attaquée la première, & elle demandoit les secours stipulés. Le Ministère d'Espagne paroissoit néanmoins indécis. L'Espagnol, peu accoutumé à étudier les droits du genre humain, fidèle au dernier degré aux Princes qui le gouvernent, défenseur zélé de la religion Catholique Romaine, ne pouvoit se laisser persuader qu'il fût équitable de former une alliance avec des Protestans, armés contre leur Souverain. Les plus éclairés de la Nation voyoient les choses d'un autre œil. Ils craignoient qu'en encourageant la révolte des Colons Anglais, ce seroit donner un mauvais exemple à leurs propres sujets dans le Nouveau Monde, & qu'ils pourroient par la suite tendre eux-mêmes à l'indépendance. Mais on leur fit voir 1779.

que si les Colonies Anglaises se réconcilioient avec la Mère-Patrie, la Grande-Bretagne porteroit bientôt ses vues ambitieuses sur les mines du Mexique & du Pérou, qu'il seroit presque impossible de résister à ses flottes formidables & aux armées nombreuses qu'elle tireroit de l'Amérique Septentrionale, & que ces êtres malheureux qui mènent un vie languissante sous le Gouvernement le plus arbitraire, accepteroient avec joie des offres de liberté. On leur persuada que le seul moyen d'éloigner ce coup fatal à leur Puissance étoit de travailler à établir l'indépendance de l'Amérique; qu'ils auroient moins à craindre d'une nouvelle République, encore sans marine, sans moyens & sans armée, que des forces réunies de l'Angleterre & de ses Colonies. On leur démontra que les Gouvernemens démocratiques ne visoient pas aux conquêtes, & que treize Etats séparés seroient moins formidables que lorsqu'ils agiroient de concert, aidés des flottes nombreuses, des richesses & du crédit immense d'une Nation qui n'est pas moins célèbre par ses exploits militaires que par son commerce. Les Ministres d'Espagne s'apperçurent alors que le seul moyen d'éloigner ce démembrement de l'Empire, étoit de diminuer le pouvoir des Anglais & de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis. Ils crurent néanmoins

moins qu'ils devoient encore garder quelques 1779 ménagemens avec la Cour de Londres. Le Roi d'Espagne offrit sa médiation aux Puissances belligérantes. Les termes proposés étoient qu'elles accorderoient une suspension d'armes dans toutes les parties du monde; qu'elles garderoient les places en leur possession au moment de la trève; que l'on choisiroit une ville où les Ministres de France & d'Angleterre se rendroient pour terminer leurs différens; que la France ne se mêleroit pas des querelles entre la Grande-Bretagne & l'Amérique; mais que cette affaire seroit laissée à la décision de l'Espagne; que les Etats-Unis, pendant ce tems-là, seroient traités comme indépendans, & qu'en cas que les affaires ne fussent pas terminées à l'amiable, les différentes Puissances seroient obligées d'avertir un mois avant de recommencer les hostilités. Il est visible qu'autant ces propositions étoient agréables à la France & aux Etats-Unis, autant elles déplaisoient aux Anglais. Par ce moyen, ils abandonnoient la cause de la querelle, & quoique l'indépendance de l'Amérique ne fût pas formellement reconnue, elle l'étoit néanmoins tacitement. La Grande-Bretagne refusa donc ces conditions, & sur ce refus le Marquis d'Almadovar, alors Ambassadeur à Londres, déclara, que la Cour d'Espagne étoit résolue

1779. à joindre la France. Il donna au Miniſtre Britannique un manifeſte que l'on peut voir à la fin de ce volume, & dit qu'il avoit ordre de quitter l'Angleterre.

Le 17 Juin, Mylord North inſtruiſit la Chambre de ce manifeſte, & lui communiqua un meſſage du Roi. Sa Majeſté informoit ſon Parlement que la conduite de la Cour de Madrid l'avoit engagée à rappeller ſon Ambaſſadeur de cette Cour. Elle déclaroit, de la manière la plus ſolemnelle, que ſes intentions de conſerver la paix & de cultiver l'amitié de Sa Majeſté Catholique avoient toujours été ſincères, & que ſa conduite envers l'Eſpagne avoit été guidée par des principes de bonne foi, d'honneur & de juſtice. Elle témoignoit la plus grande ſurpriſe des prétextes ſur leſquels étoit fondé le manifeſte. Elle diſoit que pluſieurs des griefs dont il faiſoit mention n'étoient jamais parvenus à ſa connoiſſance, ſoit par des repréſentations de la Cour d'Eſpagne, ou par d'autres voies, & que lorſque cette Cour s'étoit plainte, on l'avoit toujours traitée avec toute l'attention poſſible. Elle finiſſoit ſon diſcours en diſant, qu'elle eſpéroit que ſes fidèles Communes voudroient bien la ſoutenir, avec le même zèle qu'elle avoit tant de fois éprouvé, dans la réſolution qu'elle avoit priſe de faire uſage de toutes les reſſources

de la Nation pour repousser les hostilités que l'Espagne pourroit commettre. 1779.

Après avoir entendu ce message, les patriotes commencèrent à reprocher aux Ministres leur aveuglement, leur opiniâtreté & leur absurdité. Il leur rappellèrent le mépris qu'ils avoient toujours fait paroître quand on les avoit avertis de ce qui devoit arriver. *L'Espagne, répondoient-ils, ne peut avoir aucun intérêt à joindre nos ennemis. L'Espagne a elle-même des Colonies, & ne voudroit pas leur donner mauvais exemple en assistant nos sujets révoltés. L'Espagne est naturellement attachée à la Grande-Bretagne : & d'ailleurs elle n'est point en état d'entrer en guerre.* Ils regardoient même l'honneur & la sincérité de l'Espagne comme sacrés, & ils faisoient un crime à ceux qui osoient voir la cause dans les effets, en soupçonnant ses desseins par ses préparatifs. Tel a été jusqu'au dernier moment le langage des Ministres. Ils ont toujours tenu la Nation dans un état d'illusion jusqu'à ce qu'elle s'est trouvé réveillée de son assoupissement par le bruit soudain des ruines qui l'écrâsoient. Cette illusion augmentoit même plus elle s'approchoit du terme qui devoit la dissiper, & ces Ministres incapables, qui ne peuvent gouverner les affaires de leur propre pays, avoient l'effronterie, sans exemple, de s'ériger en

1779. politiques pour la Maison de Bourbon, & de vouloir connoître les intérêts de la France & de l'Espagne mieux que ces deux Puissances ne les connoissent elles-mêmes. Malgré ces reproches, les deux Chambres résolurent de continuer la guerre, & votèrent unanimement une adresse au Roi, en réponse au message qu'il leur avoit envoyé, par lequel elles l'assuroient qu'elles étoient prêtes à sacrifier leur vie & leur fortune pour son service, & pour l'aider à repousser les attaques de ses ennemis.

Aussi-tôt que cette adresse fut votée dans la Chambre des Communes, Mylord John Cavendish proposa qu'on en présentât une autre: « pour prier Sa Majesté d'assembler sur le champ » toutes les forces de l'Etat, afin qu'elles pussent » agir de concert contre les forces réunies de » la Maison de Bourbon ».

Le Ministre de la guerre demanda si on vouloit aussi dire celles qui étoient en Amérique, & Mylord Cavendish ayant répondu qu'oui, il proposa immédiatement que la Chambre s'ajournât.

Ceux qui soutinrent Mylord Cavendish, dirent qu'il étoit impossible de continuer la guerre d'Amérique, & de faire tête à la fois à la France & à l'Espagne; que les dominations de la Grande-Bretagne en Europe étoient dans le danger le

plus imminent, & que pour cette raison ses forces devroient être dans cette partie du monde, tant pour les défendre que pour porter la guerre chez les ennemis; que c'étoit le seul moyen raisonnable de punir ces derniers de leur injustice & de leur perfidie, & de les faire renoncer à leurs desseins ambitieux; qu'en épuisant les forces de l'Empire dans le Nouveau Monde, c'étoit servir la France & réduire l'Angleterre à une guerre défensive, dans laquelle il y auroit tout à perdre & rien à gagner. 1779.

Les Ministres donnèrent les raisons ordinaires pour prouver qu'on ne devoit pas abandonner l'Amérique. Ils dirent aussi que la proposition de Mylord Cavendish étoit une infraction de la prérogative du Roi, en lui prescrivant la manière de conduire la guerre; que ces choses n'étoient point du ressort du grand Conseil de la Nation, qu'elles étoient du département du Conseil privé, & que les Ministres, en se chargeant du pouvoir exécutif, devenoient responsables de leurs actions. Ils ajoutèrent, qu'en supposant même que cette mesure fût la plus sage qu'on pût adopter, & qu'elle le fût même déjà, il seroit fort imprudent d'annoncer ce dessein aux ennemis, & de leur fournir par-là les moyens d'en prévenir les effets. La proposition de Mylord Cavendish fut finalement re-

1779. jettée, & celle du Ministre, pour l'ajournement, acceptée.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richmond proposa l'amendement suivant à l'adresse : « Dans un moment aussi critique que » le présent, le plus terrible que la Nation ait » encore éprouvé, ce seroit tromper Sa Majesté & le peuple, si en déplorant les effets » funestes de ces conseils qui, en divisant & » épuisant les forces de l'Empire par des guerres » civiles, ont excité ses ennemis naturels à » prendre avantage de son état de foiblesse & » de distraction, nous ne représentions pas à » Sa Majesté que le seul moyen de résister à » la combinaison puissante qui menace ses Etats, » c'est de changer ce systême qui a enveloppé » la Nation dans des difficultés en Amérique, » en Irlande & en Angleterre même. Pour lors, » avec de l'économie, & les efforts réunis d'un » peuple brave, nous espérons, qu'avec l'aide » de la Providence, Sa Majesté sera capable » de repousser tous les efforts de ses ennemis, » & de rendre à la Grande-Bretagne son an- » cienne splendeur ».

Le Duc de Richmond soutint cet *amendement* avec son habileté ordinaire, & donna toutes les raisons possibles pour prouver qu'on devoit retirer les forces qui étoient dans le Nouveau

Monde. Mylord Shelburne dit qu'il ne suffisoit pas 1779.
de changer de système, qu'il étoit aussi nécessaire de changer de Ministres. Il faut, s'écria-t-il, ôter de dessus la scène *ces marionnettes* que l'on n'a revêtues de ce titre que pour faire illusion & que les auteurs de ce système détestable font mouvoir à leur gré.

Les Ministres, sans répondre à toutes ces invectives, se contentèrent de soutenir qu'il n'étoit pas à propos de retirer les troupes de l'Amérique. Mylord Stormont assura même la Chambre qu'il y avoit un article secret dans le traité entre la France & les Etats-Unis, par lequel il étoit spécifié que les deux Puissances n'accepteroient aucune condition, à moins que la Grande-Bretagne ne reconnût l'indépendance de l'Amérique, & qu'ainsi il seroit inutile de rappeller les troupes, puisque cette mesure ne pouvoit produire aucun des effets desirés, soit en portant les Colonies à la réconciliation, soit en rompant la grande alliance. Après plusieurs autres argumens, l'*amendement* fut rejetté.

Le danger où le Royaume se trouvoit exposé fit qu'on proposa plusieurs plans au Parlement pour sa défense. Les uns étoient d'avis de lever des compagnies de volontaires dans chaque Comté, les autres de doubler la milice. Il fut à la fin déterminé de lever des volontaires, parce

1779. qu'ils pouvoient être envoyés dans toutes les parties du globe, au lieu que les miliciens ne sortoient pas du pays.

A peine cette résolution fut elle prise, qu'un des premiers Conseillers du Royaume proposa un *bill* pour empêcher que certaines classes d'hommes, qui étoient ordinairement exemptes d'être *pressées* pour le service, ne profitassent de ces exemptions pendant un tems limité. Cette mesure, que la nécessité seule pouvoit faire adopter, occasionna bien des débats; mais *le bill* fut néanmoins approuvé avec un *amendement* en faveur des charbonniers.

Le 3 Juillet, le Roi prorogea son Parlement, en le remerciant des services essentiels qu'il lui avoit rendus, ainsi qu'à la patrie. Il dit que les évènemens de la guerre ne donnoient pas lieu à la Cour de France de triompher; que cette Puissance pourroit se repentir d'avoir, sans aucun sujet, envahi les droits de sa Couronne. Il ajouta que de quelques prétextes que les Espagnols se servissent, il n'avoit non plus rien à se reprocher à leur égard. Il parut fort satisfait de l'affection de ses sujets, & dit, que c'étoit un heureux présage pour le succès de ses armes, de voir que plus les difficultés augmentoient, plus la Nation montroit de courage & de constance. Il témoigna beaucoup de chagrin

d'être obligé de mettre de nouveaux impôts, & 1779.
assura les Communes de sa reconnoissance, à cause du zèle avec lequel elles avoient accordé les sommes considérables que demandoient les besoins de l'Etat. Il ajouta qu'il étoit fort fâché que la rébellion ne fût pas encore éteinte; mais que les preuves indubitables que son Parlement lui avoit données de sa disposition à mettre fin à ces troubles, le faisoit espérer que les desseins des ennemis de la Grande-Bretagne ne prévaudroient pas, desseins qui étoient évidemment contraires aux intérêts de ces malheureuses provinces.



CHAPITRE XXVI.

1779. Après avoir vu ce qui se passoit en Angleterre, il est tems de tourner les yeux vers l'Amérique, & de raconter les effets de cette guerre dans l'endroit où elle a pris naissance. La réduction de la Georgie par les Royalistes avoit causé les plus vives alarmes aux deux Carolines. Les *Tories*, qui habitoient les frontières, conçurent de grandes espérances de ces succès, & furent bientôt en mouvement. On a déjà pu voir qu'ils étoient plus nombreux dans les Colonies méridionales que dans les septentrionales. Quoique les pertes, qu'ils avoient essuyées au commencement des troubles, les eussent découragés, & qu'ils se fussent alors soumis aux conditions des vainqueurs, ils ne pouvoient cependant surmonter l'aversion qu'ils portoient à un gouvernement Républicain. Ils veilloient toutes les occasions de pouvoir secouer un joug qu'ils détestoient. Les plus violens d'entre eux avoient depuis long-tems été proscrits, & s'étoient joints aux Sauvages avec qui ils faisoient des incursions sur les frontières. La nature du pays leur fournissoit plusieurs occasions de communiquer avec ceux de leurs amis, qui n'avoient pas quitté leurs

habitations, & qui paroissoient soumis au nouveau Gouvernement, & d'entretenir parmi eux un esprit de mécontentement & d'opposition. Lorsqu'ils apprirent les succès du Général Prevost ils s'assemblèrent en armes au nombre de sept cens; mais ils ne furent pas plus heureux que dans les expéditions précédentes. Ils furent attaqués avant d'avoir eu le temps de frapper aucun coup d'importance, & perdirent la moitié de leurs forces. Trois cens de ceux qui restoient trouvèrent cependant moyen de pénétrer jusqu'aux frontières de la Georgie & de joindre l'armée Royale. 1779.

La Caroline Méridionale devint alors le grand objet des Anglais. Sa distance de l'armée du Général Washington, & les difficultés des chemins empêchoient les Républicains d'y envoyer de prompts secours. Il y avoit une autre circonstance qui rendoit même ces secours fort incertains. L'argent, ce grand ressort de la guerre, manquoit aux Américains, & toutes leurs opérations militaires étoient bornées faute de cet article. Ceux qui sont accoutumés aux ressources immenses des Etats anciennement établis, ne conçoivent d'autres empêchemens que ceux qui s'élèvent en voulant contrecarrer les opérations de l'ennemi; mais un peuple dont le gouvernement n'a pas encore de solidité, & qui consé-

1779. quemment manque de ces reſſources que l'induſtrie & la politique a été pluſieurs ſiècles à former dans les anciens Gouvernemens, éprouve des difficultés beaucoup plus grandes que celles de marcher & de combattre. Quand on conſidère toutes ces circonſtances, les forces formidables, & les richeſſes immenſes de la Grande-Bretagne, la nature compliquée de la guerre dans toutes les parties de l'Amérique, & même au centre des provinces qui fourniſſoient les ſecours les plus importans, on ne peut concevoir comment il a été poſſible aux Etats-Unis de ſoutenir ſi long-tems une conteſtation ſi inégale. Quoique le Colonel Campbell eût pénétré juſqu'à la ville d'Auguſta, ſituée à cent trente milles de Savannah en remontant la rivière, cependant la difficulté de garder les communications & le voiſinage de l'ennemi, avoient engagé le Général Prevoſt à le rappeller & à reſſerrer ſes poſtes dans un cercle qui ne s'étendoit pas à plus de vingt-quatre milles de la capitale. Le Général Lincoln, avec un corps de troupes réglées, étoit alors arrivé pour protéger la Caroline Méridionale, & avoit pris poſte à un endroit appellé Purrysburgh, à environ cinq lieues de Savannah, du côté ſeptentrional de la rivière qui ſépare la Georgie de cet Etat.

Le Général Ashe étoit plus haut ſur la rivière

avec deux mille hommes de milice, &, lorsque les Anglais quittèrent Augusta, M. Lincoln ordonna à Ashe de laisser son bagage, de passer la rivière, & de prendre poste en Georgie, à *Briar-Creek*, afin de couvrir le haut pays, où les habitans, bien affectionnés à la cause du Congrès, étoient en grand nombre, & avoient repris leur supériorité accoutumée. M. Prevost, qui étoit treize milles plus bas, au passage d'Hudson, forma le dessein de surprendre M. Ashe. Ce projet n'étoit cependant pas facile à exécuter. Le front des Américains étoit couvert par la crique *Briar*, trop profonde pendant l'espace de plusieurs milles pour pouvoir être passée à gué; leur gauche par la rivière Savannah & un marais profond, & ils avoient deux cens chevaux pour garder leur droite. Il fit des dispositions sur les bords de la rivière, entre Savannah & Ebenezer, pour attirer l'attention du Général Lincoln. Le Colonel Prevost forma en même tems ses troupes en deux divisions. Il en fit avancer une avec deux pièces de canon vers la crique *Briar* pour faire une diversion sur le front des Américains, tandis qu'avec la seconde il fit un détour de cinquante milles pour tourner leur droite, & tomber inopinément sur leur arrière-garde. Il arriva que, dans ce moment, le Général Ashe avoit détaché la cavalerie qui cou- 1779.

1779. vroit ſa droite pour quelque expédition. Cette circonſtance fut des plus favorables aux Anglais. Les Américains ſe trouvèrent ſurpris en plein jour, & ne s'apperçurent de leur danger, que par le ravage que les ennemis firent dans leur camp. Des régimens entiers prirent la fuite ſans tirer un ſeul coup, & d'autres ſans avoir le tems de prendre leurs armes. La rivière & le marais qui couvroient leur gauche devinrent alors les inſtrumens de leur deſtruction, car la terreur panique qui les poſſédoit, les précipita dans l'une ou dans l'autre, de ſorte qu'ils périrent dans l'eau, ou dans la fange. Pluſieurs Officiers & un régiment de la Caroline ſeptentrionale ſe défendirent cependant avec courage, quoique la fuite du reſte de l'armée rendît enſuite leur défenſe inutile. Les Républicains perdirent ſept pièces de canon, preſque toutes leurs armes, leurs proviſions, & le bagage qu'ils avoient avec eux. Ils eurent cent cinquante hommes de tués, & deux cens de faits priſonniers. Entre ces derniers étoit le Général Elbert, un de leurs meilleurs Officiers. Les Anglais ne perdirent que peu de monde. Par cette victoire, les Royaliſtes redevinrent maîtres de la province, & leurs poſtes furent à l'abri de toute inſulte. Ils gardèrent une communication ouverte avec les frontières, & permirent aux *Tories* de joindre l'armée. Le

Général Lincoln occupoit toujours le poste dont 1779.
nous avons parlé. La position de ces deux petites armées continua ainsi jusqu'à la fin d'Avril. Elles étoient séparées par une rivière qu'elles n'osoient passer ni l'une ni l'autre, & couvroient chacune leur province. Un mouvement que M. Lincoln fit, changea entièrement la face des affaires. Pour protéger une assemblée qui devoit se tenir à Augusta, au commencement de Mai, afin d'élire des Délégués pour la province de Georgie, il quitta son poste d'où il pouvoit couvrir *Charles-Town*, & marcha vers Augusta. Il est vrai que cette mesure ne paroissoit pas dangereuse, car les eaux étoient alors débordées, ce qui sembloit rendre la rivière suffisante pour la protection de *Charles-Town*. Les marais paroissoient impraticables, & le plat pays, le long de la côte, étoit par-tout couvert d'eau. On ne croyoit pas qu'il fût possible de faire des opérations militaires dans cette saison de l'année. Lincoln ne s'étoit cependant pas entièrement fié à toutes ces difficultés naturelles ; il avoit, outre cela, laissé, sous la conduite du Général Moultrie, un corps d'environ quinze cens hommes pour garder les passages des rivières & des marais. Ce mouvement des Américains inspira à M. Prevost le dessein de pénétrer dans la Caroline. Il crut que les opérations offensives étoient nécessaires

1779. pour augmenter la réputation des armes Britanniques, & que cette conduite pourroit lui procurer un grand nombre de Loyalistes, ce que lui faisoient espérer ceux qui avoient déjà joint ses drapeaux. Il étoit d'ailleurs certain que cette mesure obligeroit Lincoln à abandonner son projet, & qu'il se procureroit, par ce moyen, des provisions dont il avoit alors grand besoin. Toutes ces raisons l'engagèrent à passer la rivière, vers la fin d'Avril, avec trois mille hommes. La milice de Moultrie fut tellement étonnée de voir les troupes Anglaises s'avancer à travers des marais qu'elle supposoit impraticables, qu'elle ne défendit les passages que foiblement, & se retira avec précipitation vers *Charles-Town*. La facilité avec laquelle ces difficultés avoient été surmontées, & le peu de résistance des Américains, firent que M. Prevost étendit ses vues à des objets plus importans. Les *Tories*, que le moindre succès élevoit toujours au plus haut degré, l'assurèrent que, s'il se présentoit devant *Charles-Town*, cette ville se rendroit sans faire la moindre résistance. Ils pouvoient être bien informés, & le Général assembla un Conseil de guerre pour y délibérer de quelle manière on devoit agir. Tous ceux qui le composoient, furent d'avis qu'il falloit marcher vers la ville. M. Lincoln ne pouvoit, de son côté, s'imaginer que les Anglais eussent d'autre

dessein

deſſein que celui de fourager, & ce ne fut que 1779.
quelques jours après qu'ils eurent paſſé la rivière, qu'il put ſe réſoudre à retourner pour défendre la Capitale. Quand il fut détrompé, il détacha vers *Charles-Town* un corps d'infanterie à qui il fit donner des chevaux pour plus de diligence. Il aſſembla la milice, & marcha avec toutes ſes forces pour lui donner du ſecours. L'armée Anglaiſe avoit quelques jours de marche ſur celle des Américains, & chaſſoit devant elle la milice de Moultrie & la légion de Polaski, qui ſe retirèrent de poſte en poſte, à meſure qu'elles ſe trouvèrent preſſées par les ennemis. Il y eut pluſieurs eſcarmouches; mais, en général, les Américains ne firent pas grande réſiſtance.

Le 11 Mai, Prevoſt paſſa la rivière *Ashley*, à quelques milles de *Charles-Town*, & s'avançant le long de cette langue de terre formée par cette rivière & celle de *Cooper*, il prit poſte à environ une portée de canon de la ville. Il y eut, ce jour-là & pendant la nuit, pluſieurs eſcarmouches dans leſquelles il périt du monde de part & d'autre, mais qui ne furent d'aucun ſervice eſſentiel. Le lendemain, le Général Anglais ſomma la ville de ſe rendre, & lui offrit des conditions fort avantageuſes. Les négociations continuèrent pendant tout le jour. Les habitans proposèrent que toute la province reſ-

1779. tât neutre durant la guerre. Ces propositions ayant été rejettées par les Anglais, & les Américains refusant les conditions qu'on leur offroit, les négociations furent rompues, & la garnison fit tous les préparatifs nécessaires pour repousser un assaut auquel elle s'attendoit pendant la nuit. Il y avoit cependant bien des raisons qui devoient empêcher M. Prevost de prendre cette résolution. Il voyoit que les espérances qu'on lui avoit données étoient mal fondées, & que les conditions même les plus avantageuses n'étoient pas capables de les déterminer à se rendre. Il savoit que la place étoit défendue par une artillerie nombreuse & flanquée par des vaisseaux armés, & que le Général Lincoln s'approchoit avec des forces supérieures aux siennes. Il n'avoit pas de grosse artillerie ni de vaisseaux pour coopérer avec ses troupes, chose absolument nécessaire. S'il étoit repoussé avec perte, il se trouveroit embarrassé dans un labyrinthe de rivières & de criques, & entouré par une armée plus forte que la sienne. Après avoir considéré toutes ces difficultés, il résolut de décamper pendant la nuit. Le lendemain matin, il avoit repassé la rivière Ashley sans que les Américains eussent eu la moindre connoissance de ce mouvement, puisqu'ils avoient été toute la nuit sous les armes, dans la crainte d'un assaut. Les Anglais passèrent ensuite dans

les îles de *Saint-James* & de *Saint-John*, au sud du port de *Charles-Town*, où ils trouvèrent abondance de provisions. C'est-là où commence cette chaîne d'îles formées par la mer, les criques & les rivières, qui s'étend depuis *Charles-Town* jusqu'à Savannah. Les canaux qui séparent ces îles du continent sont dans quelques endroits étroits & peu considérables, & dans d'autres fort larges, forment d'excellens ports & de très-bonnes rades. Les Anglais attendirent dans ces places des secours de *New-York*. Les premiers vaisseaux qu'on leur avoit envoyés, avoient été pris, ou dispersés. Il arriva cependant à la fin deux frégates qui les tirèrent de leur embarras, & les rendirent capables de retourner plus au midi. Prevost forma alors le dessein de s'emparer de l'île de Port-Royal. Cette place pouvoit fournir de bons quartiers aux troupes pour passer la mauvaise saison, & lui donnoit, outre cela, un poste dans la Caroline Méridionale, dont les Américains n'étoient pas capables de le déposséder, & où il pourroit attendre les renforts nécessaires pour la réduction de cette Colonie. D'ailleurs, dans cette position, il couvroit la Georgie de ce côté-là, & le havre de Port-Royal étoit le meilleur qu'il y eût dans ce district. Son voisinage de Savannah & la communication ouverte entre ces deux 1779.

1779. places, servoient à rendre ce poste important. Pendant qu'une partie de l'armée étoit occupée à passer d'une île à l'autre, & à prendre des quartiers pour passer la mauvaise saison, M. Lincoln crut que le moment étoit favorable pour attaquer le Lieutenant-Colonel Maitland à *Stono-Ferry*, entre le continent & l'île *Saint-John*. M. Maitland avoit avec lui environ mille hommes; mais le pays où il étoit posté, est naturellement fort, & il étoit, outre cela, couvert de redoutes, d'abattis & d'artillerie.

Les Américains, qui devoient les attaquer, étoient au nombre de cinq mille, & avoient huit pièces de canon. Ils commencèrent l'attaque avec vivacité, & maintinrent le combat avec beaucoup d'opiniâtreté pendant une heure; mais les Anglais se défendirent avec tant de courage, & les incommodèrent tellement par le feu d'une batterie qui couvroit leur flanc gauche, que les premiers furent obligés de se retirer avec perte. Les Républicains attribuèrent leur retraite à deux circonstances également prépondérantes. Ils dirent que les redoutes étoient si fortes, que leurs pièces de campagne ne pouvoient faire aucune impression, & que, pendant l'action, les Anglais reçurent des renforts considérables de l'île *Saint-John*.

Au commencement de Mai, le Chevalier

Clinton concerta, avec l'Amiral Collier, qui 1779.
commandoit alors les forces maritimes à *New-York*, une expédition pour la baie de *Chesapeak*. Ils résolurent de faire une descente dans la Virginie. Le Général-Major Mathews commandoit les troupes destinées à cette expédition. Les vaisseaux passèrent heureusement entre les caps de la Virginie, & entrèrent dans la rade d'Hampton. L'Amiral y laissa un vaisseau de guerre pour bloquer le port & intercepter la navigation de la rivière *James*, tandis qu'il remonta lui-même la rivière Elisabeth, à bord d'une frégate, avec les autres navires. Leur dessein étoit d'aller par eau jusqu'à la ville de Portsmouth; mais, ayant trouvé des obstacles dans leur chemin, ils débarquèrent les troupes à quelque distance de-là. Cette ville n'étoit défendue que par le petit fort Nelson, que les Américains abandonnèrent à l'approche des Anglais, dans la crainte d'être entourés. Les Royalistes en prirent aussi-tôt possession, ainsi que de Portsmouth, & des restes de la ville de Norfolk, que Mylord Dunmore avoit détruite au commencement des troubles, & qui étoit de l'autre côté de la rivière. Les Républicains brûlèrent plusieurs vaisseaux pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis, & entr'autres deux batimens Français

1779. chargés de mille muids de tabac. Le Général Mathews poussa des détachemens plus loin, & fit avancer les gardes pendant la nuit vers la ville de Suffolk, qui est située à dix-huit milles de Portsmouth, sur la rivière Nansemond. Les troupes brûlèrent un grand magasin de provisions, plusieurs bateaux & agrès; en un mot, elles détruisirent tout ce qu'elles ne purent emporter dans toutes les places dont elles prirent possession. Cette petite armée fit un tort considérable le long des côtes. Les Américains perdirent un grand nombre de provisions destinées pour leurs armées, & cent trente vaisseaux de différente grandeur. Les bâtimens qui étoient commencés furent détruits, ainsi que les chantiers. Les *Tories* représentèrent ici les choses suivant leur coutume, c'est-à-dire qu'ils persuadèrent au Chevalier Collier que la plus grande partie de la province étoit pour la cause du Roi. Celui-ci en écrivit au Général Clinton, & lui manda que si on ne vouloit pas en faire la conquête, il seroit, néanmoins, à propos de lui envoyer des renforts, afin d'y établir une place d'armes, que Portsmouth étoit fort convenable, & que les vaisseaux seroient en sûreté dans le port de cette ville. Il ajouta que de-là on pourroit aussi interrompre toute la navigation de la *Chesapeak*. M. Clinton vit que cette mesure

pourroit avoir des suites funestes, parce que toutes les forces de la province & des colonies voisines s'assembleroient pour délivrer Portsmouth, & que cette place étoit trop éloignée pour qu'on pût lui porter promptement du secours : c'est pourquoi, il donna ordre au Chevalier Collier de retourner. Alors les Anglais démolirent le fort Nelson, mirent le feu au chantier de Gosport, & revinrent à *New-York* avec leur butin, un mois après leur départ. Une des raisons qui engageoit le Général Clinton à rappeller les troupes de Virginie, c'est qu'il avoit formé une nouvelle expédition sur la rivière du Nord. Les Américains étoient occupés, depuis long-tems, à construire des ouvrages sur les pointes de *Verplanks* & de *Stoney*, qui sont situées dans les montagnes & sur les rives opposées de la rivière du Nord, & qui devoient être de la dernière importance pour garder les communications entre les Colonies Orientales & Occidentales, puisque le grand passage du Roi (*Kings - Ferrey*) est exactement au milieu de ces pointes. Ces ouvrages, quoique presqu'achevés, n'étoient pas encore en état de défense. Clinton jugea que c'étoit le moment de les attaquer & de rendre, par ce moyen, tous les travaux des Américains inutiles. L'armée de Washington se trouvant alors à *Middle - Brook*, dans les 1779.

1779. Jerseys, étoit trop éloignée pour l'interrompre; & il n'étoit pas même possible à ce Général de troubler les Anglais du côté Oriental de la rivière. Les troupes arrivèrent de la Chesapeak au moment où celles de New-York venoient de s'embarquer. Elles s'avancèrent ensemble dans la rivière du Nord, sous le commandement de l'Amiral Collier & du Général-Major Vaughan. Le lendemain matin, ce Général débarqua sur la rive occidentale, à huit milles de Verplanks, avec la plus grande partie des forces, tandis que le reste, aux ordres du Chevalier Clinton, s'avança plus avant, & débarqua à trois milles de *Stoney-Point*. Aussi-tôt que les Américains apperçurent les vaisseaux, ils mirent le feu à un fort, & abandonnèrent leurs ouvrages. Ils firent ensuite mine de vouloir résister en se rangeant sur les collines voisines; mais ils n'attendirent pas les ennemis. Il y avoit de l'autre côté de la rivière un petit fort avantageusement situé, sur la pointe de Verplanks. Ce fort étoit défendu par soixante-dix ou quatre-vingts hommes, & il étoit difficile de l'approcher. Il étoit cependant commandé par *Stoney-Point*, qui est situé à environ mille toises de-là, de l'autre côté de la rivière. Il fut dont résolu de l'attaquer de cette dernière place. En conséquence, le Général Pattison fit, avec beaucoup de diffi-

culté, monter de l'artillerie sur les roches escarpées de *Stoney-Point*, & travailla avec tant de diligence, que le lendemain il ouvrit deux batteries qui foudroyèrent le fort de Verplanks. L'attaque fut soutenue par le Chevalier Collier avec ses galères. Il y eut une furieuse cannonade de part & d'autre tout le long du jour. Cet Amiral ordonna, sur le soir, à deux galères, de remonter la rivière jusqu'au-dessus du fort, afin d'empêcher la garnison de s'échapper par eau. M. Vaughan, après un long circuit dans les montagnes, s'en étoit aussi approché. Les Américains défendirent cette petite forteresse avec une intrépidité incroyable. Voyant enfin qu'ils étoient investis de tous côtés, sans espoir de secours, & que la violence du feu des ennemis les accabloit, ils se rendirent le lendemain, sans autre stipulation que celle d'être traités avec humanité. Le Général ordonna qu'on achevât sur le champ les ouvrages des deux postes, & qu'on mît *Stoney-Point* dans le meilleur état de défense possible. Pour protéger ces ouvrages, ainsi que pour faciliter les opérations de la campagne, il campa à Philisburg, entre *Stoney-Point* & *New-York*, afin de conserver les communications. La perte de ces postes causa beaucoup d'embarras aux Américains, parce qu'ils furent obligés de faire un long circuit

1779.

1779. de plus de quatre-vingt-dix milles à travers les montagnes pour communiquer avec les Colonies à l'Est de la rivière du Nord.

Les deux grandes armées restoient, pendant ce tems-là, dans un état d'inaction. Le Général Clinton n'avoit pas assez de troupes pour attaquer les Américains dans leurs retranchemens, & le Général Washington n'avoit nulle envie de risquer une bataille. Plusieurs raisons engageoient ce dernier à rester sur la défensive. Il fatiguoit par ce moyen les ennemis, il manquoit de provisions & d'argent; outre cela, il attendoit des secours de France, & il ne vouloit rien risquer avant qu'ils arrivassent. On ne faisoit donc qu'une guerre de pillage, on prenoit & reprenoit quelques postes. Les Corsaires du Connecticut incommodoient, néanmoins, terriblement les Anglais. Ils étoient si nombreux dans le *Sound*, qu'ils avoient tout-à-fait interrompu le commerce de *New-York*. Les Chevaliers Clinton & Collier formèrent le dessein de les détruire dans leurs ports, & de brûler les matériaux qui pouvoient servir à en construire de nouveaux. Le Gouverneur Tryon fut chargé des troupes de terre qui consistoient en deux mille six cens hommes, & eut à ses ordres le Brigadier-Général Garth, Officier d'un mérite distingué. L'Escadre arriva, le 5 Juillet, à

New-Haven, où elle débarqua les troupes. Elles prirent aussi-tôt possession de cette ville & d'une batterie qui en couvroit le port. Elles détruisirent le fort & toutes les provisions de guerre. On épargna cependant la ville, parce que les habitans ne la défendirent point. De *New-Haven*, les Anglais allèrent à *Fairfield*, où ils mirent le feu à la ville, & tout fut consumé. Ils brûlèrent aussi les villes de *Norwalk* & de *Greenfield*, dans une autre expédition. Les Américains souffrirent considérablement par la destruction de ces deux villes; car outre leurs maisons & leurs effets, ils perdirent beaucoup de vaisseaux, de bateaux de baleine, & d'autres marchandises. Les Anglais n'eurent que cent cinquante hommes de tués & de blessés, ce que l'on doit attribuer à la foiblesse de la défense des Républicains. Soit que le Chevalier Clinton n'approuvât pas cette manière de désoler le pays, soit pour d'autres raisons, il rappella soudainement les troupes. On peut imputer la ruine de ces places au ressentiment des *Tories* & des réfugiés qui se trouvoient dans ce détachement. Ces derniers portoient une haine implacable aux partisans du Congrès, & se comportoient, dans presque toutes les occasions, avec la dernière inhumanité. 1779.

1779. La surprise de Verplanks & de *Stoney-Point*, ainsi que les incursions des ennemis dans le Connecticut, avoient attiré le Général Washington des Jerseys. Il étoit campé des deux côtés de la rivière du Nord, dans ce pays fort & montagneux, qui est au-dessus de ces postes. Il avoit dessein d'obliger M. Clinton à concentrer ses postes, tandis que celui-ci mettoit en usage tous les moyens possibles pour le faire sortir de ces espèces de forteresses, & pour l'attirer dans le plat pays, où il auroit pu le combattre avec avantage. C'étoit même dans cette intention que le Général Anglais avoit envoyé un détachement sur les côtes du Connecticut; mais il n'étoit pas facile de tromper le *Fabius* Américain.

Pendant que les deux armées étoient ainsi occupées à veiller les mouvemens l'une de l'autre, les Républicains entreprirent une expédition qui fit beaucoup d'éclat, & qui étonna même leurs ennemis. Ce fut le Général Wayne qui conduisit cette entreprise. Les Anglais avoient fait toute la diligence possible pour réparer les fortifications de *Stoney-Point*, & avoient mis ce fort dans un état formidable. Il étoit défendu par un corps de troupes d'élite, aux ordres du Lieutenant-Colonel Johnson. La garnison de

Verplanks, sur la rive opposée, n'étoit pas moins forte, & étoit commandée par le Lieutenant-Colonel Webster. 1779.

Le Général Wayne eut ordre de surprendre ce premier poste, avec un corps d'infanterie choisie. Il partit, le 15 à midi, de *Sandy reach.* Il falloit faire une marche de quatorze milles à travers des montagnes escarpées, des marais profonds, des défilés difficiles, & des gorges si étroites, que souvent elles n'admettoient qu'un homme de front. L'avant-garde arriva, à huit heures du soir, à un mille de *Stoney-Point*, où elle fit halte. Les troupes se formèrent ensuite en deux colonnes, à mesure qu'elles arrivèrent. Pendant ce tems-là, le Général Wayne alla reconnoître les ouvrages, avec ses principaux Officiers. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la bayonnette, qui étoit ordinairement si fatale aux Américains, fut la seule arme dont ils se servirent dans cette occasion. Il étoit près de minuit lorsque les deux colonnes arrivèrent devant la place. Celle de droite, composée des régimens de Febiger & de Meigs, étoit conduite par le Général Wayne. L'avant-garde étoit aux ordres du Lieutenant-Colonel Fleury, Officier Français, & s'avança à l'attaque sans charger ses fusils. Elle étoit, outre cela, précédée d'une vingtaine des plus déterminés, sous la

conduite d'un Officier qui devoit frayer un chemin à travers l'abattis. La colonne de gauche avoit aussi une avant-garde, dont les fusils n'étoient point chargés, aux ordres du Major Steward, & qui étoit de même précédée de vingt soldats, & d'un Officier, pour lever l'abattis. Les deux attaques furent dirigées aux extrémités opposées des ouvrages, tandis qu'un détachement, aux ordres du Major Murfree, devoit occuper l'attention de la garnison de front. Les approches furent plus difficiles que les Officiers ne se l'étoient imaginés. Les ouvrages étoient couverts d'un marais qui se trouvoit alors rempli d'eau, à cause de la marée. La profondeur de ce marais, la double rangée d'abattis, & la force des ouvrages de front & en flanc, ne furent pas capables de rallentir le courage des soldats. Ils se précipitèrent à travers une grêle de mousqueterie & de grapes de raisin, forcèrent leur passage avec la bayonnette, jusqu'à ce que les deux avant-gardes se rencontrèrent au centre des ouvrages, où elles arrivèrent presque en même tems. Une balle de fusil blessa le Général Wayne à la tête, en passant le dernier abattis; mais il fut soutenu & conduit dans la place par ses deux Aides-de-Camp. Ce fut le Colonel Fleury qui mit bas le pavillon Anglais. Le Major Steward, & plusieurs autres Officiers, se distinguèrent

également. Les Lieutenans Gibbons & Knox, qui conduisoient les vingt hommes qui précédoient chaque colonne, eurent tous deux le bonheur d'échapper sans être blessés, quoique le premier perdît dix-sept hommes des vingt qu'il commandoit. 1779.

Rien ne peut égaler la joie que la réussite de cette entreprise causa aux Américains. Il faut aussi avouer qu'elle fut conduite avec un courage qui auroit fait honneur aux soldats les mieux disciplinés. Le Congrès donna des récompenses honoraires à ceux qui y avoient participé, & qui s'étoient distingués. Le Général Wayne reçut une médaille d'or qui représentoit cette action. Le Colonel Fleury en reçut une aussi, ainsi que le Major Steward. Les autres Officiers, & même les simples soldats, eurent de même des récompenses. Le Général Washington, le Congrès, le Conseil Suprême de Pensylvanie & l'Assemblée, dans les louanges qu'ils donnèrent à ce détachement, applaudirent beaucoup à l'humanité & à la clémence des vainqueurs. Ils dirent qu'ils avoient droit de passer la garnison au fil de l'épée, & qu'ils ne l'avoient point fait, quoiqu'ils n'y fussent que trop autorisés par l'exemple de leurs ennemis, & que les cruautés dont les Anglais s'étoient rendus coupables, eussent été suffisantes pour justifier une pareille conduite. Les Roya-

1779. liſtes eurent ſoixante-trois hommes de tués ; & cinq cens quarante-trois de faits priſonniers. Les Républicains trouvèrent dans la place de l'artillerie & des proviſions de guerre en abondance.

Dès que *Stoney-Point* fut pris, ſon artillerie fut tournée contre Verplanks, & il y eut une furieuſe canonnade qui obligea les vaiſſeaux à couper leurs cables, & à deſcendre la rivière au plus vîte. Lorſque la nouvelle de ce déſaſtre fut parvenue au Général Clinton, & qu'il apprit le danger où étoit Webſter, qui craignoit auſſi une attaque du côté de terre, il prit les meſures les plus promptes, afin de ſecourir ce dernier, & de recouvrer *Stoney-Point*. Il mit toutes ſes forces en mouvement. La grande armée s'avança juſqu'à *Dobbs-Ferry* ; la cavalerie & l'infanterie légère pouſsèrent juſqu'aux bords de la rivière Croton, pour empêcher que les ennemis n'attaquaſſent Verplanks du côté de terre. Le Chevalier Collier remonta la rivière avec les frégates, les bateaux armés & les tranſports, prenant à bord le Brigadier-Général Sterling & trois régimens.

Quelque grande que fût l'importance de *Stoney-Point*, le Général Washington n'étoit cependant pas d'avis de riſquer une bataille pour le conſerver, ſur-tout, lorſque la Hudſon offroit de ſi grands avantages aux Anglais ; puiſqu'étant maîtres de

cette

cette rivière, ils pouvoient, à leur gré, porter leurs 1779.
troupes sur l'une ou l'autre rive, s'emparer des défilés, & couper entièrement la retraite de son armée. Dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, il dit qu'il avoit été déterminé auparavant dans un conseil de guerre de ne pas garder ce poste, & qu'on ne l'avoit attaqué que pour en détruire les ouvrages, & en emporter l'artillerie & les provisions. Le Général Clinton reprit donc possession de *Stoney-Point*, après qu'il eut été trois jours au pouvoir des Républicains, & y mit une forte garnison.

Le succès qu'avoient eu les Américains à *Stoney-Point*, les engagea à faire une entreprise de la même nature à *Paulus-Hook*, fort situé vis-à vis de *New-York*, du côté des Jerseys : ils se présentèrent devant la place à trois heures du matin, & les sentinelles les prenant pour des troupes de la garnison qui revenoient d'une excursion où on les avoit envoyées la veille, les laissèrent entrer sans opposition. Ils s'emparèrent aussi-tôt d'un poste & de deux redoutes ; mais le Major Sutherland, Commandant du fort, s'étant jetté, avec quarante Hessois, dans une autre redoute, fit un feu si vif, que les Américains abandonnèrent, avec précipitation, les postes dont ils s'étoient emparés. Ils n'eurent pas

1779. même la présence d'esprit d'enclouer les canons, ou de mettre le feu aux casernes.

Tandis que ces choses se passoient dans le voisinage de *New-York*, les Américains faisoient à Boston de grands préparatifs pour attaquer un fort que les Anglais avoient construit pendant l'été sur les frontières orientales de la nouvelle Angleterre, près de la rivière Penobscot. Afin d'obtenir des matelots, l'Etat de Massachuset avoit mis un embargo de quarante jours sur tous les vaisseaux, & avoit abandonné sa part aux prises à ceux qui s'engageroient dans cette expédition. Il se forma, avec beaucoup de diligence, dans les ports de cette province, une Escadre formidable, dont le commandement fut donné au Commodore Saltonstall, sur laquelle il embarqua un corps de troupes aux ordres du Général Lovel.

Les ouvrages du fort n'étoient pas encore achevés, & il n'étoit guère possible qu'il résistât long-tems contre des forces supérieures. Le Colonel Macleane, qui y commandoit, reçut avis des desseins des Républicains, quelques jours avant leur arrivée. Il prit aussi-tôt les mesures nécessaires pour mettre le fort dans le meilleur état de défense possible. Il fut bien soutenu des équipages des trois frégates qui étoient

dans la rivière qui s'offrirent à subir le sort de la garnison. 1779.

Le 25 Juillet, l'Escadre Américaine, composée de trente-sept voiles, parut devant la place, &, quelque tems après, leurs vaisseaux armés commencèrent à canonner les frégates & une batterie de quatre pièces de douze élevée sur le bord de la rivière pour les protéger. Les ouvrages du fort étoient commencés au milieu d'une petite presqu'île dont la partie occidentale s'enfonce fort avant dans la rivière, & qui forme une espèce de crochet qui renferme une petite baie. L'isthme qui joint la presqu'île au continent, étoit bien fortifié, ce qui empêchoit ceux qui défendoient la place, d'être attaqués par-derrière. La partie la plus foible de la presqu'île étoit l'entrée du port, qui étoit défendue, comme nous avons pu le voir, par les frégates & la batterie de quatre canons. Le seul moyen que les Américains avoient de s'approcher du fort, c'étoit en débarquant du côté occidental; mais, même dans cet endroit, le terrein étoit si difficile, que le Colonel Macleane pouvoit retarder considérablement les opérations des assiégeans, & peut-être défaire tous leurs efforts. Après une canonnade très-vive de part & d'autre à l'entrée du port, les Américains furent obligés de se retirer, & mouil-

1779. lèrent à la hauteur de la partie occidentale de la péninſule. Ils renouvellèrent l'attaque le lendemain ſur les vaiſſeaux; mais ils furent encore repouſſés. Ils tentèrent enſuite de débarquer du côté occidental; mais ils furent auſſi repouſſés pluſieurs fois. Ils réuſſirent cependant le 28 au matin, débarquèrent ſous un feu fort vif de leurs plus gros vaiſſeaux, & diſpersèrent les piquets des ennemis. Trois jours après, ils ouvrirent une batterie à environ ſept cens cinquante toiſes des ouvrages, & enſuite une autre encore plus près; mais cela n'empêcha pas la garniſon de continuer ſes travaux avec la même ardeur. Pendant quinze jours, il y eut une canonnade bien ſoutenue des deux côtés; après quoi, les Américains réſolurent de donner l'aſſaut à la place. Macleane, étant informé de leur deſſein, par un déſerteur, fit les préparatifs néceſſaires pour les recevoir; mais, dans la matinée du 14 Août, on s'apperçut que les aſſiégeans avoient abandonné leur camp pendant la nuit, & rembarqué leurs troupes & leur artillerie. Les Anglais ne tardèrent pas à connoître la cauſe de cette retraite ſoudaine; car ils virent, peu de tems après, l'Eſcadre du Chevalier Collier qui remontoit la rivière. Il étoit venu de *New-York* au ſecours de la place avec un vaiſſeau de ligne & cinq frégates. La flotte de

Massachuset fit d'abord mine de vouloir résister, & forma un croissant en travers la rivière ; mais à l'approche des Anglais, elle fit force de voiles. Elle fut poursuivie avec tant de vigueur, qu'il ne s'en échappa pas un seul vaisseau. Les Américains en détruisirent eux-mêmes une grande partie, pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis. La marine naissante de Boston reçut un coup terrible dans cette occasion. L'Escadre étoit composée d'une frégate de trente-deux canons, de cinq de vingt-quatre, de deux de dix-huit, & de plusieurs autres bâtimens, depuis quatorze jusqu'à seize canons ; en un mot, les Républicains perdirent dix-neuf vaisseaux armés, outre vingt-quatre transports. Ceux qui échappèrent à cette destruction, furent obligés de regagner leur pays à travers des déserts & des bois, où ils éprouvèrent bien des misères, à cause du manque de provisions. Chemin faisant, il y eut même une querelle entre les soldats & les matelots ; les premiers attribuant les causes de leur désastre aux derniers : elle fut portée à un si haut degré, qu'ils en vinrent aux mains, & il y en eut plusieurs de tués des deux côtés. Saltonstall fut fort blâmé de ses compatriotes. Il est vrai qu'il s'étoit comporté avec beaucoup de pusillanimité ; car, quoiqu'il ne fût pas capable de faire face à

1779.

1779. l'Escadre Anglaise en pleine mer, il y avoit des passages étroits dans la rivière, des détours & des bancs où il auroit pu se poster avec avantage, & où le vaisseau de ligne des ennemis ne pouvoit point aborder. D'ailleurs, une résistance désespérée n'auroit point produit des effets plus funestes que sa fuite ignominieuse.



CHAPITRE XXVII.

L'ARRIVÉE de l'Amiral Byron dans les Antilles 1779. donna la supériorité à la flotte Anglaise, & le Comte d'Estaing fut obligé de se retirer à la Martinique pour y attendre des renforts. Les Anglais regrettoient cependant la perte de la Dominique; car le climat mal sain de Sainte-Lucie faisoit rage parmi les troupes, & emportoit, sans miséricorde, ces braves vétérans que la fatigue & les armes avoient épargnés.

Les deux Amiraux reçurent à la fin des renforts. Rowley joignit la flotte d'Angleterre avec plusieurs vaisseaux de ligne, & le Comte de Grasse arriva à la Martinique avec un grand convoi, qu'il avoit pris sous son escorte. Ces renforts laissoient toujours la supériorité du côté des Anglais; mais elle n'étoit pas considérable. Le Comte d'Estaing évita cependant toutes les occasions d'en venir à une action, & montra qu'il n'avoit pas moins de prudence que de courage. Il savoit que M. de la Motte-Piquet devoit dans peu lui amener des renforts, & il ne vouloit rien confier au hasard. Il s'offrit une occasion qui montra la justesse de sa conduite, &

1779 qui récompensa sa persévérance à continuer dans ce système.

Vers le milieu de Juin, tout le commerce des îles Anglaises s'assembla à S. Christophe. L'Amiral Byron se trouva alors dans un grand embarras. Il ne pouvoit point laisser partir une flotte marchande de cette importance sans escorte, &, s'il envoyoit avec elle une partie de son armée navale, il exposoit le reste à être attaqué par le Comte d'Estaing, ou même cette première division à être interceptée dans son retour. Il étoit d'autant plus indispensable de protéger le commerce, qu'on savoit que M. de la Motte-Piquet étoit en route avec une Escadre de vaisseaux de ligne. Byron résolut donc d'escorter la flotte marchande avec toute son armée navale jusqu'à une certaine latitude. A peine fut-il parti, que le Comte d'Estaing envoya un détachement de quatre cens hommes de la Martinique pour attaquer Saint Vincent. Les Caribs se joignirent aux Français, &, quoique la garnison fût composée de sept compagnies de troupes réglées, l'île se rendit sans tirer un coup de canon. On lui accorda à peu-près les mêmes conditions que le Marquis de Bouillé avoit accordées à la Dominique.

Pendant l'absence de l'Amiral Byron, le Comte d'Estaing fut joint par l'Escadre de M.

de la Motte-Piquet qui apportoit d'Europe des troupes, des provisions de guerre & de bouche, & les autres choses nécessaires à sa flotte. Il voulut profiter de la supériorité que ce renfort lui donnoit, & il forma d'abord une expédition contre la Grenade. Il arriva, le 2 Juillet, à la hauteur de cette île avec vingt-cinq vaisseaux de ligne & dix frégates, ayant à bord dix mille hommes de troupes. Toute la défense de la place consistoit en cent cinquante soldats & environ quatre cens habitans armés. Sa principale force étoit le morne de l'hôpital, sur lequel il y avoit des fortifications qui commandoient le port & la ville de Saint George. M. d'Estaing débarqua, ce jour-là même, environ deux mille cinq cens hommes de troupes réglées aux ordres du Comte Dillon, qui investirent la colline le lendemain, & firent les préparatifs nécessaires pour la prendre d'assaut. Mylord Macartney, Gouverneur de l'île, la défendit avec opiniâtreté, malgré la foiblesse de sa garnison. Il fut cependant obligé de céder au nombre, après un combat d'une heure & demie. Les Français furent incommodés dans leurs approches par le feu d'un vaisseau qui étoit dans la rade. Dès qu'ils furent maîtres du morne, ils tournèrent son artillerie contre le fort, & le Gouverneur fut obligé de demander à capituler. Le Comte d'Estaing traita le Parle- 1779.

1779. mentaire avec hauteur, n'accorda qu'une heure & demie pour faire les conditions, & lorsqu'on les lui apporta, il les rejetta toutes. Il en proposa ensuite d'autres si dures, que la garnison & les habitans ne voulurent point les accepter, & aimèrent mieux se rendre à discrétion, se fiant aux usages établis parmi les nations civilisées.

Pendant ce tems-là, l'Amiral Byron étoit retourné à Sainte-Lucie. La première nouvelle qu'il apprit à son arrivée fut la prise de Saint-Vincent. Il forma aussi-tôt la résolution, avec le Général Grant, de faire une tentative pour recouvrer l'île. Chemin faisant, ils reçurent avis que le Comte d'Estaing attaquoit la Grenade; ce qui les engagea à faire voile pour y porter du secours.

Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent, le 6 Juillet, en présence de la flotte Française. M. Byron avoit à ses ordres vingt-un vaisseaux de ligne & une frégate; le Comte d'Estaing vingt-cinq vaisseaux de ligne & dix frégates. Les Anglais étoient embarrassés d'un grand nombre de bateaux de transport qui portoient les troupes. Les Français étoient mouillés à la hauteur du port de Saint-George; mais lorsqu'ils furent informés de l'approche des ennemis, ils gagnèrent le large. Les deux Amiraux avoient des objets

différens en vue. Byron vouloit en venir à un combat décisif, afin de pouvoir secourir l'île qu'il ne savoit pas encore prise. Le Comte d'Estaing ne cherchoit qu'à conserver ses conquêtes. Avant de connoître la supériorité des Français, l'Amiral Anglais mit le signal de chasse, pour que chaque navire engageât à mesure qu'il pourroit atteindre l'ennemi. Quand il fut informé du nombre de vaisseaux que le Général Français avoit à ses ordres, il continua le signal de chasse, & ajouta celui de combattre de près. Sur les sept heures du matin, l'Amiral Barrington engagea le combat avec trois ou quatre autres navires qui le suivoient. Ne pouvant être assez tôt soutenu du reste de la flotte, il essuya tout le feu de l'avant-garde Française, & ses vaisseaux souffrirent considérablement; M. Barrington fut lui-même blessé. Comme les vaisseaux Français étoient pour la plupart plus fraîchement carénés que ceux des Anglais, ils étoient conséquemment meilleurs voiliers, & pouvoient manœuvrer avec plus de dextérité. Le Comte d'Estaing profita de cette circonstance, & ne s'approcha des ennemis, que lorsqu'il le put faire avec un grand avantage. Il y eut en conséquence plusieurs navires Anglais qui essuyèrent le feu de toute la ligne Française. Le Monmouth, qui essaya d'arrêter l'avant-garde de la flotte de 1779.

1779. France, afin d'amener une action générale, fut tout-à-fait démâté. Le Suffolk & la *Fame* ſouffrirent auſſi conſidérablement. Une variété de circonſtances firent que l'action ceſſa depuis midi juſqu'à deux heures. Quoiqu'elle fût alors renouvellée, & qu'elle continuât entre quelques vaiſſeaux juſqu'au ſoir, il n'y eut rien de déciſif. L'objet de l'Amiral Anglais étoit alors changé; car pluſieurs de ſes vaiſſeaux, ayant pouſſé juſqu'au port de Saint George pour inſpirer du courage à leurs compatriotes qu'ils croyoient encore maîtres de l'île, y découvrirent le pavillon Français, & eſſuyèrent tout le feu du fort. Il ne s'agiſſoit plus alors de la ſecourir, & ſes forces n'étoient pas ſuffiſantes pour la reprendre, en préſence d'un ennemi auſſi formidable. Il fallut penſer à protéger les tranſports & les vaiſſeaux déſemparés. Il y en avoit deux qui étoient conſidérablement dérivés en arrière, & le Lion avoit tellement ſouffert, qu'il ne put rejoindre la flotte, mais fut obligé de ſe laiſſer aller vent arrière. Il arriva, à la Jamaïque, dans un état déplorable. L'Amiral Anglais donna ordre au Monmouth, & aux tranſports, de gagner l'île d'Antigue, ou de Saint-Chriſtophe. Il n'avoit plus alors que dix-neuf vaiſſeaux, dont pluſieurs étoient fort endommagés. Il forma, ſur le ſoir, une ligne

de bataille, à environ trois milles de l'ennemi, 1779.
craignant d'être attaqué le lendemain matin; car il ne s'imaginoit pas qu'avec des forces ſi ſupérieures, & ſur-tout un ſi grand nombre de frégates, le Général Français eût laiſſé échapper les bateaux de tranſport ſans au moins les pourſuivre. Les Anglais diſent que dans cette bataille ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes de tués, & trois cens quarante-ſix de bleſſés. Les Français reſtèrent enſuite maîtres de la mer, & causèrent de grandes alarmes à toutes les îles Anglaiſes.

Le Comte d'Eſtaing, après cette action, établit à la Grenade une garniſon ſuffiſante, & fit enſuite voile pour Saint-Domingue, d'où, après avoir eſcorté juſqu'à une certaine latitude les flottes marchandes, il partit pour l'Amérique Septentrionale.

Le Comte d'Eſtaing dit, dans ſa relation, qu'il ne débarqua que treize cens hommes de troupes; que la nuit il marcha à la tête d'une partie de ces troupes pour tourner le morne de l'Hôpital, où les Anglais avoient mis leurs principales forces & toutes leurs eſpérances; que le 3 au matin, il reconnut la poſition de l'ennemi ſur ce morne, dont la pente extrêmement roide & embarraſſée de gros quartiers de pierres entaſſées, étoit fortifiée d'une paliſſade au bas,

1779. & de trois retranchemens l'un ſur l'autre ; qu'il réſolut d'emporter le morne de vive force ; qu'il fit pendant la journée ſes diſpoſitions pour attaquer ſur trois colonnes la partie de l'eſt qui tient aux hauteurs qu'on avoit tournées, & qu'il ordonna en même tems une fauſſe attaque ſous l'hôpital du côté de la rivière Saint-Jean ; que dans l'après-dînée il fit ſommer le *Lord* Macartney de ſe rendre ; mais qu'il répondit qu'il feroit ce qui dépendroit de lui pour défendre l'île.

Le Comte ajoute, que vers minuit les troupes ſe mirent en mouvement & arrivèrent avant deux heures du matin à environ un quart de lieue du morne qu'on devoit attaquer ; que là on forma les trois colonnes, & qu'elles furent placées ſur leurs débouchés.

La colonne de droite étoit aux ordres du Vicomte de Noailles, celle du centre aux ordres du Comte Edouard Dillon, & celle de gauche étoit commandée par le Comte Arthur Dillon. Le Comte d'Eſtaing marchoit à la tête des grenadiers de cette colonne, qui étoit immédiatement précédée par l'avant-garde aux ordres du Comte de Duras. La diviſion qui devoit faire la fauſſe attaque étoit aux ordres du Comte de Pondevaux.

A deux heures après minuit les trois colonnes

débouchèrent pour marcher au morne de l'hôpital. Le vaisseau du Marquis de Vaudreuil ayant dérapé, & se trouvant sous la batterie dans le tems de l'attaque, saisit cette occasion pour la canonner, ce qui produisit une diversion utile. Lorsqu'on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; mais ni le feu des retranchemens ni celui d'un vaisseau embossé, qui prenoit les troupes en flanc, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes excitées par la présence du Général qui sauta dans les retranchemens avec les premiers grenadiers. M. d'Estaing dit aussi qu'on gravissoit colonne pressée les hommes se portant & se poussant les uns les autres, & que l'ennemi fut successivement chassé par-tout; que dès qu'il fut jour on tourna une pièce de 24 sur le fort, que le morne domine de fort près, qu'au premier coup qu'on tira, il parut un Officier avec un drapeau blanc, de la part du Gouverneur, qui demandoit à capituler; qu'il accorda une heure & demie au Lord Macartney pour faire ses propositions; qu'elles furent apportées à l'heure prescrite; mais qu'il les rejetta toutes, & que le Gouverneur Anglais se détermina à se rendre à discrétion; que le lendemain il prit possession du fort, où il fit sept cens prisonniers; que sa perte montoit à trente-cinq

1779.

1779. hommes de tués, & à soixante-onze de blessés. Le Général Français ajoute que toutes ses troupes s'étoient comportées avec beaucoup de valeur, & qu'il faudroit nommer tous les Officiers, si on vouloit désigner tous ceux qui s'étoient distingués : il fait mention particulière de Haradou, dit Languedoc, sergent des Grenadiers au régiment d'Hainaut, qui montra la plus grande intrépidité pendant l'action ; il sauta dans la dernière batterie du morne, & s'élançant à travers les ennemis, il sauva la vie au sieur Vence, qui le précédoit. Le Comte, sous les yeux duquel il combattoit, arrivant l'instant d'après dans la batterie, l'embrassa, en lui déclarant qu'il le faisoit Officier.

Le 6 Juillet, la flotte étant au même mouillage qu'elle occupoit le 2, on découvrit l'armée navale Anglaise à trois heures du matin, à une lieue de distance, portant toutes voiles dehors sur l'armée de France. On mit sur le champ le signal de couper les cables, & de se former sur la ligne du plus près stribord. L'ennemi approchant avec rapidité, ce signal fut viré à cinq heures trois quarts, & il devint pressant d'ordonner de former la ligne, sans avoir égard au poste ni au rang des vaisseaux. L'armée Anglaise couroit le bord opposé à celle de France, la mer étoit belle & il ventoit jolie brise. A sept

heures

heures & demie le signal de commencer le combat, la ligne n'étant pas encore bien formée. L'armée Anglaise prolongea la ligne de l'armée Française, qui lui fit essuyer un feu au moins égal au sien. Dès qu'elle l'eut dépassée, elle remit au même bord que celle de France en virant vent arrière. Trois vaisseaux ennemis parurent alors fort dégrayés, & commencèrent à tomber sous le vent. A neuf heures & un quart on mit le signal de se former en ligne & de serrer le vent le plus qu'il étoit possible. Trois vaisseaux de l'arrière-garde Anglaise voulurent attaquer plusieurs vaisseaux de la flotte de France qui étoient sous le vent; mais les ayant mieux reconnus ils virèrent de bord, & donnèrent vent devant pour reprendre leur poste dans la ligne, qui ne cessa plus de s'élever au vent. A dix heures, le Comte d'Estaing fit signal à dix vaisseaux qui étoient sous le vent de virer vent devant, afin de former l'arrière-garde. A midi le combat cessa. Le feu avoit été très-vif, & l'avant-garde Anglaise avoit été fort maltraitée. Cinq des vaisseaux de l'armée de Byron avoient beaucoup souffert dans leurs mâtures & dans leurs agrès, & il y en avoit trois qui étoient séparés des autres. A deux heures la ligne étoit bien formée, & le signal fut mis de virer vent devant tous ensemble, afin de 1779.

1779. couper ces trois vaisseaux séparés ; ce qui fut exécuté avec beaucoup de promptitude. Les Anglais firent peu de temps après la même manœuvre. L'armée de France se trouvant en échiquier, il fut ordonné de former la ligne les positions inverties, de forcer de voiles & de tenir le vent. Le vaisseau Anglais qui étoit le plus sous le vent, fit sur le champ vent arrière, & fut conséquemment totalement séparé de son armée. Le Comte d'Estaing dit que si on l'avoit chassé il auroit été vraisemblablement pris ; mais qu'il voulut éviter les inconvéniens d'une séparation, & ne point tomber avec lui sous le vent, de peur de mettre la Grenade en danger. Il dit aussi que s'il eût été possible de développer les vingt-cinq vaisseaux, d'avoir le vent, d'approcher l'ennemi avec plus d'ensemble, l'avantage auroit été plus grand ; mais qu'il en étoit plus glorieux, puisque les vaisseaux de son armée qui avoient combattu étoient inférieurs en nombre à l'armée Anglaise, & que celle-ci étoit venue attaquer toute formée & avec l'avantage du vent. Il y eut un transport chargé de cent cinquante soldats Anglais de pris.

Le Comte d'Estaing, après cette action, établit à la Grenade une garnison suffisante & alla à S. Domingue. Ayant escorté les flottes marchandes qui s'y trouvoient jusqu'à une certaine latitude,

il fit ensuite voile pour l'Amérique Septentrionale. 1779.

L'arrivée inattendue de la flotte Française sur les côtes de la Georgie & de la Caroline Méridionale surprit beaucoup les Anglais. L'*Expériment*, de 50 canons, & deux autres frégates se trouvèrent enveloppées & furent prises. La première, commandée par le Chevalier Wallace, apportoit des provisions de *New-York* à Savannah, & une somme considérable en argent.

Le Général Prevost étoit alors à Savannah; mais la plus grande partie de ses troupes étoit encore dans l'île de Port-Royal où il s'étoit retiré après sa retraite de *Charles-Town*. Comme les Français se trouvoient maîtres de la mer, il n'étoit guère possible à ce corps de joindre M. Prevôt que par les rivières & les criques dont le pays est entrecoupé. Les Américains interceptèrent une lettre par laquelle le Général ordonnoit au Colonel Maitland, qui commandoit les forces de Port-Royal, de se rendre au plus vîte à Savannah. Par ce moyen ils eurent le temps de s'emparer des principales communications avant que cette jonction pût avoir lieu. Le seul espoir de défendre la place étoit cependant fondé sur cette jonction; mais l'adresse & l'habileté du Colonel Maitland, & de M. Goldesborough, Lieutenant de vaisseau, surmontèrent tous les obstacles.

Le Comte d'Estaing arriva sur la côte le pre-

1779. mier Septembre; mais comme il fut obligé de se consulter avec le Gouvernement de la Caroline, & avec le Général Lincoln, qui devoit agir de concert avec lui, cela retarda un peu ses opérations. Il mouilla cependant le 9 à la hauteur de la barre de Tybee, à l'embouchure de la rivière Savannah. Pendant trois ou quatre jours les Français passèrent leurs troupes dans de petits bateaux Américains par les canaux d'Ossabaw, & les débarquèrent à Beaulieu, à environ treize milles de la ville de Savannah. Leurs frégates prirent en même tems possession des embouchures des rivières, & s'approchèrent le plus près des ouvrages qu'il leur fut possible.

Le 15, les troupes Françaises & les chevaux légers de la légion de Polaski escarmouchèrent avec les piquets de Prevost, & les obligèrent à rentrer dans leurs lignes. Le jour suivant le Comte d'Estaing somma la place de se rendre aux armes de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il dit qu'il commandoit ces troupes qui venoient d'emporter d'assaut l'île de la Grenade: il ajouta qu'il seroit inutile à M. Prevost, avec les ouvrages qu'il avoit à défendre, & le peu de forces qu'il avoit à ses ordres, de vouloir résister à l'ardeur & au courage de ces troupes victorieuses; que Mylord Macartney avoit eu le bonheur d'échap-

per aux premiers transports de leur furie, mais 1779.
qu'il n'avoit pu lui-même empêcher le pillage. Il avertissoit le Général Anglais qu'il seroit responsable de toutes les conséquences qui pourroient résulter de son opiniâtreté en faisant une défense inutile contre des forces auxquelles il n'étoit pas capable de résister.

Maitland n'avoit pas encore joint la garnison, & les lignes des Anglais n'étoient point en état de défense. Prevost tâcha donc d'obtenir une trève de vingt-quatre heures pour délibérer. Pendant ce tems-là il débarqua les canons des vaisseaux, & par un coup de bonne fortune, le Colonel Maitland arriva avec les troupes de Port-Royal. Il fit alors réponse qu'il étoit résolu à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Le Général Lincoln avoit aussi joint le Comte d'Estaing, avec environ quinze cens hommes qui s'augmentèrent ensuite jusqu'au nombre de trois mille. On dit que les Français avoient débarqué quatre mille huit cens hommes de troupes réglées, outre quelques centaines de nègres & de mulâtres qu'ils avoient amenés des îles; Prevost avoit à ses ordres à-peu-près trois mille hommes.

Les Anglais travaillèrent avec une ardeur incroyable à fortifier leurs ouvrages. Les Officiers généraux ne s'épargnèrent pas plus que

1779. les ſimples ſoldats. Leurs lignes qui, à l'arrivée du Comte d'Eſtaing, n'étoient point défendues par plus de dix canons, ſe trouvèrent à la fin du ſiège couvertes de cent pièces d'artillerie, qu'ils avoient débarquées des vaiſſeaux, & qui étoient placées avec beaucoup de jugement. Les matelots ſervoient l'artillerie & ſe comporterent avec intrépidité. Les Anglais ſont redevables, pour la conſervation de ce poſte, à l'habileté du Capitaine Moncrieffe, qui étoit ingénieur, & qui, malgré les efforts des ennemis, pour interrompre ſes travaux, élevoit tous les jours de nouvelles batteries.

Les Français travailloient de leur côté avec beaucoup d'aſſiduité, & après huit jours de ſiège avoient pouſſé une ſappe juſqu'à trois cens toiſes de l'abbatis. Sur le minuit du 3 au 4 Octobre, les Alliés commencèrent à bombarder la place, & au point du jour ils ouvrirent deux batteries, une de trente-ſept pièces de canon du côté de terre, & une autre de ſeize du côté de la rivière. Cette canonnade dura pendant cinq jours, & n'eut d'autre effet que d'abattre pluſieurs maiſons dans la ville, & de tuer quelques femmes, enfans & nègres; car ceux qui étoient en état de porter les armes ſe trouvoient dans le fort. Les cris des femmes & des enfans, dont les craintes étoient encore augmentées par

les bombes que l'on jettoit dans la ville qui 1779. avoient mis le feu à plusieurs maisons, engagèrent le Général Prevost à envoyer demander permission au Comte d'Estaing de les faire descendre la rivière dans des bateaux, & de les confier à la protection d'un vaisseau de guerre Français jusqu'à ce que le sort de la place fût décidé; mais après trois heures de délai il reçut une lettre, signée *Lincoln* & d'*Estaing*, qui lui refusoit sa demande. Comme la flotte Française couroit de grands risques sur cette côte, & que les ennemis faisoient plus de résistance que le Comte d'Estaing ne s'étoit imaginé, il fut résolu de donner l'assaut à la place. En conséquence, après une furieuse canonnade, les Alliés attaquèrent les lignes des Anglais le 9 avant le jour avec une intrépidité incroyable. La nature du terrein, aux deux flancs des ouvrages, étoit favorable aux approches d'un ennemi: à droite il y avoit un ravin marécageux, par lequel il pouvoit s'avancer à couvert fort près des principaux ouvrages: du côté gauche il n'étoit pas si bien couvert; mais le terrein étoit ferme & plus propre aux opérations de troupes réglées. Comme les Français étoient campés de ce côté-là, les Anglais s'attendoient qu'ils y dirigeroient leurs opérations, & que les Américains attaqueroient l'autre flanc. La grande attaque se fit cependant

1779. à la droite. Le Comte d'Estaing en personne conduisoit la fleur des deux armées. Après avoir divisé ses troupes en trois colonnes, il s'avança par ce ravin dont nous venons de parler; mais il parut que l'obscurité de la nuit lui fit manquer son chemin, & qu'il s'enfonça plus avant dans le marais qu'il n'étoit nécessaire, ce qui lui fit perdre un tems précieux, & causa sans doute quelque dérangement dans ses dispositions. Malgré ce contre-tems, les troupes attaquèrent avec la dernière furie, & se précipitèrent sur la redoute qui étoit dans la grande route d'Ebenezer, avec une intrépidité qui étonna même leurs ennemis. Elles plantèrent deux drapeaux sur le parapet, & furent sur le point de s'emparer de ce poste. Le Capitaine Taws, qui le défendoit, fut mortellemeut blessé au moment où son épée étoit plongée dans le corps du troisième ennemi, qu'il avoit, ce jour-là, tué de sa main. Le Capitaine Wickham le remplaça aussitôt & se comporta avec beaucoup de courage. Pendant que l'action étoit indécise à cette redoute, & que chaque parti y faisoit des prodiges de valeur, les matelots ouvrirent trois batteries qui prirent les Français & les Américains dans toutes les directions, & qui firent un carnage épouvantable parmi eux. Cela les mit un peu en désordre. Dans ce moment cri-

tique, les grenadiers Anglais, & les soldats 1779.
de marine sortirent soudainement de leurs lignes, & les chargèrent avec furie, se précipitant avec eux dans les fossés & dans les ouvrages. En un instant la redoute & une batterie qu'il y avoit sur la droite furent abandonnées. Les Anglais poursuivirent les assaillans à travers l'abbatis jusqu'au ravin. Les Américains avoient de leur côté été repoussés ; mais leur perte n'étoit pas si considérable que celle des Français. Lorsque le brouillard qu'il y avoit au point du jour fut un peu dissipé, on découvrit un nombre prodigieux de tués & de blessés dans les fossés & dans les ouvrages de la redoute d'Ebenezer. A dix heures les Alliés demandèrent une suspension d'armes, & permission d'enterrer leurs morts & d'emporter leurs blessés, ce qui fut accordé. La perte des Anglais ne fut pas grande, ils ne perdirent que cinquante-cinq hommes & un seul Officier. Les assiégeans pensèrent néanmoins à lever le siège ; mais comme il falloit du tems pour embarquer l'artillerie, le bagage, les malades & les blessés, ils firent mine de vouloir continuer un blocus ; mais le matin du 18 Octobre on s'apperçut que les Français & les Américains avoient abandonné leur camp pendant la nuit.

Le Comte d'Estaing dit dans sa relation, qu'après avoir essuyé un coup de vent terrible dans la traversée qui avoit brisé le gouvernail de

1779. cinq de ses vaisseaux, & autrement endommagé sa flotte, il fut obligé de s'arrêter sur la côte de Georgie, afin de s'y réparer, & que pour ne point perdre de tems, il résolut de faire le siège de Savannah; qu'il n'avoit que deux mille huit cens vingt-trois hommes de troupes réglées, cent cinquante-six grenadiers du cap Français, & cinq cens quarante-cinq volontaires mulâtres & nègres; que le Général Lincoln le joignit ensuite avec deux mille Américains; que les Anglais avoient dans la place, trois mille quatre-vingt-cinq Européens, quatre-vingt Sauvages, & quatre mille Nègres; que l'impossibilité de continuer un siège en règle contre des forces supérieures le décida à ordonner le 9 Octobre l'attaque des retranchemens; que l'ennemi fut informé par des transfuges du plan de l'attaque, & qu'en conséquence il avoit préparé la défense du côté qu'on avoit dessein de le surprendre; que les troupes Françaises & Américaines attaquèrent avec la plus grande vigueur, & revinrent trois fois à la charge; mais que la supériorité du nombre les força de se replier; que la saison étoit trop avancée pour pouvoir terminer les opérations d'un siège; qu'il craignoit qu'un de ces coups de vent si fréquens sur la côte de Georgie ne fît dérader son Escadre, ou ne l'obligeât à mettre à la voile pour sauver les vaisseaux, & à abandonner ainsi les troupes

employées à l'expédition ; que cela le décida à 1779.
lever le siège, & que la retraite fut faite dans le meilleur ordre & sans être inquiétée ; que lorsque ses troupes se rembarquèrent, il n'y avoit que deux jours que ses vaisseaux avoient été remis en état ; que la plus grande union subsista entre les troupes combinées.

La relation Française ajoute que les Français perdirent plusieurs Officiers de distinction ; qu'ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes de tués, & quatre cens cinquante-quatre de blessés ; que le Comte d'Estaing fut grièvement blessé à la jambe droite d'un coup de feu, & au bras droit par un biscayen.

Le Comte Polaski fut tué dans cet assaut, ainsi que M. de Fontange, Officier Français de beaucoup de réputation.

Le Comte d'Estaing quitta peu de tems après la côte de l'Amérique, & fit voile pour l'Europe avec la plus grande partie de sa flotte. Le reste retourna aux Antilles, excepté le vaisseau de M. de Vaudreuil, qui relâcha à York en Virginie. Ainsi se termina la campagne du Comte d'Estaing, qui, quoiqu'il eût eu un succès brillant à la Grenade, ne remplit pas toutes les espérances flatteuses qu'on avoit formées de son expédition, & qu'une variété de circonstances malheureuses empêcha de réaliser.

CHAPITRE XXVIII.

ON vit alors paroître des manifestes de toutes les Puissances belligérantes pour prouver à l'univers
1779. la justice de leur cause, coutume que l'étiquette des Cours modernes a établie & qui sert de prélude aux scènes de carnage & de destruction qui sont prêtes à paroître. Ces écrits vantent toujours la bienveillance & la tendresse des différens Potentats pour le genre humain, & déplorent dans les termes les plus pathétiques les maux & les misères qu'ils vont causer. S'ils ne produisent aucun effet, c'est ordinairement tout ce qu'on en attend, & si le Public n'y donne pas grand crédit, il faut avouer qu'ils ne méritent pas beaucoup sa confiance.

La France avoit commencé la guerre avec l'Angleterre dans des circonstances fort heureuses. On a déjà vu qu'elle avoit formé un très-beau plan de campagne pour l'Amérique Septentrionale, & que s'il avoit pu être exécuté, la Grande-Bretagne auroit été obligée de demander la paix. Ses vastes projets ne se bornoient point à anéantir le pouvoir des Anglais dans le Nouveau Monde; mais elle avoit dessein de porter la guerre dans toutes les parties de leurs dominations, & de les attaquer même au cœur

de l'Empire. Vers le commencement de l'année, 1779.
elle avoit envoyé une Escadre chargée de troupes pour s'emparer des établissemens des Anglais sur la côte d'Afrique. Les troupes étoient aux ordres du Duc de Lauzun, & l'armée navale étoit commandée par le Marquis de Vaudreuil. Ils prirent aisément possession de tous les forts que les Anglais avoient au Sénégal dans la rivière Gambie, après quoi les Français, qui étoient à l'île de Gorée, se transportèrent avec toutes leurs provisions de guerre & de bouches au Sénégal, & abandonnèrent l'île. Après avoir rempli l'objet de cette expédition, le Comte de Vaudreuil fit voile pour les Antilles, afin de renforcer le Comte d'Estaing, & le Duc de Lauzun revint en France. Le Chevalier Hughes, en allant aux Indes Orientales, entra dans l'île abandonnée, & y laissa garnison ; mais il ne fit aucune tentative sur le Sénégal.

Vers le printems le Prince de Nassau forma le dessein de prendre Jersey sur la côte de Normandie. Il parut devant l'île avec environ cinquante bateaux plats chargés de troupes, sous l'escorte de cinq frégates, & tenta de débarquer dans la baie de Saint-Ouen ; mais par un défaut de combinaison de marée, il fut obligé de se retirer.

Quoique cette expédition ne réussît pas, elle

1779. causa néanmoins un retard considérable aux opérations de l'armée Anglaise dans le Nouveau Monde. L'Amiral Arbuthnot étoit sur le point de partir pour *New-York* avec une Escadre de vaisseaux de ligne, & une flotte marchande de quatre cens voiles. Il rencontra le navire qui avoit été dépêché au Gouvernement pour l'informer du danger de Jersey. Son zèle le fit voler au secours de cette île. Il ordonna au convoi de l'attendre à Torbay, & lorsqu'il fut de retour, les vents contraires ne lui permirent point de partir jusqu'au mois de Juin, de sorte qu'il n'arriva à *New-York* que vers la fin d'Août. Comme cette flotte avoit à bord les renforts, les équipages, les provisions & les autres choses nécessaires au Chevalier Clinton pour ouvrir la campagne, on peut voir que ce délai eut des conséquences funestes.

Après la tentative sur Jersey, les Français avoient débarqué les troupes sur la côte de Saint-Malo : les vaisseaux armés restoient toujours sur celle de Normandie. Les Anglais envoyèrent le Chevalier Wallace, qui fut ensuite pris sur la côte de Georgie par le Comte d'Estaing, comme on a pu le voir dans la relation de cette campagne, avec l'*Expériment*, de cinquante canons, deux frégates & deux brigs : il poursuivit plusieurs frégates Françaises jusques dans

la baie de Cancalle, où elles échouèrent sous 1779.
la protection des batteries. Quoique ses pilotes ne voulussent plus répondre de son vaisseau, il s'avança hardiment en travers de la batterie, & fit un feu terrible qui obligea les Français à se retirer. Ces derniers abandonnèrent aussi leurs frégates. Le Chevalier Wallace envoya ses chaloupes, qui prirent possession de la Danaé, de 34 canons, & de deux autres petits bâtimens qu'ils enlevèrent. La milice & les paysans s'assemblèrent cependant sur le rivage, d'où ils firent un feu continuel d'artillerie & de mousqueterie, ce qui empêcha Wallace de relever les deux autres frégates; mais il les brûla, ainsi que deux bâtimens de 16 canons, & un grand nombre de bateaux.

Tandis que ces petits combats occupoient la Cour de Londres, la France méditoit un coup plus sérieux contre la Grande-Bretagne, c'étoit de débarquer une armée nombreuse sur ses côtes; pendant que ses troupes étoient occupées dans le Nouveau Monde. Dès la campagne précédente, le Maréchal de Broglio avoit rassemblé en Normandie & en Bretagne, une armée de quarante mille hommes pour faire une descente en Angleterre; mais l'indécision du combat d'Ouessant avoit empêché que ce dessein ne fût accompli, & les camps de Vaussieux &

1779. & de Saint-Malo n'avoient servi qu'à exercer les troupes.

Ce projet fut repris avec la plus grande vigueur, & vers la fin de Mai, les flottes de France & d'Espagne eurent ordre de se combiner pour en favoriser le succès. L'armée de terre étoit commandée par le Comte de Vaux, & il en avoit formé quatre divisions, aux ordres du Duc d'Harcourt, du Duc du Chatelet, du Marquis de Lanjac, & du Marquis de Langeron. Les trois premiers étoient au Havre avec un nombre de bateaux de transport prêts à les recevoir. Celle du Marquis de Langeron étoit à Saint-Malo également préparée à cet évènement. On y avoit formé, au Comte de Rochambeau, un corps de tous les grenadiers & chasseurs des régimens qui étoient embarqués sur la flotte de M. d'Orvilliers, avec lequel il étoit destiné à faire l'avant-garde de l'armée. Tandis que les préparatifs pour une invasion de l'Angleterre se faisoient avec la plus grande activité dans ces deux ports de la Manche, la flotte de France fit voile pour le cap Finistère, afin de joindre celle d'Espagne. Différens contretems retardèrent cette jonction près de trois mois, & lorsqu'elle se fit, le Comte d'Orvilliers avoit épuisé la plus grande partie de ses vivres : il avoit un grand nombre de malades

à

à bord. Il entra alors dans la Manche avec une 1779.
armée navale de plus de soixante vaisseaux de ligne, & se présenta devant Plimouth. Il envoya ensuite la frégate la Magicienne à M. le Comte de Vaux, pour l'avertir de son arrivée dans cette mer, & qu'il enverroit incessamment une Escadre pour escorter ses troupes. Ce projet n'eut point d'effet, le convoi qui devoit porter à l'armée navale un supplément de vivres la manqua à son passage à Ouessant, & ne put la rejoindre. Un coup de vent violent mit la flotte combinée en grand danger sur la côte de *Cornwal*, & le Comte d'Orvilliers n'eut d'autre parti à prendre, que de regagner le port. Il rentra à Brest avec des vaisseaux chargés de malades, & qui n'avoient pour la plupart ni vivres ni eau. L'Amiral Hardy, qui avoit à ses ordres trente-huit vaisseaux de ligne, ayant été séparé de ses côtes par la flotte combinée, en fut cependant apperçu lorsqu'il chercha à rentrer dans la Manche, & eut une chasse très-vive; mais il fut assez heureux pour rentrer dans Portsmouth sans autre perte que celle du vaisseau l'Ardent qui, allant pour le joindre, fus pris par des frégates Françaises, soutenue de l'escadre légère. M. de Marigny, qui avoit infiniment contribué à sa prise, obtint le commandement de ce vaisseau.

M. d'Orvilliers ayant perdu son fils unique

1779. pendant la campagne, & pour quelques mécontentemens particuliers, se démit de son commandement à son retour à Brest. Il fut remplacé par M. Duchaffaut, qui, quoique marin très-expérimenté & d'une grande réputation, vit sans jalousie les regrets les plus unanimes & les plus universels du départ de M. d'Orvilliers. Ce dernier en reçut les témoignages les plus expressifs de la flotte combinée des deux Nations, & particulièrement de l'Amiral Cordova, qui, quoique son ancien, avoit fait cette campagne sous son commandement. Il dit hautement qu'il n'avoit jamais vu de manœuvres aussi savantes que celles qu'il avoit faites à ses ordres. Il se tint ensuite des Conseils de guerre entre les Généraux de terre & de mer, où il fut décidé qu'il n'étoit pas possible d'exposer de nouveau la flotte dans la Manche dans une saison aussi orageuse. Ainsi finit l'appareil formidable & dispendieux d'une invasion qui allarma vivement les côtes d'Angleterre.

L'Espagne avoit commencé vers le milieu de Juin le siège de Gibraltar. Il paroît que les Gouverneurs Espagnols, tant sur le continent de l'Amérique que dans les îles, étoient informés du tems où la guerre devoit commencer entre les deux Nations; car peu de tems après que le Marquis d'Almodovar eut donné son rescrit

aux Ministres Britanniques, les vaisseaux Espagnols firent des prises sur les Anglais, & les conduisirent à la Havanne. Ils avoient même fait des préparatifs afin de prévenir leurs ennemis. Le 19 Août, Don Bernardo de Galvez, Gouverneur de la Louisianne, partit de la Nouvelle-Orléans avec toutes ses forces pour attaquer la Floride Occidentale. Les Anglais n'avoient dans toute la province que cinq cens hommes de troupes, & un petit fort appellé Baton Rouge. Don Galvez s'en rendit maître après un siège de neuf jours, & traita les prisonniers avec beaucoup d'égards. Chemin faisant, il avoit surpris dans le lac Pontchartrain une corvette de Roi, & plusieurs petits bâtimens chargés de provisions sur les rivières. 1779.

Les Espagnols attaquèrent aussi, dans la baie d'Honduras, les établissemens des Anglais, pillèrent *Saint-Georges key*, & emmenèrent plusieurs familles de cette place à Merida; mais les habitans s'étant à la fin rassemblés, les avoient repoussés. Ils s'adressèrent ensuite au Gouverneur de la Jamaïque, qui leur envoya un secours de troupes aux ordres du Capitaine Dalrymple. Sur ces entrefaites, le Chevalier Peter-Parker détacha trois frégates, sous le commandement du Capitaine Luttrel, pour s'emparer de deux gaillons qui étoient dans la baie. Les Espagnols

1779. eurent connoissance des desseins des Anglais ; & mirent leurs vaisseaux sous le fort Omoa, où il n'étoit pas possible à cette petite Escadre de les attaquer. Luttrel eut quelque tems après le bonheur de rencontrer les troupes envoyées aux habitans d'Honduras. Les deux Commandans, après avoir tenu conseil, formèrent le projet d'attaquer le fort Omoa par terre & par mer. Cette place paroissoit formidable ; mais elle manquoit de bonne artillerie, & sa garnison n'étoit pas assez suffisante pour faire une longue résistance.

Les forces de terre des assiégeans montoient à cinq cens cinquante hommes, & celles des assiégés étoient moins considérables. En faisant leurs approches du fort, les Anglais se trouvèrent tellement incommodés par le feu de la ville, qu'ils se déterminèrent à la brûler. Ils prirent ensuite la résolution de donner l'assaut à la place. Tout étant disposé pour exécuter ce projet, les troupes marchèrent à trois heures du matin au signal donné, & escaladèrent le fort. Les Espagnols ne firent qu'une foible résistance. Les Anglais firent trois cens cinquante-cinq prisonniers, outre les Officiers & les habitans. A l'approche de l'ennemi, les Espagnols avoient fait sortir le trésor du château. Malgré ces précautions, les prises furent évaluées à trois

millions de piaſtres. La plus grande perte des 1779. aſſiégés fut deux cens cinquante quintaux de vif argent dont ils avoient un extrême beſoin pour travailler aux mines. Les priſonniers furent traités avec beaucoup d'humanité. Les Anglais laiſsèrent garniſon dans le château, & retournèrent à la Jamaïque. Ils ne profitèrent cependant pas long-tems de leur conquête, car le climat mal-ſain emporta la plus grande partie de la garniſon, & les Eſpagnols profitèrent de ſa foibleſſe pour reprendre la forteresſe. Ils firent les préparatifs néceſſaires pour lui donner l'aſſaut; mais les Anglais n'ayant plus que quatre-vingt-cinq hommes, la plupart malades, prirent le parti d'évacuer la place, après avoir encloué les canons, & détruit les munitions qu'ils ne purent enlever.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans l'Amérique Eſpagnole, l'Amiral Hyde Parker, qui avoit ſuccédé à Byron dans les Antilles, prit trois frégates détachées de la flotte du Comte d'Eſtaing. Quelque tems après, il donna chaſſe à un convoi qui arrivoit de France à la Martinique. M. de la Motte-Piquet, qui ſe trouvoit dans le port, ſortit avec trois vaiſſeaux pour empêcher ce déſaſtre. Il attaqua hardiment les premiers vaiſſeaux de l'armée Anglaiſe, en préſence de toute la flotte, & donna le tems à pluſieurs

1779. navires marchands de gagner les côtes de la Martinique. Il ſe retira enſuite ſous les batteries du fort, après avoir combattu avec beaucoup d'intrépidité, ſon vaiſſeau étant démâté & dans le plus grand délabrement. Les Anglais perdirent un Capitaine dans cette action; mais ils prirent une partie du convoi.

La langueur de la campagne du côté de *New-York*; donna le tems aux Américains de prendre vengeance des cruautés que les Indiens avoient depuis long-tems commiſes ſur les frontières. Ces ſauvages avoient acquis un degré de diſcipline en combattant avec les Européens, & il parut néceſſaire, vers le commencement de l'automne, d'envoyer contre eux une petite armée aux ordres du Général Sullivan avec un train d'artillerie. Cette expédition étoit deſtinée contre ces peuples confédérés, qu'on appelle les ſix Nations, & qui forment une eſpèce de République dans les déſerts de l'Amérique. Ils habitent parmi ces grands lacs, ces rivières & ces forêts impénétrables qui ſéparent les Colonies ſeptentrionales du Canada. Ils étoient fort attachés aux Anglais, & les avoient même aſſiſtés contre d'autres Nations Indiennes. Ils avoient, au commencement des troubles, conclu un traité avec les Américains, par lequel ils s'engageoient à garder la plus exacte neutralité; mais les pré-

sens des émissaires Britanniques, & le crédit du Chevalier Johnson, les portèrent bientôt à s'écarter de ce plan pacifique, & ils jouèrent un rôle considérable dans toutes ces expéditions de carnage & de rapine qui se firent sur les frontières. Il faut cependant en excepter les Oneidas, qui furent fidèles au traité. 1779.

Les Indiens allèrent à la rencontre de leurs ennemis sous la conduite de Butler, de Brandt, de Johnson & de Macdonald, & furent joints par quelques *Tories*. Ils prirent possession d'un passage difficile entre Chemung & *New-Town*, dans le voisinage de la rivière Teaoga, où ils se retranchèrent. Sullivan les attaqua le 29 Août dans leurs retranchemens. Ils se défendirent, pendant deux heures, avec la plus grande opiniâtreté; mais l'artillerie fit beaucoup d'impression sur leurs ouvrages, & les Généraux Poor & Clinton l'Américain ayant en même tems fait des mouvemens pour tourner leurs flancs & couper leur retraite, ils prirent soudainement la fuite, & ne reparurent plus en force durant le reste de l'expédition.

Les Indiens, suivant la relation de M. Sullivan, avoient fait des progrès considérables dans la culture de leurs terres. Ils avoient aussi montré du goût dans le choix du terrein où ils avoient élevé leurs maisons; elles étoient grandes

1779. & élégantes. Les Américains détruisirent, dans cette expédition, cent soixante mille boisseaux de bled. Ce qui doit encore plus exciter l'étonnement, c'est le nombre d'arbres fruitiers qu'ils possédoient, & l'ancienneté de leurs vergers, ce qui sert à réfuter une opinion généralement reçue, que les Sauvages ne pensent pas à l'avenir. Le Général Sullivan raconte que ses soldats coupèrent quinze cens arbres fruitiers dans un seul champ. Malgré la justice, & peut-être la nécessité de ces représailles, toute ame sensible n'entend qu'avec douleur des relations de ruine & de désolation, & ne voit qu'avec chagrin l'industrie d'un grand nombre d'années détruite en un seul instant. Les Américains rasèrent quarante villes Indiennes, dont la plus grande contenoit cent vingt-huit maisons.



CHAPITRE XXIX.

LE 25 Novembre, le Roi d'Angleterre ayant assemblé son Parlement, lui fit le discours d'usage, dans lequel il répétoit ce qu'il avoit dit tant de fois contre l'injustice & les usurpations de la Maison de Bourbon. Il n'y disoit pas un mot de l'Amérique ou des Indes Occidentales; on n'y faisoit nullement mention d'aucun évènement de la campagne dans aucune partie du monde. Le Roi paroissoit fâché des sommes extraordinaires que les besoins de l'État exigeroient pour l'année suivante. Il étoit satisfait de la discipline, de la bonne conduite & de la persévérance de la milice. Il concluoit en annonçant qu'il étoit absolument déterminé à continuer la guerre avec vigueur, & à faire tous ses efforts pour forcer ses ennemis à accorder des conditions de paix justes & honorables. 1780.

On proposa une adresse au Roi qui n'étoit qu'une répétition de son discours; mais Mylord John Cavendish y fit l'*amendement* suivant: « Pour prier Sa Majesté de considérer l'étendue » de territoire, la puissance, & l'opulence de » la Grande-Bretagne au commencement de

1780. » son règne, la réputation dont elle jouissoit, » & l'union qui régnoit au-dedans; de comparer cette époque, la plus brillante & la plus » heureuse de la nation, avec l'état de pau» vreté, de foiblesse & de distraction où elle » se trouvoit, après les sommes immenses que » différens Parlemens avoient accordées avec » une libéralité qui alloit même jusqu'à la pro» fusion, & avec une confiance qui excédoit » les bornes de la raison : que Sa Majesté ne » devoit donc pas être surprise d'entendre la » véritable façon de penser d'un Parlement fi» del & affectionné, qui trahiroit Sa Majesté, » & ceux qu'il représente, s'il ne lui disoit pas » franchement que rien ne pouvoit prévenir » la ruine entière de la nation, qu'en chan» geant, sans délai, de Conseils & de Con» seillers; mais qu'il falloit que ce change» ment fût efficace, sans mesure palliative, & » dans la considération des erreurs passées, au» trement, qu'il seroit inutile ».

On proposa ensuite le même *amendement* dans la Chambre des Pairs; mais, après des argumens sans nombre dans les deux Chambres, dont les uns tendoient à inculper & les autres à disculper les Ministres, il fut rejetté.

Ces grandes *majorités* qui, depuis le commencement de la guerre d'Amérique, empor-

toient tout devant elles, & qui étoient le ré- 1780.
sultat d'un système de corruption pour détruire la constitution Britannique par le moyen de ceux qui devoient la soutenir, commencèrent à alarmer le peuple. Il vit bien que les Membres de la Chambre des Communes n'étoient rien moins que les représentans de la nation, & que le petit nombre de véritables patriotes se trouvoit, pour ainsi dire, éclipsé dans la foule de ces hommes vénals qui sont toujours à la disposition des Ministres. Le nombre de places dont la Couronne dispose, les marchés avantageux qu'elle peut donner aux Négocians, faisoient pancher la balance du côté de cette branche de la *Législature*, & les deux autres se trouvoient entraînés par elle, sans qu'il parût possible de l'en empêcher. Le seul moyen probable fut cependant mis en usage, c'étoit de diminuer le pouvoir du Roi en retranchant les places inutiles de sa maison. En conséquence, il y eut, dans plusieurs comtés, des assemblées de Propriétaires qui présentèrent des requêtes au Parlement pour le prier de travailler à cette réforme. Celle du comté d'York étoit signée de huit mille Francs-tenanciers. Après avoir établi plusieurs faits, ils disent qu'alarmés de voir que les ressources de l'Etat diminuent, tandis que les fardeaux du peuple sont considérablement

1780. augmentés, & persuadés que la plus grande économie est nécessaire dans tous les départemens, ils sont extrêmement fâchés que l'on prodigue le trésor public : que plusieurs personnes qui n'avoient jamais rendu aucun service à la patrie, possédoient des places & des pensions exorbitantes, ce qui augmentoit grandement le pouvoir de la Couronne, & que si on n'en arrêtoit pas les progrès, il seroit bientôt fatal à la liberté de l'Angleterre.

Ils ajoutent que, jugeant que le but de tout bon Gouvernement ne doit pas être de faire le bien de quelques particuliers, mais celui de toute la communauté, & sachant que l'argent de la nation est confié à la Chambre des Communes, ils représentent humblement qu'à moins que l'on ne prenne des mesures efficaces pour remédier aux maux dont ils se plaignent, il seroit injurieux aux droits du peuple & dérogatoire à la dignité du Parlement, d'accorder de l'argent davantage outre les taxes qui étoient déjà imposées. Ils demandent qu'avant de mettre de nouveaux impôts sur leur patrie, on prenne des instructions, pour connoître de quelle manière les sommes accordées ont été dépensées, pour diminuer les émolumens des serviteurs du peuple, & pour abolir toutes les pensions qui ne sont pas méritées.

Le Comté de Middlesex suivit l'exemple de celui d'York, & bientôt ceux de Herts, de Sussex, d'Huntingdon, de Bedford, d'Essex, de Somerset, de Gloucester, de Wilts, de Dorset, de Devon, de Norfolk, de Berks, de Buks, & une infinité d'autres, présentèrent des pétitions pour le même objet. 1780.

Le Chevalier Saville, homme universellement respecté, à cause de son honnêteté & de son vrai patriotisme, présenta, le 8 Février, celle du Comté d'York. Il dit au Ministre de déclarer ouvertement ses sentimens, & de lui faire connoître s'il avoit dessein de soutenir cette requête, ou de s'y opposer : que cette conduite conviendroit beaucoup mieux à un homme de son rang, que de faire usage de subterfuges & d'artifice. Il ajouta que cette pétition étoit légitime & conforme à la constitution ; qu'elle étoit si juste & si raisonnable, qu'il espéroit qu'elle seroit accordée ; mais que s'il la refusoit, il craignoit les conséquences qui pourroient s'ensuivre. Il pria la Chambre de considérer que cette requête étoit signée par les plus riches Propriétaires du Royaume. Mais, continua-t-il, quel que soit son sort dans cette Chambre, ils ne l'abandonneront pas. Il y a un Comité d'établi qui doit correspondre avec les

1780. autres Comités. Il mit ſur la table les noms de ceux qui compoſoient le Comité.

Ce mécontentement général alarma vivement le Miniſtre. Il répondit d'un air fort piqué, & dit qu'il n'y avoit perſonne qui osât nier qu'un Anglais a le droit de préſenter des requêtes au Parlement : que la pétition étoit à préſent devant la Chambre, & qu'il ne s'oppoſoit pas à ce qu'elle reſtât ſur la table pour l'examen des Membres ; que lorſqu'ils l'auroient examinée, il ne doutoit pas qu'ils ne conſultaſſent pour le bien des ſupplians en particulier, ſans cependant perdre de vue l'intérêt général de la patrie; qu'il eſpéroit que les menaces indirectes que l'on avoit faites n'auroient aucune influence ſur le jugement de la Chambre, & qu'il n'étoit pas néceſſaire d'examiner cette requête avant toute autre affaire ; que les ſubſides avoient été votés, & qu'il falloit d'abord pourvoir aux moyens de les lever. Les autres pétitions furent ſucceſſivement préſentées, & deux jours après, les négocians & planteurs de la Jamaïque envoyèrent une remontrance pour ſe plaindre du danger où cette île étoit expoſée, & du peu de ſoin que le Gouvernement donnoit à ſa conſervation.

L'Etat étoit alors dans la plus grande fer-

mentation, & on se croyoit à la veille d'une révolution. Il est certain que s'il s'étoit trouvé quelque chef hardi pour profiter des dispositions du peuple, il auroit pu exciter quelque violente secousse dans l'Empire. En conséquence de toutes ces requêtes, M. Burke proposa à la Chambre un plan de réforme, & l'introduisit par un discours qui fut admiré de tous les partis. Son but étoit d'abolir toutes ces charges & ces postes inutiles, tant dans les différens départemens du Royaume, que dans la maison du Roi, qui ne servent qu'à augmenter l'autorité de la branche monarchique du Gouvernement, & à lui donner trop de poids dans le systême politique de la constitution. Il cita plusieurs fois l'exemple du Roi de France qui avoit eu le patriotisme de faire une pareille réforme, & de mettre à la tête de ses finances un homme habile, & dont l'intégrité étoit reconnue, quoiqu'il fût d'une religion différente à celle que l'on professoit dans ses Etats. 1780.

Tout le monde étoit convaincu de la vérité des assertions de M. Burke; on l'étoit également de la trop grande influence de la Couronne. Personne ne pouvoit nier la nécessité d'une réforme; mais tout le monde n'étoit pas assez honnête pour donner sa voix. Il parvint cependant à abolir plusieurs places inutiles; mais

1780. le Ministre eut assez de crédit pour faire rejetter la plupart de ses propositions.

Quand M. Burke proposa un bill pour abolir la place d'un des principaux Secrétaires d'Etat, les débats devinrent très-intéressans. Quelques Membres du parti du Ministère ayant avancé que le revenu que l'on avoit accordé à Sa Majesté, à son avènement au trône, lui appartenoit de droit, & qu'il pouvoit en faire ce que bon lui sembloit, cet Orateur célèbre répondit que ces principes étoient encore plus violens que ceux des *Tories* les plus zélés; que c'étoit ceux des *Jacobites*. Car, continua-t-il, il est vrai que les *Tories* regardent la Monarchie comme la meilleure forme de Gouvernement possible, & la préfèrent à toute autre; mais c'est parce qu'ils s'imaginent qu'elle est plus conforme au bien public, au lieu que les *Jacobites* croient qu'un Gouvernement est héréditaire, & qu'il doit passer de père en fils, comme un bien-fond. Si ces principes sont absurdes par rapport au Gouvernement, ils sont également absurdes par rapport au revenu qu'il possède. Un Gouvernement, dit-il, n'a point de propriété; tout ce qu'il possède n'est qu'un dépôt. Il n'en est pas de même de la propriété du sujet; c'est pour l'assurer qu'on a fait des dépôts, & qu'on les a mis entre les mains du Gouvernement. Ce n'est point

point le Gouvernement qui a fait la propriété ; mais la propriété a donné lieu au Gouvernement. L'une eſt primitive, l'autre n'eſt que dérivatif & ſecondaire. Il ſoutint donc que tous les revenus de la Couronne n'étant que des dépôts, il importoit peu qu'ils fuſſent à vie ou héréditaires, que ces conſidérations ne changeoient que la manière de les poſſéder, ſans du tout changer leur nature, & que le public avoit droit d'en prendre connoiſſance lorſqu'ils cauſoient des abus. 1780.

Des traîtres à leur patrie & de prétendus amis du Roi le repréſenteront-ils donc comme poſſédant de droit divin les dons volontaires que ce même peuple lui a faits pour ſon bien-être, & qu'il peut reprendre pour la même raiſon ? C'eſt ici le comble du deſpotiſme, & il ne ſauroit s'élever plus haut. C'eſt établir ces principes odieux & déteſtables qui détruiſent tout ce qu'il y a de bon, de grand, de noble & de généreux dans la nature humaine, en ſoutenant que les peuples ſont faits pour les Rois, & non pas les Rois pour les peuples.

Les Membres de l'oppoſition ſoutinrent M. Burke avec beaucoup d'énergie. M. Fox, après avoir réfuté les argumens de ſes adverſaires avec ce torrent d'éloquence qui entraîne ordinairement tout après lui, & qui a même ſouvent

1780. ébranlé les Ministres les plus fermes, s'écria: A quoi donc me servent mes connoissances & mon expérience, si on maintient une pareille doctrine dans cette Chambre ? Elle rompt entièrement le pacte entre le Roi & le peuple. La nature même du revenu que l'on accorde au Souverain ne le rend-elle pas sujet à l'inspection du Parlement. Quel fut le sort de Jacques II, lorsque ce malheureux Prince préféra une misérable pension du Roi de France au Gouvernement d'un grand Empire suivant ses loix & sa constitution ? Le Parlement ne l'a-t-il pas privé de son revenu ? Les courtisans, ajouta-t-il, voudroient insinuer que nous avons dessein de priver le Souverain des moyens d'entretenir sa maison, ou de satisfaire ses plaisirs ; mais les objets que nous avons en vue, sont tout-à-fait différens. Nous voulons faire une réforme dans cette partie de l'établissement de sa maison qui regarde les emplois civils, & dans lequel il n'agit que comme gardien pour le peuple. Ces emplois ne peuvent lui servir qu'à obtenir une autorité illégitime en corrompant les représentans du peuple ; mais en supposant qu'on voulût faire une réforme dans l'intérieur de la maison du Roi, cela ne seroit pas du tout injuste ; car le peuple ne peut payer que suivant ses forces. A l'avènement de

Sa Majesté, on lui a accordé un grand revenu, parce que la nation étoit au comble de la gloire, & dans l'état le plus florissant. On n'avoit pas même alors d'idée de ce système pernicieux de Gouvernement qui a causé notre ruine. Il étoit impossible de prévoir la perte de l'Amérique & des Indes Occidentales. Le revenu de la Couronne est de la même nature que tous les autres établissemens humains. L'édifice ne sauroit avoir plus de stabilité que les fondemens sur lesquels il est élevé. Lorsque le peuple est pauvre, il ne peut point être aussi libéral que lorsqu'il est riche, & c'est insulter la Royauté, de supposer que le Souverain ne veuille point participer au malheur comme à la bonne fortune de ses sujets. Vers les trois heures du matin, on en vint à la division des voix, & le bill pour abolir la place de troisième Secrétaire d'Etat, fut rejetté par une majorité de sept seulement. 1780.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richmond conduisit le plan de réforme avec beaucoup d'habileté; mais il n'eut guères plus de succès.

Cependant le 6 Avril, jour nommé pour examiner les requêtes du peuple qui étoient au nombre de quarante, les choses prirent une nouvelle tournure. Les Membres de l'opposition

1780. emportèrent la majorité des ſuffrages, & les Miniſtres ſe trouvèrent dans le plus grand embarras. La Chambre étant formée en Comité, M. Dunning, célèbre conſeiller, après avoir fait un grand nombre d'obſervations ſur la nature du Gouvernement Britannique, ſur l'origine de ſes différens établiſſemens, & avoir montré une connoiſſance auſſi profonde de l'Hiſtoire que de la Politique, dit que le plan de ſon ami M. Burke, par les intrigues du Miniſtère, n'ayant pas produit les effets auxquels le peuple s'attendoit, il croyoit qu'il étoit du devoir de la Chambre de prendre quelque réſolution pour lui faire connoître ſi ſes requêtes étoient adoptées, ou rejettées. Il ajouta qu'il alloit rendre la queſtion ſimple, & la ſoumettre à la déciſion de l'Aſſemblée ; après quoi, il propoſa la réſolution ſuivante : *Arrêté* « que ce » Comité eſt d'avis, qu'il eſt à préſent néceſ» ſaire de déclarer que l'influence de la Cou» ronne eſt augmentée, continue d'augmenter, » & qu'il faut la diminuer ». Elle fut approuvée par une majorité de dix-huit, deux cens trente-trois contre deux cens quinze ».

M. Dunning propoſa enſuite : « Il eſt de la » compétence de cette Chambre d'examiner & » de corriger les abus qui ſe ſont gliſſés dans » les dépenſes des revenus du Roi, ainſi que

» dans toute autre branche du revenu public, 1780.
» quand il plaira à la sagesse de cette Chambre
» d'user de ce droit ».

Cette proposition fut approuvée sans division. Le Ministre témoigna alors la plus vive inquiétude, & pria la Chambre de ne pas aller plus loin; mais il n'étoit pas à croire que les Membres de l'opposition, après tant d'années de trouble & de vexation, se fussent arrêtés dans une si belle carrière. M. Pitt continua de proposer : « Il est du devoir de cette Chambre
» de pourvoir & de remédier, autant qu'il est
» possible, aux griefs & aux abus dont les re-
» quêtes présentées à cette Chambre font men-
» tion ».

Le Ministre pria encore une fois le Comité de cesser pour le présent; mais on n'eut pas plus d'égard à ses prières qu'auparavant, & cette proposition fut approuvée.

M. Fox proposa alors que le Comité rapportât sur le champ toutes ces résolutions à la Chambre. Le Ministre rallia toutes ses forces, & fit usage de toute son éloquence pour s'opposer à cette proposition; mais il n'eut pas plus de succès. On fit les rapports des différentes résolutions, & elles furent reçues. On les lut deux fois; après quoi, elles furent confirmées sans division.

1780. Telle fut la victoire complette que gagnèrent les Patriotes dans ce jour mémorable. Leur triomphe ne pouvoit être égalé que par la détresse & le chagrin de leurs adversaires. Les Ministres trembloient en réfléchissant aux suites funestes que ces résolutions pouvoient avoir pour eux. Le système de la Cour paroissoit ébranlé par ses fondemens, le peuple en général étoit satisfait, & prenoit part au triomphe des Membres de l'opposition.

Le 10, M. Dunning proposa : « Que, pour » assurer l'indépendance du Parlement, & pour » obvier à tous les soupçons que l'on pourroit » avoir de son intégrité, sept jours après sa » rentrée, on rendît compte annuellement à » la Chambre de l'argent payé, ou donné en » dépôt à tout Membre du Parlement, soit » du trésor public, soit de celui du Roi, pen» dant la vacance ». Cette proposition fut aussi approuvée.

M. Dunning proposa alors : « Que le Tré» sorier de la Chambre, le Trésorier, le Contrô» leur & le Maître de la maison du Roi, les clercs » de la dépense & tous leurs Députés fussent » rendus incapables de siéger en Parlement ». Après de furieux débats, cette proposition fut encore emportée par une majorité de deux seu-

lement, deux cens quinze voix contre deux cens treize. 1780.

Cette majorité des Patriotes ne fut cependant pas de longue durée. Le 13, lorsque M. Crewe proposa un bill pour priver les Receveurs du revenu public du droit de voter pour l'élection des Membres du Parlement, cette proposition fut rejettée par une majorité de vingt-neuf. L'Orateur ayant tombé malade le lendemain, la Chambre fut ajournée jusqu'au 24. Pendant cette courte séparation, le Ministre avoit travaillé à gagner de nouveaux partisans, & on ne tarda pas à s'en appercevoir. Lorsque la Chambre fut rassemblée, M. Dunning proposa « de présenter » une adresse au Roi pour le prier de ne point » dissoudre ou proroger son Parlement jusqu'à » ce que cette Chambre eût pris des mesures » pour diminuer l'influence de la Couronne, » & pour remédier aux autres abus dont le » peuple se plaignoit dans ses requêtes ».

Cette proposition occasionna une variété d'argumens des deux partis; mais quand on en vint à la division des voix, elle fut rejettée par une majorité de cinquante-une. M. Fox se levant ensuite, donna lieu au plus grand désordre, les partisans du Ministère voulant l'empêcher de parler. A la fin l'Orateur rétablit l'ordre avec beaucoup de peine, & M. Fox attaqua ceux

1780. qui avoient abandonné ſon parti dans les termes les plus violens. Il déclara que cette déciſion étoit la plus ſcandaleuſe, la plus diſgracieuſe & la plus traître qu'on eût jamais faite. Je n'accuſe pas, dit-il, les deux cens quinze Membres qui ont voté avec le Miniſtre le 6 d'Avril, ils ont agi ouvertement, & ont été conſtans; comme ils s'étoient oppoſés aux réſolutions, ils devoient auſſi s'oppoſer à l'adreſſe d'aujourd'hui. Ils n'étoient pas de mon avis; mais je n'étois pas en droit de les blâmer, parce qu'ils votoient ſuivant leurs principes. Mais qui pourroit voir ſans ſurpriſe & ſans indignation des gens qui, après avoir voté, *que l'influence de la Couronne étoit augmentée*, & *qu'il falloit la diminuer*; qui, après avoir déclaré à cette Chambre, à la nation, à leurs conſtitutans, & à chacun d'entr'eux, qu'*il étoit de leur devoir de réformer les abus dont on ſe plaignoit*, ont honteuſement rompu cet engagement ſolemnel? Mais cette diatribe ne changea rien à la poſition du Miniſtère qui reſta en poſſeſſion du terrein qu'il avoit regagné.



CHAPITRE XXX.

TANDIS que l'Angleterre étoit ainſi diviſée 1780.
au cœur de l'Empire, il ſe formoit une combinaiſon formidable pour porter le plus grand coup à ſon pouvoir. Le deſpotiſme que les Anglais exerçoient ſur toutes les mers, excitoit depuis long-tems la jalouſie des autres Puiſſances de l'Europe, & elles jugèrent que c'étoit-là le moment favorable pour témoigner leur reſſentiment. Elles s'imaginèrent d'abord que les forces maritimes de la Maiſon de Bourbon ſeroient plus que ſuffiſantes pour écraſer la marine Anglaiſe; mais lorſqu'elles s'apperçurent que les habitans des îles Britanniques faiſoient des efforts incroyables pour ſoutenir leur ſupériorité ſur mer, & qu'il étoit même probable qu'ils ſeroient capables de réſiſter à tous leurs ennemis, elles adoptèrent un moyen plus ſûr pour parvenir à leur but. C'eſt une coutume établie parmi les nations de l'Europe, que ceux qui portent des proviſions de bouche ou de guerre à une place inveſtie, ſont regardés comme ennemis. Sur mer cette coutume étoit plus étendue, il n'étoit même pas permis aux Etats neutres de porter des proviſions de guerre aux Puiſſances

1780. belligérantes dans aucun de leurs ports. Cette loi mettoit cependant les plus grandes entraves au commerce, parce que, sous la description de *provisions de guerre*, les uns vouloient qu'on entendît le bois de charpente, les cordages, le chanvre, le goudron, le fer, en un mot tout ce qui pouvoit servir à la marine. D'ailleurs, les navires marchands de toutes les nations neutres n'étoient jamais en sûreté, puisqu'ils devenoient sujets à être visités par les vaisseaux des nations belligérantes, qui les pilloient, les insultoient, ou en faisoient des prises à leur gré. Il est vrai qu'on pouvoit ensuite s'adresser aux Cours de Justice; mais, après des délais considérables, on perdoit encore son procès avec dépens, &, lorsqu'on le gagnoit, les marchandises étoient avariées, ou il étoit trop tard pour que le négociant pût profiter de la spéculation qu'il avoit faite. Mettre de si grandes entraves à l'importation des denrées, dont nous venons de parler, dans les ports des Puissances belligérantes, c'étoit anéantir le commerce des Royaumes du Nord; c'est pourquoi, il parut nécessaire à leurs Souverains de s'opposer à une conduite qui, considérée par les yeux de la raison, n'est certainement pas fondée sur l'équité.

La Russie se mit à la tête d'une confédération appellée *neutralité armée*, afin d'établir un

nouveau code de loix maritimes. Elle fit décla- 1780.
rer aux différentes Cours qui étoient en guerre qu'il n'étoit pas juste que les nations neutres souffrissent de leurs querelles, & qu'elles devoient avoir le même droit en tems de guerre qu'elles avoient en tems de paix, d'importer toutes sortes de denrées dans tous les ports de l'univers, excepté celles qui étoient prohibées. Le Danemarc & la Suède étoient de cette confédération ; la Hollande & le Portugal étoient invités à s'y joindre. Les confédérés assemblèrent une flotte formidable pour empêcher que ce réglement ne fût violé. C'est ainsi que Catherine, profitant de toutes les circonstances, donnoit des loix aux plus grands Potentats de l'Europe, & s'immortalisoit en bannissant une politique bornée, pour établir un système libéral, fondé sur la liberté & sur les droits du genre humain. Il suffit alors de ne point être en guerre pour ne point être inquiété, & les navires neutres eurent la liberté de trafiquer par-tout sans être exposés à une visite sur mer. Les Cours de France & d'Espagne reçurent cette déclaration de l'Impératrice de Russie avec la plus grande approbation, & lui firent réponse que leurs sentimens étoient tout-à-fait conformes aux siens ; que c'étoit pour assurer la liberté du commerce qu'elles étoient entrées en guerre, & qu'elles prodiguoient à présent leur trésor &

1780. leur ſang. La Cour de Londres, quelque piquée qu'elle fût de cette déclaration, ſe trouva dans la néceſſité de diſſimuler; elle n'étoit pas alors en état de ſe venger. Cependant, lorſqu'elle fut informée que la Hollande avoit deſſein de ſe joindre à la neutralité armée, elle crut qu'il étoit inutile de diſſimuler plus long-tems avec cette République. Depuis le commencement de la guerre d'Amérique, les Hollandais avoient fourni aux Américains une quantité prodigieuſe de poudre à canon, de fuſils & d'autres munitions, & avoient toujours éludé les remontrances du Chevalier York, Miniſtre Plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye. Lorſque la Grande-Bretagne eut commencé des hoſtilités contre la France, ces Républicains fournirent aux Français toutes les choſes néceſſaires à leur marine, & ne firent pas plus d'attention aux mémoires de M. York. Quand la Cour d'Eſpagne ſe joignit enſuite à cette dernière Puiſſance, le Miniſtre Plénipotentiaire de la Cour de Londres fit de nouvelles repréſentations aux Provinces-Unies; mais les Hollandais ne furent point d'avis d'abandonner un commerce ſi lucratif. Il n'étoit guère poſſible de pouvoir contenir des négocians toujours avides de lucre, & qui vendent même en tems de guerre des proviſions à leurs ennemis. Ils préféroient les marchés de France & d'Eſpagne, parce qu'ils

y trouvoient un meilleur prix pour leurs denrées 1780.
que dans ceux des îles Britanniques. La Cour de Saint-James fit demander aux Hollandais les fecours ftipulés par les traités qui fubfiftoient entre la République & la Grande-Bretagne ; mais ils ne firent point de réponfe. Sur ces entrefaites, il arriva un évènement qui augmenta les animofités entre les deux Puiffances.

Plufieurs vaiffeaux Hollandais, chargés de bois de charpente, & d'autres provifions de guerre pour le fervice de France, réfolurent de profiter du départ du Comte Byland qui devoit efcorter un convoi jufques dans la Méditerranée avec une petite Efcadre de vaiffeaux de guerre, & de fe mettre fous fa protection. En conféquence, le Capitaine Fielding reçut ordre de vifiter le convoi, & de faifir les navires chargés de munitions. Lorfque les deux flottes fe rencontrèrent, le Comte Byland refufa de laiffer vifiter fes vaiffeaux, fur quoi Fielding tira un coup de canon en avant de l'Amiral Hollandais, qui lui répondit par toute une bordée, & mit enfuite pavillon bas, fes forces étant trop inférieures pour pouvoir réfifter à celles des Anglais. La plupart des vaiffeaux qui faifoient le fujet de la difpute, s'étoient cependant échappés à la faveur de la nuit, & étoient arrivés en France. Les Anglais en arrêtèrent quel-

1780. ques-uns, & dirent au Comte Byland qu'il étoit en liberté de remettre ſon pavillon, & de continuer ſa route. Il déploya de nouveau le pavillon Hollandais ; mais il refuſa d'abandonner aucun navire de ſon convoi, ce qui obligea Fielding à le mener à Spithead avec toute ſon Eſcadre, où il reſta juſqu'à ce qu'il reçût de nouvelles inſtructions de la République.

Vers le commencement de Mars, le Chevalier York eut ordre de demander aux Etats-Généraux une réponſe catégorique au mémoire qu'il leur avoit préſenté huit mois auparavant au ſujet des ſecours ſtipulés, & de leur dire que s'ils ne lui donnoient pas une réponſe favorable dans trois ſemaines, l'Angleterre regarderoit ce refus comme un manque au traité, & ne conſidéreroit plus la République comme un Etat privilégié ; mais ſimplement comme les autres Puiſſances neutres. Les Hollandais répondirent que le tems preſcrit étoit trop court pour qu'ils puſſent répondre ſuivant la conſtitution de la République. La Cour de Londres n'ayant point reçu de réponſe favorable au tems marqué, déclara que les ſujets des Etats-Généraux ne jouiroient plus déſormais d'aucun privilège particulier dans les ports des îles Britanniques, ou de leurs dominations.

CHAPITRE XXXI.

VERS la fin de l'année 1779, Rodney avoit été nommé au commandement de la flotte des Indes Occidentales. Suivant ses ordres, il devoit porter, en passant, du secours à Gibraltar qui étoit bloqué par les Espagnols depuis le commencement des hostilités. Cette place, alors dans le plus grand besoin de provisions, étoit sur le point de tomber entre les mains de ses premiers possesseurs. L'Angleterre, ayant perdu sa supériorité sur mer, n'étoit plus capable de maintenir une flotte dans la Méditerranée, & sa détresse avoit causé la défection de ces petits Etats de Barbarie qui avoient coutume de fournir des provisions à Gibraltar dans ses guerres avec la Maison de Bourbon. La fortune ne tarda pas à se déclarer en faveur de cet Amiral, & lui fut presque toujours constante tant qu'il resta à la tête des armées navales. A peine fut-il sorti du port, qu'il rencontra une flotte marchande de quinze voiles, sous l'escorte d'un navire de soixante-quatre canons, de quatre frégates, & de deux petits vaisseaux armés, le tout appartenant à la Compagnie de Carracas, allant de Saint- 1780.

1780. Sébastien à Cadix. Il s'empara aisément de tous ces vaisseaux dont les uns étoient chargés de bled, de farine & d'autres provisions, & les autres de choses nécessaires à la marine. Rodney envoya les premiers à Gibraltar, où on avoit grand besoin de leurs cargaisons, & les autres en Angleterre.

Ce n'étoit cependant là que le prélude de sa bonne fortune. Huit jours après, il rencontra à la hauteur du cap Saint-Vincent une Escadre Espagnole de onze vaisseaux de ligne aux ordres de Don Juan de Langara. Les Espagnols, ayant des forces fort inférieures à celles des Anglais, firent tout ce qu'ils purent pour éviter une action. Tout contribuoit à favoriser leur dessein, le vent étoit fort violent, la mer grosse, les jours courts, & la côte dangereuse. Pour empêcher qu'ils ne réussissent, Rodney changea le signal de bataille en celui de chasse, commandant à chaque navire d'engager le combat à mesure qu'il atteindroit l'ennemi, & de se mettre entre la côte & lui, afin d'empêcher sa retraite. Ses premiers vaisseaux attaquèrent à quatre heures après midi. Les Espagnols se défendirent avec beaucoup de courage & de résolution. La nuit étoit obscure, & leur flotte se trouvoit près des écueils de San Lucar. Au commencement de l'action, le San Domingo, de

de soixante-dix canons & six cens hommes d'é- 1780.
quipage, sauta en l'air, & tous ceux qui étoient à bord périrent. Le vaisseau Anglais qui combattoit avec lui, fut près d'avoir le même sort. La poursuite continua, & une furieuse canonnade, jusqu'à deux heures du matin : alors les premiers vaisseaux Espagnols mirent pavillon bas.

Le vaisseau Amiral de quatre-vingt canons, & trois de soixante-dix, furent pris & enlevés. Le San Julian de soixante-dix, commandé par le Marquis de Médina, fut aussi pris, les Officiers échangés, & un Lieutenant, avec soixante-dix matelots, mis à bord; mais, ayant échoué sur la côte d'Espagne, les vainqueurs devinrent eux-mêmes prisonniers. Il y en eut un autre de soixante-dix, dont les Officiers avoient de même été échangés, qui fut perdu sur les bancs. Les quatre autres s'échappèrent, & rentrèrent dans Cadix.

Rodney poussa ici le courage jusqu'à la témérité; car en poursuivant la flotte Espagnole, il courut risque de perdre la sienne. Ses vaisseaux furent deux jours à se débarrasser des écueils & des bancs au milieu desquels il s'étoit jetté. Don Juan de Langara se comporta avec la plus grande bravoure : quand il se rendit, son navire étoit entièrement démâté, & lui grièvement

1780. blessé. Le Capitaine Macbride, à qui il baissa pavillon, en usa avec beaucoup de générosité. Il régnoit à bord de son vaisseau une petite vérole maligne, il en fit instruire Don Langara, & lui dit qu'il laisseroit les Espagnols à bord de leur vaisseau, & se contenteroit seulement d'y envoyer soixante-dix Anglais, pourvu qu'il donnât sa parole d'honneur qu'en cas de séparation, ou si ces derniers étoient attaqués, son équipage ne les interromproit pas dans leurs manœuvres. L'Amiral accepta la proposition, les Espagnols s'acquittèrent de leur promesse avec la plus grande exactitude, & aidèrent même leurs ennemis à conduire la prise à Gibraltar. Après ce succès, Rodney partit pour les Antilles, laissant une partie de la flotte & les prises qu'il avoit faites, aux ordres de l'Amiral Digby, pour les conduire en Angleterre. Quelques jours après leur séparation, ce dernier découvrit un convoi considérable allant à l'Isle-de-France sous l'escorte de deux vaisseaux de ligne. Il lui donna chasse; mais la plus grande partie du convoi s'échappa. Il n'y eut que trois vaisseaux de provisions de pris avec le Prothé de soixante-quatre canons. Les nouvelles de ces différens succès excitèrent la plus grande joie en Angleterre, & les deux Chambres votèrent unanimement des remercîmens à l'Amiral Rodney.

CHAPITRE XXXII.

L'APPARENCE du Comte d'Estaing sur la côte de l'Amérique vers la fin de l'année 1779, avoit rallenti les opérations militaires des Anglais du côté de *New-York*. Ils s'étoient bornés à mettre cette place dans le meilleur état de défense possible, craignant d'être attaqués par terre & par mer. En conséquence, ils avoient évacué *Rhode-Island*, & souffert que cette île retombât entre les mains des Américains; mais lorsqu'ils furent informés du manque de succès des Français à Savannah, le Général Clinton & l'Amiral Arbuthnot formèrent le plan d'une expédition contre les Colonies Méridionales. La Caroline devint l'objet de leur entreprise. Le Chevalier Clinton avoit à ses ordres une armée considérable, des provisions de guerre en abondance, & une artillerie nombreuse. La flotte étoit aussi formidable, puisqu'après le départ du Comte d'Estaing, il n'y avoit plus d'armée navale dans les mers d'Amérique capable de lui faire tête. Ils firent voile de *New-York* pour Savannah, les derniers jours de l'année 1779; mais ils n'y arrivèrent que vers la fin de Janvier 1780. Ils es- 1780.

1780. suyèrent des coups de vent terribles, & les transports souffrirent beaucoup. Il y en eut de perdus, d'autres de dispersés, & quelques-uns de pris. Un vaisseau chargé de grosse artillerie, & de provisions de guerre, coula à fond. Ils perdirent aussi presque tous leurs chevaux, tant ceux de la cavalerie, que ceux de l'artillerie. Vers le milieu de Février, la flotte avoit remonté jusqu'au port de *North-Edisto* sur la côte de la Caroline Méridionale, où l'armée fut débarquée sans opposition, & prit possession des îles *John* & *James*, qui s'étendent au sud du port de *Charles-Town*. Le Général Clinton jettant ensuite un pont sur le canal de Wapao, étendit ses postes sur la terre ferme, jusqu'aux rives de l'*Ashley*, rivière qui borde *Charles-Town* d'un côté, tandis que celle de *Cooper* la borde de l'autre. L'armée resta dans cette position juqu'à la fin de Mars, & fut considérablement retardée dans ses opérations, faute de ses canons de siège qui avoient coulé à fond. Il fallut débarquer de l'artillerie des navires, & un corps de matelots, aux ordres du Capitaine Elphinstone, s'offrit à la servir. M. Clinton jugea aussi à propos de faire venir des renforts de la Georgie, qui, après une marche pénible & difficile de douze jours, le joignirent enfin sans aucune perte. Le 29 Mars, l'armée, son artillerie &

ſes proviſions furent débarquées ſans oppoſition 1780.
ſur la langue de *Charles - Town.* La nuit du premier Avril, les Anglais ouvrirent la tranchée à environ quatre cens toiſes des ouvrages des ennemis, &, huit jours après, ils avoient élevé des batteries. L'Amiral Arbuthnot avoit de ſon côté fait tous ſes efforts pour paſſer la barre de *Charles-Town*, & après avoir épié l'occaſion pendant quinze jours ſur une côte dangereuſe, il l'avoit enfin trouvée. Les Américains avoient dans le port des forces maritimes qui auroient pu faire plus de réſiſtance. Elles étoient compoſées d'un vaiſſeau percé pour ſoixante canons, mais qui n'en montoit que quarante-quatre; de deux frégates Américaines; d'une frégate Françaiſe de vingt-ſix, & d'un polacre de ſeize. Cette Eſcadre fit d'abord mine de vouloir diſputer le paſſage de la rivière; elle étoit mouillée à un paſſage étroit entre l'île Sullivan & le continent, dans une poſition d'où elle pouvoit prolonger les vaiſſeaux de l'Amiral Anglais à ſon approche du fort Moultrie.

Cette apparence de réſolution ne dura cependant pas long-tems; car, peu après, les Américains ſe retirèrent à *Charles-Town*, mirent des eſpèces de chevaux de friſe ſur le tillac de leurs vaiſſeaux, & les coulèrent pour boucher le canal de la rivière, entre la ville &

1780. *Shutes-Folly*. Arbuthnot ayant levé ces difficultés, & le ſuccès des troupes de terre dépendant de la coopération de la flotte, tâcha de paſſer le fort Moultrie, ſi célèbre par la noble défenſe qu'il fit contre le Chevalier Peter Parker. Il effectua ſon paſſage en eſſuyant une vive canonnade; mais il n'eut que trente hommes tant tués que bleſſés. Sa flotte ſouffrit néanmoins conſidérablement dans ſes agrès, & il perdit un vaiſſeau de proviſions. Il prit alors poſſeſſion du port, & bloqua tous les canaux, de ſorte que la ville ſe trouva parfaitement inveſtie. Les Généraux Anglais, avant d'ouvrir leurs batteries, envoyèrent ſommer le Général Lincoln, qui commandoit dans la place, de ſe rendre; il fit réponſe qu'il feroit ſon devoir, & qu'il la défendroit juſqu'à la dernière extrémité.

Les lignes de *Charles-Town*, quoique faites en très-peu de tems, étoient d'une force aſſez conſidérable. Elles conſiſtoient en une chaîne de redoutes & de batteries qui s'étendoit d'une rivière à l'autre, munie de quatre-vingt pièces de canons, & de mortiers. Les flancs des ouvrages étoient couverts de deux marais fangeux qui s'avançoient depuis les rivières juſques vers le centre, où ils ſe joignoient enſuite par un canal. Au-delà des ouvrages, il y avoit un

foſſé, & au-delà du foſſé un abattis : derrière 1780.
le centre des lignes ſe trouvoit un ouvrage à cornes en maçonnerie qui ſervoit à couvrir la porte principale, & qu'on travailla pendant le ſiège à fermer par la gorge, de manière à former un fort indépendant des autres ouvrages. Le ſiège ſe fit avec vigueur, & la ſeconde parallèle qui étoit à deux cens toiſes des aſſiégés, fut complette le 19 Avril. Le Major Moncrieffe, qui s'étoit déjà ſignalé à la défenſe de Savannah, n'acquit pas moins d'honneur en conduiſant le ſiège de *Charles-Town.*

La ville avoit cependant gardé une communication ouverte avec la campagne du côté de la rivière *Cooper*, quelque tems après avoir été inveſtie des autres côtés. Pluſieurs corps de milice & de cavalerie s'aſſemblèrent ſur le haut de cette rivière, prirent poſſeſſion des ponts, & pouvoient incommoder les fourageurs. Le Général Clinton détacha quatorze cens hommes aux ordres du Lieutenant-Colonel Webſter pour attaquer ces différens corps que les Américains aſſembloient dans la campagne, pour couper cette communication, & s'emparer de tous les paſſages. Le Colonel Tarleton, à la tête d'un détachement de cavalerie ſoutenu par l'infanterie légère du Major Ferguſon & des chaſſeurs, donna ici des preuves de ſa valeur & de

1780. cette activité qui l'ont distingué dans toutes ses campagnes. Avec des forces inférieures, il surprit & dispersa entièrement ce parti d'Américains, prit possession de *Biggins-Bridge*, sur la rivière *Cooper*, ouvrit le chemin à Webster pour s'avancer sur la *Wandoo*, & s'emparer de tous les passages, de sorte que la ville fut entièrement investie. L'arrivée de quelques renforts de *New-York* mit le Général en état d'augmenter le corps de Webster, & Mylord Cornwallis prit alors le commandement des troupes sur la rivière *Cooper*. Il envoya Tarleton contre un autre corps de cavalerie que les Américains avoient eu beaucoup de peine à rassembler. Ce Colonel s'acquitta de sa commission avec la plus grande célérité, & défit entièrement la cavalerie des ennemis.

Pendant ce tems là, les assiégeans finissoient leur troisième parallèle, qu'ils avancèrent jusqu'au canal, & par le moyen d'une sappe qu'ils avoient poussée jusqu'à l'écluse qui lui fournissoit de l'eau, ils l'avoient mis à sec. L'Amiral qui, de son côté, faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour incommoder les ennemis, ayant pris le fort du Mont-Plaisant, fut informé, par quelques déserteurs, de l'état de foiblesse de la garnison du fort Moultrie sur l'île Sullivan. Il débarqua aussi-tôt un corps de matelots

& de soldats de marine pour l'attaquer par terre, 1780.
tandis qu'il le prendroit dans toutes les directions possibles par mer. La garnison qui n'étoit composée que de deux cens hommes, craignant le danger où elle alloit être exposée, demanda à capituler, & se rendit prisonnière de guerre. *Charles-Town* se trouva, par ce moyen, resserrée de tous les côtés. M. Clinton, pour éviter l'effusion de sang, ouvrit alors une correspondance avec le Général Lincoln; mais, jugeant que les circonstances dans lesquelles ce dernier se trouvoit ne lui donnoient point droit aux conditions qu'il demandoit, les hostilités furent renouvellées avec fureur.

Le Brigadier-Général du Portail, Officier Français au service des Américains, & Commandant du Corps des Ingénieurs, se rendit dans la ville, le 25 Avril, par ordre du Congrès. Après avoir examiné les lignes, il ordonna sur le champ de former une seconde enceinte, au moyen de l'ouvrage à corne dont nous avons parlé, & de quelques redoutes, qui permettroit de soutenir la première jusqu'à la dernière extrémité. Ces ouvrages auroient pu être finis en sept à huit jours, si les bourgeois & la milice s'y étoient portés avec zèle; mais, comme ils ne travaillèrent qu'avec beaucoup d'indolence, M. du Portail vit bien qu'ils ne seroient pas achevés

1780. à tems. En conséquence, il proposa au Général Lincoln le seul parti qui restoit. C'étoit d'évacuer *Charles-Town* avec les troupes *Continentales*, par le moyen des frégates qui étoient dans la rivière *Cooper*. Ces troupes, tant à cause des malades & des blessés, ne montoient pas alors à plus de treize cens. On auroit pu remonter la rivière pendant la nuit, & passer le camp des Anglais avec le vent & la marée, débarquer ensuite sur l'une de ses rives, & gagner, par des marches forcées, quelque poste dans l'intérieur du pays. Le Colonel Laurens, brave Officier Américain, qui connoissoit parfaitement le pays, avoit indiqué plusieurs endroits où il étoit possible de débarquer les troupes. Si on réussissoit dans cette entreprise, ce corps auroit servi de point de ralliement à la cavalerie qui avoit été entièrement dispersée, à la milice de l'intérieur du pays, & à celle de la Caroline du Nord; le tout auroit formé une petite armée qui auroit été capable de tenir la campagne, parce que le Général Clinton étoit obligé de retourner à *New-York* avec les deux tiers de ses troupes. Les Anglais auroient été bornés à la prise de *Charles-Town*, & n'auroient guère pu s'éloigner de cette ville. L'évacuation de la place étoit donc une chose capitale; &, si on ne réussissoit pas, on ne pouvoit qu'être pris, comme

on devoit nécessairement l'être dans la place. Le Général Lincoln communiqua ce projet au Conseil des Officiers Généraux, contre l'avis de M. du Portail & du Colonel Laurens, qui craignoient, avec raison, qu'il ne transpirât. Plusieurs d'entr'eux ne l'approuvèrent point; mais, comme ils n'avoient à alléguer que des objections que l'on avoit déjà prévues, M. Lincoln persista dans cette résolution, & le Colonel Laurens se porta avec le plus grand zèle à préparer les moyens de l'exécuter. 1780.

Ce que M. du Portail avoit prévu, arriva. Quelques Membres du Conseil de guerre ne gardèrent point le secret, & la milice fut informée des desseins des troupes *Continentales*. Leurs principaux Officiers vinrent alors se plaindre au Général Lincoln, & dirent qu'on vouloit les sacrifier. On leur fit toutes les représentations possibles pour leur prouver la nécessité de cette mesure; on leur indiqua les moyens de faire eux-mêmes une capitulation, après le départ des troupes réglées; mais ils persistèrent dans leur opiniâtreté, & dirent que, si on continuoit les préparatifs pour l'évacuation, ils en donneroient avis au Général Clinton. Il devint donc nécessaire d'abandonner ce projet.

Cependant les assiégeans avoient ouvert les batteries de la troisième parallèle, & leurs

1780. tranchées furent bientôt poussées à peu de distance du fossé de la place. Alors le Général Clinton envoya de nouveau un Parlementaire pour faire une dernière sommation ; mais, comme il exigeoit toujours que la garnison fût prisonnière de geurre, & que les troupes *Continentales* ne pouvoient s'y résoudre, les conférences furent encore rompues. La milice ayant cependant eu connoissance des articles de la capitulation proposée, & les trouvant assez avantageux pour elle, déclara au Général Lincoln que, s'il tardoit plus long-tems à capituler, elle ne feroit plus le service. Il fallut alors se rendre, d'autant plus, que, depuis que les Anglais avoient passé l'avant-fossé, on ne pouvoit les empêcher de donner un assaut général dont le succès auroit été certain. Les Anglais accordèrent les honneurs de la guerre à la garnison ; mais le Chevalier Clinton ne voulut pas lui permettre de déployer ses drapeaux, ou de battre une marche Anglaise. Les troupes *Continentales* furent prisonnières de guerre, & eurent permission de garder leur bagage. Les miliciens & les Bourgeois s'en retournèrent chez eux sur leur parole, & ne devoient point être inquiétés dans leurs biens ou dans leurs personnes tant qu'ils n'y manqueroient pas. Les Officiers gardèrent leurs épées

& leurs domestiques, & leur bagage ne fut pas visité. 1780.

Les Anglais prirent dans cette place sept Officiers généraux, environ seize cens hommes de troupes *Continentales*, en comptant les malades & les blessés, outre six cens matelots & trois mille hommes de milice. Ils trouvèrent dans la ville trois cens onze pièces de canon, & dans le port trois frégates Américaines, une Française, & un polacre de seize canons.

Plusieurs personnes blâment fort le Général Lincoln de s'être enfermé dans *Charles-Town*, & d'y avoir amené avec lui une milice dont la plus grande partie étoit disposée en faveur des Anglais.

Après la prise de cette Place, ces derniers eurent les succès les plus rapides. Mylord Cornwallis, en s'avançant le long de la rive Septentrionale de la grande rivière Santee, ayant reçu avis que les troupes qui restoient aux Républicains dans cette province étoient assemblées sur les frontières de la Caroline Septentrionale, détacha le Colonel Tarleton avec sa cavalerie pour les disperser avant qu'elles pussent recevoir des renforts des Colonies voisines. Les Américains se croyoient tellement en sûreté à cause de la distance des lieux, qu'ils avoient choisi une situation d'où ils ne pouvoient pas même

1780. faire de retraite. Tarleton surpassa dans cette occasion sa célérité ordinaire; il fit cent cinq milles en cinquante-quatre heures, & se présenta soudainement à Waxsaw devant les ennemis. Il leur fit proposer les mêmes conditions qu'à la garnison de *Charles-Town*; mais elles furent rejettées. Il attaqua aussi-tôt avec impétuosité, & mit en peu de temps les ennemis en déroute. Les Américains eurent cent hommes de tués, cent cinquante de blessés, & cinquante de faits prisonniers; ils perdirent leurs drapeaux, leur bagage & le reste de l'artillerie appartenant à l'armée du midi. Les Anglais n'eurent que très-peu de monde de tué.

La réduction de la Caroline Méridionale paroissoit alors si assurée, que le cinq Juin, lorsque le Général Clinton partit pour *New-York*, il écrivit au Ministre du département des Colonies, qu'il y avoit très-peu de gens dans la province qui n'avoient, ou pris les armes pour le Gouvernement Britannique, ou qui n'étoient pas prisonniers. Il lui manda aussi que les habitans venoient de tous côtés pour témoigner leur loyauté, & offrir leur service, & qu'ils amenoient souvent avec eux leurs chefs & leurs oppresseurs comme prisonniers.

Ce Général, en réglant le Gouvernement de cette province, adopta un plan pour que

ses habitans contribuassent à sa défense & même à la réduction des Colonies voisines. Il déclara qu'il ne vouloit pas que qui que ce fût demeurât neutre ; que ceux qui n'étoient point contre le Roi devoient prendre parti pour défendre sa cause. Il ordonna donc que tout le monde se tînt prêt à marcher au premier moment ; que ceux qui avoient famille formassent une milice pour protéger leurs habitations, & ceux qui n'en avoient pas servissent avec les troupes Royales pendant six mois de l'année, lorsqu'ils seroient appellés pour repousser les Républicains de leurs frontières. Leur service étoit cependant limité aux deux Carolines & à la Georgie ; ils ne devoient point passer les bornes de ces Colonies. A l'expiration de ces six mois ils seroient exempts de tout service militaire, excepté de celui de la milice en cas de besoin. M. Clinton avoit alors les plus grandes espérances de pouvoir subjuguer les Etats-Unis, ou au moins les Colonies Méridionales en peu de mois.

1780.

Ce système de réduire une partie de l'Amérique par l'autre, ou d'établir dans les provinces conquises des forces suffisantes de sujets bien affectionnés pour les garder, avoit souvent été proposé en Angleterre, & les Généraux qui avoient précédé M. Clinton furent blâmés de ne pas l'avoir adopté. Il paroît ce-

1780. pendant qu'il n'étoit pas praticable, parce que la plupart des habitans étoient attachés à la cauſe du Congrès. L'expérience prouve même qu'on ne doit pas placer trop de confiance en des profeſſions de loyauté & d'affection arrachées par la crainte, parce que ceux qui les font n'attendent ordinairement qu'une occaſion favorable pour y manquer.

Pendant l'abſence du Général Clinton, un de ces accidens qu'on ne ſauroit prévoir, avoit mis *New-York* dans le plus grand danger. L'hiver fut cette année-là plus long & plus rigoureux qu'il n'eſt ordinairement dans ces climats, & en privant les îles de la protection que la mer & les rivières leur accordent, expoſoit auſſi la marine qui pouvoit les défendre. La rivière du Nord & les autres canaux étoient couverts d'une glace ſi épaiſſe, que des armées entières pouvoient les paſſer ſans difficulté avec leur bagage & leur artillerie, les îles n'étant alors aucunement ſéparées du continent. Le Général-Major Pattiſon, qui commandoit alors à *New-York*, prit avec Knyphauſen les meſures les plus efficaces pour mettre la place en ſûreté. Il forma pluſieurs corps de bourgeois, & leur donna des Officiers; il fit auſſi un autre corps de quinze cens matelots, de ſorte que la garniſon ſe trouva par ce moyen forte

de

de six mille hommes. Les Officiers & les matelots des frégates qui étoient retenus par la glace, se chargèrent de défendre une redoute, & ceux des vaisseaux marchands & des transports furent armés de lances pour protéger les hangards & les navires. 1780.

Le Général Washington n'étoit pas en état de profiter de cet évènement. La petite armée qui étoit avec lui dans des barraques à *Morris-Town*, étoit inférieure à la garnison de la place. Il fit cependant plusieurs mouvemens qui sembloient indiquer quelque dessein, & le Général-Major Sterling passa même sur l'île des Etats avec deux mille sept cens hommes & de l'artillerie; mais il n'y resta qu'un jour, & se retira ensuite pendant la nuit. Il y eut grand nombre de petites escarmouches pendant l'hiver, dans lesquelles les Anglais eurent ordinairement l'avantage.



CHAPITRE XXXIII.

1780. PENDANT que ces choſes ſe paſſoient dans l'Amérique Septentrionale, les armées navales de France & d'Angleterre combattoient avec opiniâtreté dans les Antilles.

M. de la Motte-Piquet, eſcortant un convoi de la Martinique à Saint-Domingue avec trois vaiſſeaux de ligne & un de cinquante, eut connoiſſance de trois bâtimens. Il fit ſur le champ ſignal au convoi de gagner la terre, ce qui fut exécuté. Il mit enſuite le ſignal de chaſſe, & découvrit diſtinctement, le 20 Avril, trois vaiſſeaux ennemis & deux corvettes. C'étoit le Capitaine Cornwallis avec un vaiſſeau de ſoixante-quatorze, un de ſoixante-quatre, & un de cinquante. M. de la Motte-Piquet pourſuivit avec vigueur, & à cinq heures du ſoir, il ſe trouva ſeul à portée de canon des ennemis, ſes autres vaiſſeaux n'ayant pas été en état de le ſuivre. Il engagea auſſi-tôt le combat, & le continua avec la plus grande intrépidité juſqu'à cinq heures du ſoir contre des forces ſi inégales. Il fut alors joint par le reſte de ſon Eſcadre, & les Anglais reprirent la fuite. Les Français recommen-

cèrent la pourſuite, & le lendemain, à quatre 1780.
heures du matin, ſe trouvèrent aſſez près des Anglais pour renouveller le combat; mais les calmes qui ſurvinrent, & les courans, empêchant toute évolution, donnèrent le tems à l'Eſcadre de ſe réunir à quatre autres vaiſſeaux de ſa nation qui faiſoient force de voiles pour venir à ſon ſecours. Pendant le combat, M. de la Motte-Piquet fut atteint dans la poitrine d'une balle de mitraille qui avoit perdu une grande partie de ſa force; mais, malgré cet accident, il continua de donner ſes ordres avec le plus grand ſang-froid, & fit mettre le premier appareil à ſa bleſſure ſur le pont.

Le Comte de Guichen ayant joint le Comte de Graſſe, la flotte de France étoit alors forte de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, ſans compter les frégates. Elle ſortit, le 13 Avril, du Fort-Royal avec un convoi chargé de troupes aux ordres de M. le Marquis de Bouillé, pour voir s'il n'y avoit pas moyen de faire quelque tentative ſur les poſſeſſions des Anglais, & pour couvrir en même tems une flotte marchande deſtinée pour Saint-Domingue. Rodney arriva d'Europe, à-peu-près à la même époque, pour prendre le commandement de l'armée navale Anglaiſe qui ſe trouva, par les renforts qu'il amena avec lui, forte de vingt

1780. vaiſſeaux de ligne, & d'un de cinquante canons. Les Anglais n'ayant fait aucun mouvement pour s'oppoſer au paſſage du convoi de Saint-Domingue, le Comte de Guichen dirigea ſa route pour remonter au vent de la Martinique, en paſſant par le canal de la Dominique. Pluſieurs vaiſſeaux étoient parvenus à s'y élever, lorſque le Comte de Kerſaint, Capitaine de frégate, ſignala la vue de la flotte Anglaiſe. Le Général Français fit auſſi-tôt le ſignal de ralliement & celui d'ordre de bataille. Il employa toutes les manœuvres qui lui parurent les plus avantageuſes pour approcher les Anglais, qui avoient le vent. Le 17, Rodney ſe décida à accepter le combat, & porta ſur la ligne Françaiſe. L'armée de France étoit diviſée en trois Eſcadres. L'Eſcadre bleue étoit aux ordres du Comte de Sade, l'Eſcadre blanche aux ordres du Comte de Guichen, & le Comte de Graſſe commandoit l'Eſcadre blanche-bleue. Celle d'Angleterre étoit auſſi en trois diviſions. L'avant-garde étoit aux ordres du Chevalier Hyde Parker, Rodney commandoit le corps de bataille, & le Contre-Amiral Rowley l'arrière-garde. A une heure & un quart après midi, l'action s'engagea à l'avant & à l'arrière-garde, & à une heure trois quarts, un des matelots de l'Amiral Anglais, commença à canonner le vaiſſeau la

Couronne, monté par le Comte de Guichen. 1780.
Rodney ne chercha cependant pas lui-même le Général Français, & se tint toujours de l'arrière de la Couronne, ce qui fit juger au Comte de Guichen que son projet étoit de couper l'arrière-garde Française. En effet, Rodney ne tarda pas à manœuvrer de manière à exécuter ce projet, en tentant de passer par une lacune que la grande dérive d'un vaisseau laissoit dans la ligne Française. Il avoit déjà doublé un des vaisseaux de l'armée de France, lorsque le Comte de Guichen fit signal de revirer de bord vent arrière, & arriva dans le même instant pour couper lui-même la ligne Anglaise; mais Rodney ne lui en laissa pas le tems, & se pressa de reprendre ses amures. Le Général Français reprit aussi les siennes, & annulla le signal de virer de bord.

Les deux armées se trouvant alors sur les mêmes amures, le Comte de Guichen croyoit que Rodney voudroit enfin le combattre; mais il resta toujours un peu de l'avant du Palmier de soixante-quatorze, commandé par le Chevalier de Monteil, matelot de l'arrière du Comte de Guichen. Le Général Français ne put jamais faire feu sur le Sandwich que montoit le Général Anglais, que d'une partie de ses canons. Les plus petits vaisseaux Français furent engagés

1780. par les plus gros navires Anglais, & soutinrent avec fermeté un feu si supérieur pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que le Comte de Grasse, ayant reviré de bord, vînt à leur secours & les dégagea. A cinq heures & demie, Rodney conservant toujours l'avantage du vent, ne jugea plus à propos de continuer le combat, & fit serrer le vent à toute sa flotte. Il avoit souffert considérablement, son mât d'hune tomba, & il dit lui-même qu'on fit des efforts incroyables, pendant vingt-quatre heures, pour empêcher que son vaisseau ne coulât à fond. L'armée de France conserva ses feux pendant toute la nuit; mais, le 18, elle perdit de vue la flotte Anglaise. Le Comte de Guichen se décida alors à débarquer ses blessés à la Guadeloupe, ce qui fut exécuté sans jetter l'ancre.

L'Armée Anglaise fut apperçue le 20 sous le vent de la Guadeloupe. Celle de France manœuvra pendant deux jours pour l'engager de nouveau au combat; mais, comme elle parut décidée à ne pas l'accepter, le Comte de Guichen se détermina, de concert avec le Marquis de Bouillé, à remonter au vent des îles par le Nord de la Guadeloupe, pour tenter les expéditions qui paroîtroient praticables.

Le premier dessein des Français étoit de faire une tentative sur Saint-Christophe, ou sur l'île

d'Antigue, parce qu'ils avoient été informés 1780. que les Anglais en avoient retiré la plus grande partie des garnisons pour attaquer la Grenade; mais ils trouvèrent qu'elles étoient repassées dans ces îles. L'égalité des deux armées navales ne permettoit pas de siège en règle; c'est pourquoi les Généraux Français se déterminèrent à remonter au vent de la Martinique, &, après avoir passé par le canal de Sainte-Lucie, à prendre poste au Gros-Islet.

L'armée Française se trouva, le 5 Mai, à vue de la Martinique au vent. Le 7, le Marquis de Bouillé fit route sur Sainte-Lucie avec six cens grenadiers répartis sur quatre frégates, & toute la flotte suivit la route de cette petite Escadre, pour se trouver au point du jour à l'ouvert du canal. Le 8 au matin, on découvrit l'armée Anglaise. Les Français renoncèrent alors au projet de prendre poste au Gros-Islet, & se disposèrent à combattre. Le Comte de Guichen louvoya en présence de l'armée Anglaise, pour l'engager à sortir du canal; mais Rodney ne s'y décida pas. Il fit alors arriver sa flotte sur celle d'Angleterre, & la poursuivit vent arrière pendant trois jours. Les vents ayant ensuite tourné de l'Est au S. E., ce changement donna aux Anglais l'avantage du vent, ce qui le détermina à accepter le combat. L'avant-

1780. garde Anglaise engagea, le 15, l'avant-garde Française. M. de Guichen fit aussi-tôt virer de bord à son armée dans la vue de la couper, ou au moins de la faire plier. Cette manœuvre réussit, & une partie des deux armées combattit à bord opposé; mais la nuit qui survint ne permit pas au Général Français de faire virer son armée. Il crut que la proximité des deux lignes pourroit causer beaucoup de confusion, & que ni lui, ni le Général Anglais ne devoit s'y exposer. M. de Guichen continua ensuite la bordée du Nord pour s'élever au vent de la Martinique, & s'entretint sur ce bord jusqu'au 19, sans que les Anglais fissent mine de vouloir l'attaquer.

Ils tentèrent cependant ce jour-là de gagner le vent, & vinrent à toutes voiles. L'armée de France n'en augmenta pas, pour donner aux Anglais l'espoir de passer au vent, & les laisser s'engager, puisqu'ils évitoient constamment de combattre sous le vent. A deux heures & demie, le Comte de Guichen, voyant qu'ils ne pouvoient plus refuser le combat qu'en pliant tout-à-fait, ordonna aux vaisseaux de la tête de porter leurs efforts sur l'avant-garde Anglaise, & d'engager. A trois heures & demie, le feu commença entre les deux chefs de files; les Anglais étant forcés d'arriver & de passer sous

le vent. L'action devint ſucceſſivement générale entre les deux lignes à bords oppoſés; mais à quatre heures & demie, les vaiſſeaux de tête de la ligne Françaiſe, ayant beaucoup largué pour combattre de plus près, & les autres ayant ſuivi dans les eaux des premiers, le Général fit ſignal de ſe rallier en tenant le vent, afin qu'en virant tous enſemble, la ligne ſe trouvât formée au vent des Anglais, s'ils avoient le projet de revirer ſur ſon arrière-garde. A quatre heures trois quarts, pluſieurs vaiſſeaux Anglais ayant reviré, & venant à toutes voiles ſur les derniers vaiſſeaux de la ligne Françaiſe qui combattoient encore, le Comte de Guichen fit revirer l'Eſcadre blanche tout à la fois vent devant & enſuite l'Eſcadre bleue, & laiſſa continuer la route à l'Eſcadre blanche-bleue qui n'avoit pas encore paſſé l'ennemi. 1780.

Ce mouvement fut à peine exécuté par l'Eſcadre blanche, que neuf vaiſſeaux Anglais, qui venoient à toutes voiles, revirèrent auſſi-tôt de bord, & ſe rallièrent à leurs Eſcadres.

A ſix heures un quart, les deux armées étoient rangées ſur deux lignes à-peu-près parallèles à la diſtance de deux portées de canon; mais, pendant la nuit, les Anglais coururent largue, & le lendemain ils étoient à deux lieues ſous le vent. Ils continuèrent à courir largue, & le

1780. 21 on n'en eut plus aucune connoiſſance. Le Comte de Guichen jugeant qu'il s'étoient retirés à la Barbade ou à Saint-Chriſtophe, fit route pour la Martinique. Il paroît que l'avant-garde Anglaiſe fut fort maltraitée, & que cinq de leurs vaiſſeaux arrivèrent à Sainte-Lucie dans un délabrement complet, l'un d'eux étant abſolument hors de ſervice ; le reſte de la flotte ſe retira à la Barbade. Le 22, l'armée Françaiſe mouilla au Fort-Royal. Le Comte de Guichen ſe loue infiniment de la manière dont tous les vaiſſeaux ont combattu, & chaque Capitaine en particulier donne les plus grands éloges à la fermeté des équipages & des ſoldats qui étoient à bord. Les Français eurent, dans ces trois actions, cent cinquante-huit hommes de tués, & huit cens vingt de bleſſés.

Rodney, au contraire, ſe plaignit amèrement de ſes Officiers, dit que ſes ſignaux ne furent pas obéis. Il mit un de ſes Capitaines aux arrêts, & donna le commandement de ſon vaiſſeau au premier Lieutenant. Les Anglais eurent cent quatre-vingt-huit hommes de tués, & ſix cens quarante-ſix de bleſſés. Entre les premiers, étoient M. St-John, Capitaine de l'Intrépide, & trois de ſes Lieutenans. L'Albion ſeul eut vingt-quatre hommes de tués, & cent vingt-trois de bleſſés.

Malgré la tranquillité apparente qui régnoit dans la Caroline Méridionale lors du départ du Chevalier Clinton, les habitans donnèrent en peu de tems des preuves qu'ils n'étoient pas satisfaits du Gouvernement Britannique. Ils s'efforcèrent de vendre leurs biens à quelque prix que ce fût, & de quitter la province. Mylord Cornwallis, craignant les effets de cette émigration, fit publier une proclamation vers la fin de Juillet pour empêcher la vente des biens, & même celles des Nègres, sans avoir auparavant obtenu permission du Commandant de *Charles-Town*. 1780.

Ce Général étoit depuis long-tems en correspondance avec les Royalistes de la Caroline Septentrionale; mais, outre que la chaleur ne lui permettoit pas de rien entreprendre dans cette saison de l'année, il savoit aussi qu'il étoit impossible de faire subsister une armée dans cette Colonie avant la récolte de la moisson. Il pria donc les partisans du Gouvernement Britannique de se tenir tranquilles jusqu'à ce qu'il fût en état de les seconder, de faire leurs préparatifs sans bruit, & de ne point donner le moindre soupçon à leurs adversaires; mais l'impatience ordinaire de ces *Tories* ne leur permit pas de profiter de ces avis. En conséquence, il y eut des insurrections qui, étant mal conduites

1780. & prématurées, furent aisément étouffées. Le Colonel Bryan, à la tête de huit cens hommes mal armés, gagna cependant la Caroline Méridionale, & joignit l'armée du Roi.

Mylord Cornwallis, étant encore retenu à *Charles-Town* pour régler les affaires de la province, fit avancer sur les frontières les troupes destinées à faire la campagne sous le commandement de Mylord Rawdon, qui établit son quartier à Cambden. La situation avantageuse de cette ville sur la grande rivière Santee, qui offre une communication facile avec les places les plus éloignées de la province, jointe à d'autres circonstances, engagèrent Mylord Cornwallis à en faire une place d'armes & un dépôt pour les provisions de l'armée dans ses opérations futures. Il y fit donc transporter de *Charles-Town*, avec la plus grande diligence, des provisions de bouche & de guerre. Il leva aussi la milice, & forma de nouveaux corps sous des Officiers qu'il croyoit bien affectionnés.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, il arriva un grand changement dans la Caroline Septentrionale. Le Baron de Kalbe, Officier Français au service des Américains, arriva dans la province avec deux mille hommes de troupes *Continentales*, & fut suivi par quelques corps de

milice de la Virginie. La province faisoit, outre cela, les plus grands efforts pour se mettre en état de défense. Rutheford, Caswell, & Sumpter s'avancèrent sur les frontières. Il y eut différentes escarmouches, & Mylord Rawdon jugea à la fin à propos de concentrer ses postes. 1780.

Les Anglais ne tardèrent pas à s'appercevoir que la soumission des Caroliniens n'étoit que feinte, & que la nécessité seule les empêchoit de secouer le joug. A mesure que les Républicains s'approchèrent, ils firent des efforts incroyables pour les joindre. Le Colonel Lisle emmena tout un bataillon de milice levé pour Mylord Cornwallis, & joignit Sumpter. Un autre bataillon, que l'on avoit chargé de conduire cent malades à *George-Town*, par la rivière Pedee, se saisit de ses Officiers, & les mena prisonniers de guerre aux Républicains.

Peu de tems après, le Général Gates vint dans la Caroline Septentrionale pour prendre le commandement de l'armée du Midi. Vers le commencement d'Août, Mylord Cornwallis ayant reçu avis que Gates s'avançoit avec son armée vers la crique de Lynché, que Sumpter vouloit couper les communications entre la ville & l'armée, que toute l'étendue de pays entre la Pedee & la rivière Noire étoit révoltée, &

1780. que Mylord Rawdon assembloit ses forces à Camden, il partit sur le champ pour le joindre. A son arrivée, il apprit que Gates n'étoit pas fort éloigné avec une armée de cinq ou six mille hommes, dont la plus grande partie de milice. Celle de Mylord Cornwallis étoit tellement réduite par les maladies & d'autres accidens, qu'elle ne montoit pas à plus de mille quatre cens hommes de troupes réglées, en état de porter les armes, outre cinq à six cens miliciens. Il savoit que Gates étoit campé à environ treize milles de Cambden, à une place appellée Rugley, dans une fort mauvaise situation. Il résolut de le surprendre. En conséquence, il sortit de la ville à dix heures du soir, après avoir disposé ses troupes réglées de manière qu'elles fussent opposées aux troupes *Continentales*. Il paroît qu'au moment où Mylord Cornwallis quitta Cambden pour surprendre Gates, celui-ci partit aussi de Rugley dans l'intention de marcher aux Anglais. Les troupes légères des deux armées se rencontrèrent dans l'obscurité, & furent également surprises. Les corps avancés des Américains furent cependant repoussés, & se replièrent sur leur avant-garde, ce qui la mit un peu en désordre. Les deux Généraux formèrent alors leurs troupes, & attendirent le jour, Gates se trouvoit dans une fort mau-

vaise position. Il étoit dans un terrein étroit, entre deux marais fangeux, où il ne pouvoit tirer aucun avantage de sa supériorité en étendant ses lignes. 1780.

Au point du jour, le Général Américain fit un mouvement pour changer son ordre de bataille. Mylord Cornwallis tâcha aussi-tôt d'en profiter, & ordonna au Colonel Webster, qui commandoit l'aîle droite de son armée, de charger l'aîle gauche des Américains. L'action ne tarda pas à devenir générale, & fut soutenue pendant une heure de part & d'autre avec la plus grande opiniâtreté; le feu fut prompt & violent, & on vint même plusieurs fois à la bayonnette. Les Anglais pressèrent leurs ennemis avec vigueur, &, quelque tems après, les Américains furent mis en déroute & prirent la fuite de tous côtés. Les relations Américaines disent que toute leur milice, excepté un régiment de la Caroline Septentrionale, fut mise en désordre à la première décharge, & qu'il fut ensuite impossible aux Officiers de la rallier; mais qu'elle gagna les bois, & se dispersa. Les troupes *Continentales*, & ce régiment de milice dont nous avons parlé, se conduisirent cependant avec le courage le plus déterminé. Mylord Rawdon, & les Colonels Webster & Tarleton, se distinguèrent grandement dans

1780. cette bataille. La victoire fut complette, & les Américains furent pourſuivis juſqu'à vingt milles du champ de bataille. Toute leur artillerie, leur bagage, & deux mille fuſils, tombèrent entre les mains des Anglais. Mylord Cornwallis dit que les tués étoient au nombre de huit à neuf cens, & qu'il fit mille priſonniers. Le Baron de Kalbe, Commandant en ſecond dans l'armée Américaine, fut mortellement bleſſé. Cet Officier paſſa les derniers momens de ſa vie à dicter une lettre qui exprimoit l'affection la plus grande pour les Américains, & qui donnoit les plus grands éloges aux troupes *Continentales*, à cauſe de leur valeur dans cette action dont il avoit été témoin. Il témoignoit auſſi la plus grande ſatisfaction d'avoir été le compagnon de leur fortune, & d'être tombé en défendant leur cauſe.

Le Brigadier-Général Gregory étoit au nombre des morts, & le Général Rutherford fut pris. Les Anglais perdirent pluſieurs Officiers, & eurent trois cens vingt-quatre hommes de tués & de bleſſés.

Le Général Sumpter avoit eu beaucoup de ſuccès, en interceptant pluſieurs convois, & étoit aux gués de Catawba, avec environ mille hommes, & un grand nombre de priſonniers & de chariots qu'il avoit pris, où il ſe croyoit en

ſûreté,

ſûreté, à cauſe de la diſtance des lieux & des 1780.
difficultés du pays. Mylord Cornwallis crut qu'il étoit de la dernière importance de détruire ce corps avant d'entrer dans la Caroline Septentrionale. Il détacha donc le Colonel Tarleton avec environ trois cens cinquante hommes pour ce ſervice. Cet Officier fit tant de diligence, que les Américains n'eurent aucun avis de ſon approche, & furent completement ſurpris. La plupart de leurs ſoldats n'eurent pas le tems de prendre leurs armes; il y en eut environ 150 de tués & 300 de faits priſonniers. Les Anglais reprirent auſſi leurs chariots, & pluſieurs de leurs compatriotes. Ces brillans ſuccès laiſſèrent les Colonies Méridionales ouvertes à Mylord Cornwallis, & lui permirent de donner un libre eſſor à cet eſprit d'entrepriſe qui l'a toujours diſtingué durant cette guerre.

Pendant ces opérations dans les Colonies Méridionales, les hoſtilités que la rigueur de l'hiver avoit fait diſcontinuer du côté de *New-York*, furent renouvellées. Peu de tems avant le retour du Chevalier Clinton, les Généraux Knyphauſen, Robertſon & Tryon, paſſèrent, pendant la nuit, de l'île des Etats à la ville d'Eliſabeth, dans la Nouvelle-Jerſey, & s'avancèrent juſqu'à un endroit appellé les fermes du Connecticut. La milice les avoit cependant fort

1780. incommodés dans leur marche, & s'étoit ensuite retirée dans ces fermes dont nous venons de parler, d'où elle faisoit un feu violent. Les Anglais, pour se tirer d'embarras, les réduisirent en cendres; mais ils se trouvèrent arrêtés par un corps de troupes réglées qui vint au secours de la milice, & qui se posta là un pont qui conduit à la ville de *Springfield*. Il y eut à cet endroit une escarmouche de plusieurs heures, & les Généraux Anglais étant informés que de gros détachemens de l'armée Américaine étoient en mouvement pour joindre ces corps, jugèrent à propos de se retirer. Ils furent poursuivis avec ardeur par les Américains, qui attaquèrent un régiment de leur arrière-garde avec furie. Après un combat bien soutenu pendant long-tems, ces derniers furent obligés de se retirer à cause des secours que les premiers reçurent de leur corps d'armée. Knyphausen étoit encore à la ville d'Elisabeth, lorsque le Général Clinton arriva de *Charles-Town*. Celui-ci résolut de suivre le dessein formé contre *Springfield*, & fit des préparatifs qui indiquoient une expédition dans la rivière du Nord, afin de cacher ses intentions. Cette feinte engagea le Général Washington à détacher, pour la sûreté de *West-Point*, une partie de son armée. Les troupes Anglaises marchèrent alors vers *Springfield*. Le dessein de Clinton étoit

de prendre possession du pays montagneux qui 1780.
avoit si souvent servi de retraite au Général Américain, & de détruire ses provisions & ses magasins. Le Général Green, ayant à ses ordres les brigades de Jersey & de Stark, gardoit les défilés & les montagnes qui forment la principale force du pays. *Springfield* est situé au pied de ces montagnes. Les Anglais s'avancèrent avec célérité vers ce village; mais ils trouvèrent le pont qui y conduisoit gardé par un détachement de cent soixante-dix hommes aux ordres du Colonel Angel. Cet Officier se comporta avec tant de bravoure, qu'il défendit son poste avec cette poignée d'hommes, pendant un quart-d'heure, contre des forces infiniment supérieures, & après avoir perdu le tiers de ses troupes, il fit encore une retraite honorable, emportant avec lui tous ses blessés. Le Général Green étoit alors à un mille au-dessus de *Springfield*; mais il ne pouvoit détacher un seul homme pour secourir le Colonel Angel, sans exposer des postes plus importans. Les Anglais furent tellement irrités du grand nombre d'hommes qu'ils avoient perdus à l'attaque du pont, qu'ils mirent le feu à *Springfield*, & le réduisirent en cendres.

Ainsi se termina cette expédition; car ils trouvèrent le Général Green si avantageusement

1780. poſté, qu'ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer. Ils firent donc une ſeconde retraite, & furent vivement pourſuivis par la milice qui s'aſſembloit de tous côtés, & qui étoit irritée à cauſe de la perte de ſes biens & de ſes habitations. Ils effectuèrent cependant leur retraite & paſſèrent le même jour ſur l'île des Etats.



CHAPITRE XXXIX.

DEPUIS le commencement de la révolution, les Américains ſe ſoutenoient ſeuls contre toutes les forces que l'Angleterre avoit employées pour les réduire ; mais plus leurs efforts avoient été grands, moins ils pouvoient ſe renouveller ; leur ſituation devenoit chaque jour plus dangereuſe. Dans cet état, il ſe déterminèrent à ſolliciter auprès du Roi de France, leur allié, un ſecours de vaiſſeaux, de troupes & d'argent. Sa Majeſté Très-Chrétienne leur accorda, ſans aucune condition, une Eſcadre de ſix vaiſſeaux pour agir ſur leurs côtes, un corps de quatre mille hommes & des ſecours pécuniaires. Peu après elle réſolut d'augmenter le nombre de ces troupes, ainſi que l'équipage d'artillerie & la quantité des munitions. Le Chevalier de Ternay eut le commandement de l'Eſcadre, & le Comte de Rochambeau celui des troupes. Tout ce qui concernoit le département de la guerre fut préparé avec la plus grande diligence, & rendu au port de Breſt dans les premiers jours du mois d'Avril, époque fixée pour l'embarquement. 1780.

Les vents ayant contrarié les bâtimens de

1780. tranſport qui devoient ſe rendre de Bordeaux à Breſt, il ne s'y en trouva, à l'arrivée du Comte de Rochambeau, que la quantité néceſſaire pour tranſporter cinq mille hommes; le reſte des troupes, dont le corps devoit être augmenté, fut laiſſé ſur la côte de France, & une partie des munitions à Breſt. L'Eſcadre du Chevalier de Ternay fut augmentée d'un vaiſſeau de ligne.

Les préparatifs que l'on faiſoit en Angleterre pour en mettre une à la ſuite de celle du Chevalier de Ternay, l'avantage que pouvoit avoir cette Eſcadre ſur celle de France en partant ſans convoi, & la néceſſité de porter de prompts ſecours aux Américains, déterminèrent le Miniſtère à donner ordre au Général Français de faire voile au premier moment favorable; mais les vents contraires retinrent en rade l'Eſcadre & le convoi juſqu'au commencement de Mai, & ne permirent pas aux bâtimens deſtinés pour le tranſport du reſte des troupes de ſortir de Bordeaux.

Quinze jours avant cette époque, le Marquis de la Fayette, qui retournoit à l'armée Américaine, en ſa qualité de Général-Major, partit de Rochefort ſur une frégate avec le ſieur Corny, Commiſſaire des guerres, pour aller annoncer aux Américains le ſecours qui devoit leur arri-

ver, & préparer à *Rhode-Island* le débarquement & les approvisionnemens pour les troupes Françaises. 1780.

Enfin la nuit du premier au 2 du mois de Mai, le Chevalier de Ternay profita habilement de la première pointe de vent pour mettre à la voile avec le convoi assemblé à Brest. Il sortit sans accident de la passe du Rat; mais trois jours après il fut accueilli dans le golfe de Gascogne d'un coup de vent violent. Le convoi fut dispersé pendant la durée de la tempête qui continua quatre jours. Le vent ayant changé, il le rallia avec célérité, & doubla le cap Finisterre.

L'Amiral Graves étoit sorti des ports d'Angleterre, par le même vent dont avoit profité le Chevalier de Ternay pour sortir de Brest; mais surpris par la même tempête, avant d'être hors de la Manche, il fut contraint de rentrer dans un port, ce qui donna quelque avance à l'Escadre Française & au convoi. Leur navigation, après avoir doublé le Sud des Açores, fut heureuse, mais lente, & contrariée par des calmes.

Le 20 du mois de Juin, étant au Sud des Bermudes, on découvrit une Escadre de six vaisseaux arrivant à toutes voiles sur le convoi; le Chevalier de Ternay le rallia derrière sa ligne,

1780. & présenta ses sept vaisseaux de guerre en ordre de bataille. L'Escadre opposée retint le vent à l'exception d'un seul de ses vaisseaux qui se trouvoit sur la prolongation de la ligne du Chevalier de Ternay. Il fut chassé si vigoureusement, qu'il étoit au moment d'être pris; mais le Chevalier de Ternay s'appercevant que la Provence ne pouvoit le suivre, ce qui occasionna un vuide dans sa ligne, & craignant que le gros de l'Escadre ennemie qui étoit au vent ne séparât la sienne pour tomber ensuite sur le convoi, fit signal aux deux vaisseaux qui le précédoient de diminuer de voiles. Celui des Anglais profita de ce moment pour virer de bord, & aller se réunir à son Escadre en essuyant tout le feu de la ligne de l'Escadre Française qui ne put le désemparer. On se canonna de part & d'autre jusqu'au coucher du soleil; alors le Chevalier de Ternay continua sa route avec le convoi, préférant sa conservation à la prise d'un vaisseau (1).

Quelques jours avant cette rencontre, l'Escadre Française prit un cutter Anglais qui trans-

(1) L'Escadre Anglaise étoit commandée par le Capitaine Cornwallis, & elle retournoit à la Jamaïque, après avoir escorté un convoi jusqu'à la hauteur des Bermudes.

portoit aux îles quelques Officiers partis de *Charles-Town.* Elle apprit par eux le siège & la prise de cette ville capitale de la Caroline Méridionale. 1780.

Le 4 Juillet, étant à peu de distance des caps de la Virginie, les Français prirent un bâtiment Anglais; les papiers qu'ils y trouvèrent confirmèrent la prise de *Charles-Town*, & apprirent le retour de l'Escadre de l'Amiral Arbuthnot à *New-York*, avec les troupes que le Général Clinton avoit conduites au siège de *Charles-Town.* Ils surent aussi qu'il avoit laissé dans cette dernière ville cinq mille hommes aux ordres du Lord Cornwallis; qu'après l'arrivée des troupes qu'il ramenoit à *New-York*, la garnison s'y trouvoit forte de 14000 hommes, & qu'Arbuthnot attendoit de moment à l'autre l'Amiral Graves pour se réunir à lui, & agir ensuite avec toutes leurs forces de terre & de mer. Le soir du même jour, comme l'Escadre de France se préparoit à mouiller, le Chevalier de Ternay apperçut à l'ouverture des caps de la baie de Chesapeak onze voiles fortes que ses Officiers estimoient être des vaisseaux de guerre. Ils conjecturèrent que c'étoient les six vaisseaux qu'ils avoient combattus le 20, & qui s'étant joints à ceux d'Arbuthnot, attendoient l'Escadre Française.

1780. Les ordres qu'avoit le Chevalier de Ternay lui enjoignant de débarquer le convoi à *Rhode-Island*, il vira de bord, fit pendant la nuit quelques fausses routes, dont la dernière fut dirigée au Nord-Est pour porter sur cette île. Il manqua cette occasion favorable, parce que ces onze voiles fortes n'étoient, comme on l'apprit depuis, qu'un convoi allant de *Charles-Town* à *New-York*, sous l'escorte de quelques frégates; mais le Chevalier de Ternay, principalement occupé de mener en sûreté son convoi au lieu de sa destination, cherchoit à éviter toute espèce d'engagement.

Il entra enfin le 12 Juillet dans le port de *Rhode-Island*, après une navigation de soixante-dix jours. Il y trouva une frégate commandée par M. de la Touche qui, peu de jours auparavant, avoit eu un combat obstiné avec l'Isis, frégate Anglaise.

L'Escadre de l'Amiral Graves arriva le 13 à *New-York*: on sut que c'étoit à Plymouth que la tempête l'avoit forcé de se jetter, & qu'il n'avoit pu en sortir que quinze jours après. Il prit vers les Açores le Fargés, vaisseau de la Compagnie Française des Indes, & le remorqua pendant une partie de sa route; ce qui ralentit sa marche & retarda sa jonction avec Arbuthnot. Si ces deux Escadres se fussent trouvées en tra-

vers sur les attérages à l'arrivée de l'Escadre 1780.
Française à *Rhode-Island*, celle-ci auroit couru de grands dangers.

Le corps de troupes Françaises débarqua à *New-Port*. Le camp que le Comte de Rochambeau lui fit prendre couvroit la ville, sa droite étoit appuyée au mouillage de l'Escadre qui s'embossa, & protégée par des batteries qu'il établit sur toutes les pointes & dans les îles. Il fit travailler en même tems à fortifier différens points sur lesquels les Anglais pouvoient débarquer, & à ouvrir des marches pour s'y porter. Dans cette position, les troupes Françaises avoient l'avantage de pouvoir marcher, par la ligne la plus courte, à tous les points de débarquement, tandis que l'ennemi, pour varier ses attaques, avoit de grands cercles à parcourir. En douze jours de tems, un travail de toute la partie de l'armée en état d'agir rendit la position respectable; mais un grand tiers de l'armée tant de terre que de mer, étoit fortement attaqué du scorbut, & fut envoyé aux hôpitaux qui avoient été préparés dans l'intérieur de l'île.

La prise de *Charles-Town* avoit jetté un grand discrédit dans les finances des Américains, & le papier monnoyé étoit fort déprécié.

Quant à la situation des affaires militaires, le Général Washington, après avoir détaché

1780. dans la Caroline, aux ordres du Général Gates; les troupes des Etats du Sud, se trouvoit réduit à la défensive dans les Jerseys avec son armée, composée des troupes des Etats du Nord. Le corps des Français fut reçu par le Général Washington, & par le Congrès, avec beaucoup de joie & de reconnoissance; mais ils desiroient une augmentation de troupes & de vaisseaux qui pût donner sur la mer la supériorité pour agir contre les places situées sur les côtes.

Dix jours après le débarquement à *Rhode-Island*, les Escadres d'Arbuthnot & de Graves réunies au nombre de quarante voiles, dont onze vaisseaux de ligne, se présentèrent devant *Rhode-Island*, & s'approchèrent de l'île de tous les côtés, cherchant à attaquer l'Escadre Française dans son mouillage. Les deux Amiraux parurent renoncer à ce projet jusqu'à ce qu'ils fussent secondés par l'armée de terre, dont le Général Clinton pressoit l'embarquement dans le Sud près de *New York*. Le Général Washington, qui observoit leurs mouvemens, en donna de fréquens avis au Comte de Rochambeau, & attendu l'affoiblissement considérable que les maladies occasionnoient dans l'Escadre, & parmi les troupes Françaises, il l'autorisa à requérir les milices de l'Etat de Boston & de *Rhode-Island*, pour l'aider dans ses travaux, & con-

tribuer à la défense de l'île. Les Etats lui envoyèrent quatre à cinq mille hommes convoqués par le Général Heath ; ils marchèrent avec beaucoup de volonté & de diligence. Le Général Heath avoit été détaché par Washington pour procurer au corps Français tous les secours qui seroient en son pouvoir ; il s'en acquitta avec un zèle vraiment patriotique. Le Comte de Rochambeau ne garda que deux mille hommes, & en donna le commandement au Marquis de la Fayette que le Général Washington lui envoya. Les autres miliciens retournèrent dans leurs habitations pour achever leurs moissons, qu'ils avoient interrompues pour marcher au secours des Français. 1780.

Le Général Clinton s'étoit effectivement embarqué avec huit mille hommes, de la grosse artillerie & des mortiers, dans le dessein d'attaquer les Français à *Rhode-Island*, & s'étoit avancé dans la baie d'Huntingdon à *Long-Island* ; mais cette expédition ne plut point à l'Amiral Arbuthnot. Il y eut des dissentions entre ce Général & cet Amiral, & ils n'agirent jamais de concert. Il paroît, par la correspondance du Chevalier Clinton avec M. Arbuthnot, que ce fut la faute de ce dernier s'il n'y eut rien d'entrepris.

Les dispositions que firent ensuite les Fran-

1780. çais pour recevoir cette attaque, & le mouvement du Général Washington qui passa la rivière du Nord & menaça *New-York*, engagèrent le Général Clinton à abandonner son projet.



CHAPITRE XXXV.

NOUS avons déjà vu les succès qu'avoit eus Don Galvez contre les établissemens Anglais sur le Mississipi. Ne se croyant pas dans ce tems-là en état de continuer ses conquêtes, il concerta un plan d'opérations avec le Gouverneur de la Havanne, vers la fin de l'année 1779. En conséquence, vers le milieu de Janvier 1780, il embarqua toutes les troupes qu'il put lever dans son gouvernement, & partit pour son expédition, sous l'escorte de quelques frégates, s'attendant à être joint par les forces de la Havanne. 1780.

Il est impossible de concevoir les difficultés qu'il rencontra, & les dangers qu'il courut en passant à la Mobille. Il y a dans cette saison de l'année des coups de vent & des tempêtes terribles sur cette côte, & un grand nombre d'écueils embarrassent les embouchures de presque toutes les rivières.

Après avoir combattu près d'un mois contre les mauvais tems & les autres difficultés, la plus grande partie de sa petite Escadre fut jettée à la côte, & plusieurs de ses vaisseaux entière-

1780. ment perdus dans la baie de la Mobille. Cet accident leur ôta tout espoir de succès. Don Galvez se trouvoit sur un rivage désert avec huit cens hommes, la plupart sans habit, sans armes, & avec très-peu de provisions.

Les Espagnols supportèrent tous ces maux avec la plus grande fermeté. Au lieu de se laisser abattre par les difficultés, ils furent inspirés d'une nouvelle ardeur. Ils tournèrent les débris de leurs vaisseaux en échelles & en d'autres machines, résolus de prendre la place par escalade, puisqu'ils n'avoient plus les moyens de faire un siège.

La persévérance de Don Galvez ne tarda pas à être récompensée; car, peu de tems après, il arriva quatre vaisseaux armés de la Havanne, avec une partie du régiment de Navarre. Quoique ces renforts apportassent la nouvelle que le principal embarquement étoit retardé, ils donnèrent cependant plus d'ardeur aux Espagnols. Ils se rembarquèrent avec allégresse; &, après avoir couru de nouveaux dangers, ils débarquèrent, le 15 Février, à trois lieues de la Mobille. Les Anglais n'avoient dans le fort que deux cens quatre-vingt-quatre hommes aux ordres de M. Dunford. Les Espagnols ouvrirent la tranchée le 9 Mars, &, au bout de trois jours, la garnison demanda à capituler, & se rendit

rendit prisonnière de guerre. Le Général-Major Campbell étoit parti de Pensacola avec onze cens hommes pour venir au secours de la place, & son avant-garde arriva au moment où les Espagnols venoient d'en prendre possession. Ces derniers fortifièrent donc aussi-tôt leurs ouvrages, dans la crainte d'une attaque ; mais les Anglais ne jugèrent pas à propos de les inquiéter. 1780.

Tandis que Don Galvez chassoit ainsi les Anglais d'une partie de la Floride Occidentale, le Ministère Espagnol méditoit un coup plus terrible contre le pouvoir Britannique. Il avoit formé le projet de s'emparer de la Jamaïque. Dans cette intention, il fit partir, le 18 Avril, Don Solano, avec douze vaisseaux de ligne, & un convoi de quatre-vingt-trois transports, qui avoit à bord huit régimens d'infanterie, & un train considérable d'artillerie. Une frégate annonça son arrivée à M. de Guichen, qui étoit alors au Fort-Royal, occupé à faire radouber ses vaisseaux. Il sortit aussi-tôt avec dix-huit vaisseaux de ligne, & joignit les Espaguols, le 10 Juin, sous la Dominique. La flotte combinée des deux nations, dans les Antilles, montoit alors à trente-six vaisseaux de ligne, & un grand nombre de frégates. Les forces de terre étoient aussi formidables ; de sorte que l'Angleterre

1780. paroiſſoit devoir ſuccomber ſous la puiſſance de ſes ennemis, dans le nouveau comme dans l'ancien Monde. Heureuſement pour la Grande-Bretagne, les mêmes raiſons qui l'avoient préſervée d'une invaſion en 1779, ſauvèrent toutes ſes poſſeſſions dans les Antilles. Il régnoit dans la flotte Eſpagnole une maladie épidémique qui emporta une grande partie de ſes forces, & qui ſe communiqua enſuite à l'armée navale de France. Don Solano ne débarqua pas moins de douze cens malades en arrivant à la Dominique, & il en envoya enſuite un plus grand nombre à la Guadeloupe & à la Martinique.

La frégate le *Cerberus* avoit donné avis à Rodney de l'approche de la flotte Eſpagnole, & il avoit ſur le champ fait voile de la Barbade, afin de l'intercepter; mais lorſqu'il apprit la jonction des deux flottes, il ſe retira dans la baie du Gros-Iſlet, à Sainte-Lucie. Le commodore Walſingham y arriva quelque tems après avec un renfort de quelques vaiſſeaux & quatre régimens pour la Jamaïque. L'Amiral Rowley fut alors détaché de la flotte du Chevalier Rodney avec dix vaiſſeaux de ligne pour eſcorter le convoi, & renforcer le Chevalier Peter Parker qui étoit en ſtation à la Jamaïque.

Ces forces formidables de la Maiſon de Bourbon ſe ſéparèrent ſans rien effectuer. Cette

conduite ne causa pas moins d'étonnement au 1780.
reste de l'Europe que de chagrin aux Américains; car on espéroit qu'après la campagne des Antilles, M. de Guichen porteroit ses forces sur l'Amérique Septentrionale, & pourroit agir avec le Général Washington pour attaquer *New-York*; mais il avoit ordre d'escorter le grand convoi de Saint-Domingue en Europe. Sur la nouvelle de l'approche de M. de Guichen, le Chevalier de Ternay & le Comte de Rochambeau eurent avec le Général Washington, à Hartford, le 27 Septembre, une entrevue dans laquelle ils réglèrent les bases des opérations dans la supposition d'une augmentation de forces; mais ils en perdirent l'espérance lorsqu'ils apprirent l'arrivée de l'Amiral Rodney à *New-York*, ce qui triploit les forces maritimes des Anglais, & qu'ils furent informés que M. de Guichen, au lieu d'amener des renforts, faisoit route pour l'ancien Monde. Après ces conférences, le Général Washington retourna à son armée, où sa présence étoit plus nécessaire que jamais, & les Généraux Français revinrent à *Rhode-Island*. Pendant l'absence de MM. de Rochambeau & de Ternay, le Baron de Viomenil avoit fait les dispositions nécessaires pour assurer le mouillage de l'Escadre contre les nouvelles forces des Anglais.

1780. C'eſt à l'époque de cette entrevue qu'éclata la trahiſon d'Arnold. On n'a, ſans doute, pas encore oublié ce Général-Major qui s'étoit diſtingué par ſon eſprit d'entrepriſe, par ſon courage, & par les bleſſures qu'il avoit reçues, tant à l'attaque de Quebec, qu'à celle des retranchemens de Burgoyne. Ses exploits militaires l'avoient rendu cher à ſes compatriotes, &, après l'évacuation de Philadelphie par l'armée Anglaiſe, il avoit été fait Gouverneur de cette ville. Sa conduite, pendant ſon gouvernement, lui avoit attiré la haine de l'Etat de Penſylvanie. Il fut accuſé d'oppreſſion, d'exaction, & de s'approprier l'argent public. Des Commiſſaires, nommés pour examiner ſes comptes, avoient rejetté la moitié de ſes demandes; mais il en avoit appellé au Congrès. Les Membres de cette Aſſemblée avoient choiſi un Comité de leur propre Corps pour régler cette affaire, & ce Comité avoit décidé que le rapport des Commiſſaires étoit juſte, & qu'ils avoient même accordé à M. Arnold plus qu'il n'avoit droit de demander. Ce dernier s'étoit trouvé fort piqué de ce jugement, & s'étoit expliqué dans des termes peu meſurés contre le Congrès & les premiers Commiſſaires. Il fut cependant obligé de paſſer au Conſeil de guerre, qui le condamna à être réprimandé publiquement par

le Général Washington. Quoique cette ſentence 1780.
ne ſatisfît pas les accuſateurs, elle laiſſoit cependant beaucoup de fiel chez l'accuſé. Dès ce moment, il avoit pris la réſolution de ſe venger par la plus noire des trahiſons. Comme il étoit toujours en faveur auprès de M. Washington, qui faiſoit cas de ſes talens militaires, ce Général lui donna le commandement du poſte important de *West-Point*, place d'armes des Américains ſur la rivière du Nord. Il entra en négociation avec le Général Clinton, afin de lui livrer ce poſte & toutes les forces qu'il avoit à ſes ordres. Il y eut à ce ſujet une longue correſpondance entre lui & le Major André, Aide-de-Camp du Chevalier Clinton, ſous des noms ſuppoſés.

Il paroît qu'Arnold étoit convenu de diſpoſer ſes troupes de manière à les obliger à mettre bas les armes devant l'armée Anglaiſe, en laiſſant ſurprendre les batteries du fort. Le complot étant mûr, il réſolut de profiter de l'abſence du Général Washington pour l'exécuter. En conſéquence, le Major André fut débarqué d'un vaiſſeau de guerre, que les Anglais avoient fait remonter dans la rivière du Nord, afin de favoriſer la correſpondance, pour prendre les derniers arrangemens. Arnold l'attendoit ſur le rivage, & le conduiſit à *West-Point*, où il

1780. resta pendant la nuit, & le lendemain durant tout le jour. Le Major André, pour écarter les soupçons, quitta son uniforme, & se déguisa. Lorsqu'il voulut s'en retourner, Arnold lui persuada de regagner *New-York* par terre, & lui fournit des passeports. Il passa toutes les sentinelles des forts sans être inquiété, sous le nom d'Anderson ; mais la fortune ne lui fut pas toujours si favorable. Le lendemain, il fut arrêté à *Tarry-town* par une patrouille de miliciens. André montra d'abord son passeport, ce qui produisit l'effet desiré ; ils le laissèrent continuer sa route. A peine cependant les eut-il quittés, que l'un d'eux, ayant trouvé quelque chose de particulier dans les manières d'André, dit qu'il vouloit l'examiner encore une fois. Le pauvre Major, qui n'étoit pas accoutumé à faire l'espion, perdit alors la tête, & parut confus. Il offrit même à ceux qui l'arrêtoient une bourse remplie d'or & une montre qu'il avoit sur lui, s'ils vouloient le conduire à *New-York*, ou le laisser passer ; mais les miliciens les refusèrent avec dédain. On le mena devant un Magistrat, & on trouva tout le plan de la conspiration dans ses bottes. M. Arnold avoit tout écrit de sa main. Il donnoit au Général Clinton un état des forces & de l'artillerie de *West-Point*, avec les ordres donnés. Il faisoit des remarques

critiques sur les ouvrages, rendoit compte du nombre d'hommes qui les défendoient ordinairement, & d'autres choses particulières qui s'étoient passées dans un Conseil de guerre. 1780.

Washington arriva d'Hartford le 25 Septembre vers midi au quartier d'Arnold. Il y fut informé que celui-ci étoit sorti depuis quelques heures, & qu'on le croyoit à *West-Point*. La cause de son absence ne tarda cependant pas à être connue; car, peu de tems après, ce Général apprit la prise du Major André, & la fuite d'Arnold, qui s'étoit réfugié à bord du vaisseau de guerre dans la rivière du Nord.

Le Général Washington se trouva dans une position très-critique; il ne savoit pas jusqu'où la contagion s'étoit répandue, & il craignoit que la défection ne fût grande; mais, heureusement, Arnold étoit le seul traître de l'armée. André avoua tout le complot, il ne chercha pas à se conserver la vie; mais il borna toute sa défense à ne point être traité comme espion, & à ne point subir de punition ignominieuse. M. Clinton fit de son côté tout ce qui dépendoit de lui pour le sauver; mais il falloit des exemples, afin d'empêcher de semblables attentats. André, après avoir été examiné par un Conseil de guerre de douze Officiers Généraux, fut condamné à être pendu, & subit sa sen-

1780. tence le 2 Octobre. Il ſe comporta avec une dignité qui excita l'admiration des ſpectateurs. On dit que tous les Officiers du Conſeil de guerre répandirent des larmes en ſignant ſa condamnation.

Malgré la ſupériorité de forces que l'arrivée de Rodney donnoit aux Anglais, ſoit que *Rhode-Iſland* fût fortifié de manière à ne craindre aucune attaque, ſoit que la ſaiſon fût trop avancée, ils ne formèrent aucune entrepriſe contre les Français. Cela donna lieu aux critiques de *New-York* de faire paroître nombre de paſquinades contre leurs Généraux.

Leur inaction permit au Comte de Rochambeau de s'occuper de l'établiſſement de ſes troupes pendant l'hiver, ce qui n'étoit pas ſans difficulté, non-ſeulement par la diſette de bois pour le chauffage, les Anglais ayant conſumé tout ce qui étoit dans l'île pendant le ſéjour qu'ils y avoient fait depuis trois ans ; mais auſſi par l'embarras pour le logement dans un pays où chaque habitant regarde ſa propriété ſi ſacrée, que les troupes même du Général Washington n'avoient jamais eu pour couvert que la toile ou des barraques conſtruites dans les forêts. La diſcipline au-delà de toute expreſſion qu'obſervoient les Français, captiva les Américains, & les engagea à faire acquieſcer l'Etat de *Rhode-*

Island à la proposition que lui fit le Comte de Rochambeau, de réparer, aux dépens du Roi, toutes les maisons que les Anglais avoient détruites, à la condition que les soldats les occuperoient pendant l'hiver, & que chacun des autres habitans logeroit un Officier; ce qui fut exécuté. 1780

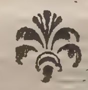
Les différens Députés des Sauvages qui vinrent au camp Français, furent sur tout frappés de la discipline qui y régnoit parmi les troupes, & témoignèrent une extrême surprise en voyant les arbres chargés de fruits au-dessus des tentes que les soldats occupoient depuis trois mois.

Un autre objet très-instant étoit de prendre le moment de faire passer à travers l'Escadre Anglaise, une frégate qui devoit porter en France le Vicomte de Rochambeau, fils du Général, pour expliquer au Ministère les besoins de l'armée Française & de celle des Américains. M. de la Pérouse, chargé du commandement de la frégate, & des dépêches du Chevalier de Ternay, prit, le 28 Octobre, le moment de son départ dans un coup de vent très-violent, qui ne permettoit pas à l'Escadre Anglaise de se tenir ensemble. Il passa au milieu d'elle avec deux autres frégates destinées à aller à Boston pour escorter quelques bâtimens chargés de bois de construction qu'on y avoit fait rassembler.

1780. Elles furent vivement chassées par les croiseurs Anglais. Celle de M. de la Pérouse fut démâtée; mais, étant déjà hors de portée de l'ennemi, celui-ci leva la chasse.

Rodney repartit pour les îles dans le courant du mois de Novembre avec son Escadre, laissant douze vaisseaux de ligne à l'Amiral Arbuthnot, qui établit sa croisière, pendant tout l'hiver, dans la baie de Gardner, à la pointe de *Long-Island*, afin de ne pas perdre de vue l'Escadre Française, tandis qu'avec des vaisseaux de cinquante, & un nombre infini de frégates & autres petits bâtimens, il établit des croisières à l'entrée de presque tous les autres ports de l'Amérique.

Pendant le tems qu'il avoit tenu toutes ses forces rassemblées devant l'Escadre Française, le commerce, tant de Boston que de Philadelphie, ne fut point interrompu; leurs Corsaires firent même beaucoup de prises sur les Anglais.



CHAPITRE XXXVI.

LES Antilles étoient destinées à des assauts plus terribles que ceux qu'elles avoient jusqu'ici éprouvés de la part des Puissances Européennes. Un ouragan furieux, qui ressembloit à une dernière convulsion de la nature expirante, fit un dégat horrible dans toutes les îles. Quoique ce fléau balayât tout ce qu'il rencontra devant lui, il sembla plus particulièrement se fixer sur la Barbade. Le 10 Octobre, il commença ses ravages dans cette île, & continua pendant quarante-huit heures sans interruption. Dans l'après-midi, les vaisseaux furent enlevés du port, & obligés de lutter contre les horreurs de la mer la plus irritée, que les anciens marins eussent encore vue. Pendant la nuit, la capitale fut entièrement démolie. 1780.

L'aurore découvrit une scène de désolation qu'il est impossible de décrire. Cette superbe île, toujours couverte de la verdure du printems, ressembloit alors à ces régions stériles & sauvages que l'on trouve aux deux extrémités du globe, dont les tristes plaines sont couvertes d'un hiver perpétuel.

Les petites villes souffrirent autant que la ca-

1780. pitale. Les familles les plus opulentes furent exposées, comme les autres, à la furie de la tempête, sans vêtemens, sans nourriture & sans abri. Plusieurs mille hommes, tant blancs que noirs, périrent dans ce désastre. Sainte-Lucie, la Grenade, Saint-Vincent & la Dominique, souffrirent aussi grandement. La plupart des vaisseaux qu'il y avoit à Sainte-Lucie, furent poussés en pleine mer, ou jettés à la côte. Le Montague, l'Ajax & l'Egmont, de soixante quatorze canons, furent entièrement démâtés & autrement endommagés. L'Andromède & le *Laurel*, de vingt-huit, périrent, avec presque tous ceux qu'il y avoit à bord, sur la côte de la Martinique. L'Escadre de l'Amiral Rodney, qui escortoit le convoi de la Jamaïque en Europe, fut atteinte par la tempête, qui lui causa un dommage considérable. Il retourna à la Jamaïque avec cinq vaisseaux de ligne démâtés. Un autre gagna l'Angleterre. Le *Stirling-Castle* fut perdu sur la côte d'Hispaniola, & il n'y eut que cinquante hommes de l'équipage de sauvés. Il ne s'échappa pas un seul homme du *Thunderer*, de soixante-quatorze, aux ordres du Commodore Walsingham. Le Phœnix, de quarante-quatre canons, échoua sur la côte de Cuba. Un grand nombre d'autres petits navires devinrent la proie de cet ouragan furieux.

Les îles Françaises ne souffrirent pas moins. 1780.
A la Martinique, la ville de Saint-Pierre fut entièrement submergée, ainsi que la ville de Bassetère à la Guadeloupe. Environ soixante transports, chargés de deux mille cinq cens hommes de troupes & de provisions qui étoient arrivés ce jour-là même, furent repoussés en mer, où ils éprouvèrent toutes sortes de calamités. Plusieurs furent engloutis dans l'Océan avec toutes leurs cargaisons, d'autres furent jettés à la côte. Il y eut un grand nombre de frégates entièrement détruites. Dix-neuf navires Hollandais, chargés de provisions, furent brisés en pièces sur l'île de la Grenade, & la perte de Saint Eustache fut évaluée à 3,600,000 liv. tournois.

Le Marquis de Bouillé, qui s'étoit déjà distingué par sa bravoure & son humanité, en donna ici de nouvelles preuves. Il renvoya trente-un matelots Anglais qui avoient échappé à la furie des flots au Commodore Hotham, en lui faisant dire qu'il ne pouvoit pas regarder comme ennemis des gens qui avoient été exposés à de si grands dangers de la part des élémens.

L'ouragan commença à la Jamaïque, huit jours auparavant, & fut accompagné d'un tremblement de terre, & d'une mer qui s'élevoit, pour ainsi dire, jusqu'aux nues. Tandis que les habitans de Savanna-la-Mar contem-

1780. ploient en tremblant ces montagnes aquatiques, les flots, irrités, rompirent soudainement leurs chaînes, & engloutirent toute la ville, ne laissant plus, en se retirant, la moindre trace d'habitation, ou d'animaux. Trois cens personnes périrent par cette inondation. L'ouragan & le tremblement de terre achevèrent ce que la fureur des flots avoit épargné. Les pertes de la paroisse de Westmorland seule montoient à 16,800,000 liv. En un mot, le dommage de la partie occidentale de l'île fut immense. Les négocians de Kingston, capitale de l'île, qui n'avoit point tant souffert, souscrivirent sur le champ 240,000 liv. pour le soulagement de leurs concitoyens. L'Angleterre, quoiqu'engagée dans une guerre ruineuse, donna des marques de cette générosité qui l'a toujours distinguée. La Chambre des Communes accorda 1,920,000 l. à la Barbade, & 960,000 liv. à la Jamaïque. Nombre d'individus firent aussi des souscriptions particulières pour ceux qui avoient éprouvé les calamités dont je viens de parler.



CHAPITRE XXXVII.

APRÈS avoir vu ce qui se passoit dans le nouveau Monde, il faut tourner nos regards vers l'ancien. La mort du Chevalier Hardy, qui arriva au milieu du mois de Mai, embarrassa de nouveau les Ministres de la Grande-Bretagne. Il ne leur fut pas facile de trouver un Amiral qui voulût se charger du commandement de la grande flotte, à cause des dissentions qui régnoient dans la marine. Ils persuadèrent à M. Geary de quitter sa retraite pour prendre le commandement. Cet Amiral fit voile de *Spithead* au commencement de Juin avec vingt-trois vaisseaux de ligne, & fut joint par six autres durant sa croisière. L'armée navale de France se joignit à celle d'Espagne à Cadix, ce qui donna à la Maison de Bourbon la domination des mers Européennes. Geary eut le bonheur de rencontrer au mois de Juillet une flotte marchande venant du Port-au-Prince, & d'en prendre douze vaisseaux; mais ce petit succès fut bientôt balancé par une perte considérable. 1780.

Tandis que les Anglais croisoient à la hau-

1780. teur du cap Finiſtère, dans l'eſpoir d'intercepter une Eſcadre aux ordres de M. de Beauſſet, qui étoit ſur les côtes d'Eſpagne & de Portugal, la flotte combinée, commandée par Don Louis de Cordova, donna au commerce de la Grande-Bretagne le plus grand coup qu'il eût jamais reçu. Elle intercepta un riche convoi pour les Indes Orientales & Occidentales, ſous l'eſcorte d'un vaiſſeau de ligne & de trois frégates, & prit environ ſoixante vaiſſeaux dont cinq étoient de la Compagnie des Indes.

Cadix n'avoit jamais vu une pareille capture. Les Eſpagnols furent tellement émerveillés, qu'ils oublièrent toutes leurs pertes, & firent paroître les plus grandes démonſtrations de joie. Les priſonniers de toute eſpèce qui ſe trouvoient à bord, ſembloient ajouter à leur triomphe. Il y avoit douze cens cinquante-cinq ſoldats qui, avec les matelots & paſſagers, portèrent leur nombre à deux mille huit cens ſoixante-cinq. La perte des proviſions de guerre & des matériaux néceſſaires à la marine, fut vivement ſentie dans les Indes Orientales, d'autant plus, qu'ils ne purent être remplacés à tems.

A-peu-près dans le même tems, on apprit la perte de la plus grande partie d'une riche flotte marchande deſtinée pour Quebec, qui avoit été interceptée, au commencement de Juillet, par

des

des corsaires Américains, à la hauteur du banc de Terre-Neuve. Ces pertes immenses affectèrent toutes les conditions, & augmentèrent le mécontentement des Anglais. Chacun jetta les hauts cris contre le Gouvernement. On demanda pourquoi on avoit envoyé ce convoi si près des côtes d'Espagne, & pourquoi on lui avoit donné une escorte si foible. A son retour à Portsmouth, l'Amiral Geary résigna sa commission. Le Ministère voulut donner le commandement de la flotte à M. Barrington, qui étoit le second Amiral; mais il le refusa. Il offrit cependant de seconder celui qui seroit nommé. L'Amiral Darby, qui avoit le troisième rang dans cette armée navale, fut alors fait Général en chef, & fit voile de Portsmouth vers le milieu de Septembre. Le Comte de Guichen arriva quelque tems après à Cadix, suivant les ordres qu'il avoit reçus, où il trouva le Comte d'Estaing avec dix-huit vaisseaux de ligne, qui l'accompagna jusqu'à Brest. L'armée navale de France, composée de trente-six vaisseaux de ligne, fut, dans ce passage, un moment en vue de celle d'Angleterre, forte de vingt-quatre navires; mais il n'y eut aucun combat. 1780.

Dans le cours de cette année & de la précédente, on vit un grand nombre d'actions désespérées entre les frégates des Nations belligé-

1780. rantes, dans lesquelles le courage & l'habileté qu'elles firent paroître ne pouvoient être égalés que par la générosité avec laquelle elles traitèrent leurs ennemis vaincus.

La plus remarquable est le combat qu'il y eut sur la côte d'Ecosse, entre la Serapis, frégate Anglaise aux ordres du Capitaine Pearson; & le bon-homme Richard, commandé par le Commodore Paul-Jones, alors au service du Congrès. Ces deux vaisseaux se battirent bord à bord pendant deux heures, leurs canons se touchant les uns les autres. La Serapis fut obligée de mettre pavillon bas; mais le vaisseau de Paul-Jones fut si fort endommagé, qu'il coula à fond le lendemain avec une partie des blessés. Le bon-homme Richard eut trois cens six hommes de tués & de blessés, & la frégate Anglaise deux cens dix.

Un autre combat, qui ne fut pas moins furieux, fut celui qui se donna à la hauteur d'Ouessant, entre la Surveillante, frégate Française aux ordres de M. de Couedic, & le Quebec, commandé par le Capitaine Farmer; il dura pendant trois heures & demie. Les deux frégates étant entièrement dématées, combattoient toujours avec le même acharnement, lorsque le Quebec prit feu: il sauta peu de tems

après, & le Capitaine & une partie de l'équipage périrent par l'explosion. Le brave M. de Couedic fut aussi mortellement blessé dans cet engagement. 1780.

Le siège de Gibraltar occupoit toujours toute l'attention des Espagnols. Le blocus par terre avoit commencé au mois de Juillet 1779, & la place avoit, peu de tems après, été investie par mer. Ils étoient infatigables dans la construction de leurs ouvrages, afin de couvrir leur camp de Saint-Roch, & pour favoriser leurs opérations futures. Depuis que Rodney avoit ravitaillé cette forteresse, ils avoient redoublé leurs efforts pour lui couper les vivres, & il étoit de la plus grande difficulté de lui porter des provisions. Les Anglais avoient dans la baie trois vaisseaux de cinquante canons, pour protéger les bateaux qui pouvoient éluder la vigilance de l'armée navale d'Espagne. Les Commandans Espagnols résolurent de les détruire. En conséquence, ils préparèrent, la nuit du 6 Juin, sept brûlots qui étoient soutenus de plusieurs chaloupes & galères armées. Don Barcello croisoit, pendant ce tems-là, à l'entrée de la baie, avec une Escadre légère, pour couvrir l'attaque, & pour intercepter ceux qui voudroient en sortir. Le vent étoit favorable, &

1780. l'obscurité de la nuit sembloit assurer le succès de l'entreprise.

Les Commandans Anglais n'avoient aucune idée de cette attaque, & ne furent informés de leur danger que par l'approche des brûlots. Ils envoyèrent aussi-tôt leurs chaloupes pour jetter le grapin sur eux, &, au milieu d'une grêle de bombes, elles les remorquèrent sur différens endroits de la côte. La forteresse, ainsi que les vaisseaux, firent pendant ce tems-là un feu continuel sur les galères Espagnoles; mais l'obscurité de la nuit ne permit pas de voir l'effet que cette canonnade produisit. Don Barcelo se retira le matin à Algesiras. Les Anglais ne perdirent pas un seul homme. Il paroît que les Espagnols mirent le feu à leurs brûlots à une trop grande distance des vaisseaux ennemis.



CHAPITRE XXXVIII.

On a vu vers la fin de l'année 1779 le parti formidable qui s'étoit formé contre le Ministère Britannique. On se rappelle sans doute encore de ces pétitions nombreuses qui assiégèrent la Chambre des Communes, & des résolutions fermes que prirent, pendant plusieurs jours, les Membres de cette Chambre, en conséquence de ces pétitions. On n'a pas oublié avec quelle difficulté le Ministre regagna une petite majorité pour faire rejetter une résolution qui auroit été des plus nuisibles aux prérogatives de la Couronne. Les pertes des flottes des Indes Orientales & Occidentales, & de celle de Quebec, n'étoient certainement pas capables de lui donner de la popularité. On croyoit donc un changement inévitable dans le Ministère, lorsque plusieurs évènemens inattendus affermirent les Ministres dans leurs places. Le tumulte qu'excita dans Londres un Entousiaste, sous prétexte de religion, en brûlant les habitations, les biens & les chapelles des Catholiques Romains, en détruisant toutes les prisons de la ville, & en causant presque la ruine 1780.

1780. de la Nation, inspira de la terreur aux gens pacifiques, leur donna une espèce d'horreur pour les principes Républicains, & pour ces assemblées populaires dont ils appréhendoient les mêmes dangers.

La nouvelle de la prise de *Charles-Town*, & de la réduction de la Caroline Méridionale, qui arriva à-peu-près dans le même tems, fit reprendre courage aux *Tories* & aux propriétaires qui souhaitoient de lever un revenu en Amérique. En un mot, les affaires prirent soudainement une nouvelle tournure. Les Ministres craignirent cependant qu'il ne reprît à ce Parlement un autre accès de ce patriotisme qui avoit pensé les écraser; c'est pourquoi ils résolurent sa dissolution. Pour s'assurer d'une majorité, ils travaillèrent avec le plus profond secret à gagner les Electeurs, donnèrent des commissions éloignées aux membres populaires, afin de les écarter, & cassèrent soudainement le Parlement le premier Septembre. La proclamation qui annonçoit cet évènement eut l'effet d'un coup de tonnerre sur ceux qui n'étoient point dans le secret. Malgré les efforts du parti de l'opposition, Mylord North fit élire cent treize nouveaux Membres. M. Fox fut cependant ré-élu pour la ville de Westminster, en dépit du Comte de Lincoln, qui étoit soutenu

de tout le pouvoir de la Cour. Le Comté de Surrey donna aussi un exemple de patriotisme. L'Amiral Keppel, ayant perdu son élection à Windsor par l'influence de la Couronne, fut choisi par les Electeurs de Surrey, quoiqu'il n'eût, pour ainsi dire, aucun crédit dans cette province. 1780.

Il arriva à-peu-près dans ce tems-là un évènement qui accéléra la rupture entre la Grande-Bretagne & la Hollande. M. Laurens venant à Amsterdam comme Ambassadeur, dans un paquebot du Congrès, fut pris sur le banc de Terre-Neuve.

Le 6 Octobre, il fut envoyé à la tour pour crime de lèze-Majesté, par un ordre signé des trois Secrétaires d'Etat. Il refusa de répondre à la plupart des questions qu'on lui fit, & on ne put guère obtenir de lui que son nom, & un aveu qu'il avoit été Président du Congrès.

Ses papiers découvrirent cependant une infinité de choses; & entre autres un traité éventuel entre l'Amérique & la Hollande, qui étoit en agitation depuis deux ans, & que M. Laurens étoit autorisé à terminer. On trouva un plan de ce traité, qui ne devoit néanmoins avoir lieu que lorsque la Grande-Bretagne auroit reconnu l'indépendance de l'Amérique, ou qu'elle

1780. seroit confirmée par la paix. Les Négociateurs pour la Hollande étoient M. Van Berkel, pensionnaire & Conseiller de la ville d'Amsterdam, & d'autres Membres de la régence. Les Hollandais n'approuvoient pas en général la guerre que l'on faisoit à l'Amérique. Ils sentoient une espèce de sympathie pour un peuple qui étoit dans la même situation où leurs ancêtres s'étoient autrefois trouvés. Les négociations de la Cour de France, pour fortifier son parti en Hollande, furent mieux conduites que celles de la Cour de Londres, & finalement la plus grande partie des habitans des Etats-Généraux prirent en aversion la Nation Britannique. D'autres causes concoururent à produire ces effets. Une remontrance altière de la Cour de *Saint-James*, au lieu d'intimider, ne servit qu'à exciter du ressentiment. Les vues du *Stadolder*, qui déplaisoient aux Etats d'Hollande, & que l'Angleterre soutenoit, augmentèrent ces inimitiés.

Le Chevalier Yorke présenta un mémoire aux Etats-Généraux, dans lequel, après avoir fait mention de la correspondance clandestine que les Etats d'Amsterdam avoient tenue avec les Insurgens de l'Amérique, & les pouvoirs qu'ils avoient donnés pour entrer en traité avec ces mêmes Insurgens, quoiqu'ils fussent les su-

jets d'un Souverain avec lequel la République 1780.
étoit liée par les liens de l'amitié la plus intime, il demanda, au nom du Roi son maître, non-seulement un désaveu formel de cette conduite; mais aussi une satisfaction égale à l'offense, & la punition du pensionnaire Van Berkel & de ses complices, comme perturbateurs du repos public, & violateurs du droit des gens.

Les Etats-Généraux n'ayant point répondu sur le champ, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta un second mémoire. Il fut alors informé que son mémoire avoit été pris *ad referendum* par les Députés des Provinces respectives, suivant l'ordre & la constitution de la République, & qu'ils s'efforceroient d'y faire réponse aussitôt que la nature de leur gouvernement le permettroit. La Cour de Londres ne jugeant point cette réponse satisfaisante, donna ordre au Chelier Yorke de quitter la Haie.

Tel étoit à-peu-près l'état des affaires avant la rentrée du nouveau Parlement. Le Chevalier Norton ayant encouru la disgrace de la Cour & des Ministres par le discours qu'il avoit tenu au Roi en 1777, lorsque la Chambre accorda à Sa Majesté une augmentation annuelle de 2,400,000 liv. pour la dépense de sa maison, il fut résolu, par le parti du Ministère, de

1780. choisir un autre Orateur. En conséquence, Milord George Germaine proposa M. Cornwall. Cette proposition excita de violens débats; mais elle fut à la fin approuvée, en dépit de tous les efforts de l'opposition pour soutenir M. Norton. Le Roi ouvrit son Parlement le premier Novembre, & reçut très-favorablement le nouvel Orateur. Il déclara aux deux Chambres qu'il étoit très-satisfaisant pour lui de venir au Parment dans un tems où les Membres de cette assemblée, ayant si récemment été choisis par leurs constituans, étoient plus en état que jamais de l'informer des desirs de son peuple, pour lesquels il avoit toujours les plus grands égards. Les autres objets du discours de Sa Majesté Britannique étoient de mettre sous le point de vue le plus clair, la situation critique des affaires publiques, la nature formidable, l'injustice, & les vues dangereuses de cette combinaison de force formée contre l'Angleterre par le soutien de *la rébellion Américaine.* Les Monarchies Françaises & Espagnoles, dit le Roi, ont fait usage de toutes leurs ressources, & ont employé tous leurs moyens, afin de satisfaire leur ambition démesurée, en détruisant le commerce de la Grande-Bretagne, & en donnant un coup mortel à sa puissance. Il ajouta que les secours que le dernier Parlement avoit

accordés, avec l'aide de la divine Providence, avoient rendu les armées Britanniques capables de résister aux efforts de leurs ennemis, & à frustrer leur attente. Il s'étendit sur les succès de ses armes en Georgie & à la Caroline, & dit qu'il espéroit qu'ils contribueroient à terminer la guerre. Mais, ajouta-t-il, quelque desiré que soit cet objet, tout le monde conviendra que le seul moyen d'obtenir des conditions honorables, c'est de faire des préparatifs qui puissent convaincre nos ennemis que nous sommes déterminés à ne recevoir la loi d'aucune Puissance de la terre, & que nous courrons tous les dangers pour défendre notre patrie & nos intérêts essentiels. Sa Majesté Britannique informa ensuite ses Communes qu'il voyoit avec peine que les différens services exigeroient des dépenses considérables; mais elle leur disoit de n'accorder que les sommes qu'elles jugeroient nécessaires, tant pour leur propre sûreté que pour les autres besoins de l'Etat. 1780.

M. de Grey proposa une *adresse* au Roi, en réponse à son discours, & le Colonel Fitz Patrick un *amendement*. Après de longs débats, après une répétition des argumens que nous avons vus tant de fois, de la part des Membres de l'opposition, pour prouver l'impossibilité de

1780, la guerre d'Amérique, & de la part des Ministres, pour maintenir, qu'après les brillans succès de Mylord Cornwallis, la cause du Congrès étoit sur le point d'expirer, l'*amendement* fut rejetté, & l'*adresse* accordée.

M. Fox attaqua principalement cette partie du discours du Roi, où il disoit qu'il souhaitoit connoître les sentimens de son peuple, & qu'il espéroit pouvoir y parvenir par le moyen des nouveaux Membres. Il dit que ces expressions étoient des insultes, que c'étoit se moquer du peuple. Les élections, ajouta-t-il, ont-elles été libres? La dissolution a-t-elle été annoncée d'une manière convenable, & a-t-on choisi le tems le plus propre pour la faire? Plaise à Dieu que toutes ces circonstances deviennent l'objet d'une enquête du Parlement, afin qu'on puisse connoître celui des serviteurs du Roi qui a eu assez de hardiesse pour lui conseiller de dissoudre son Parlement dans un tems où cette mesure étoit absolument inutile, dans un tems où la plus grande partie de ces défenseurs de la Constitution étoient dans les camps, & fort éloignés des places qu'ils représentoient. Cette dissolution, loin de servir à faire connoître les vrais sentimens du peuple, n'a au contraire servi qu'à nuire à la liberté des élections, & à favoriser les partisans de ces mesures ruineuses & insen-

ſées que les Miniſtres ſuivent depuis tant de 1780.
tems.

Dans la Chambre des Pairs, le Marquis de Carmarthen offrit un *amendement* à l'adreſſe propoſée ; mais il fut auſſi rejetté.



CHAPITRE XXXIX.

1780. LE 20 Décembre, la Cour de *Saint-James* déclara la guerre à la Hollande, & publia un manifeste pour donner les raisons de sa conduite. Dans ce manifeste, les Etats-Généraux sont accusés de s'être écartés, par les conseils & les intrigues d'une faction dévouée à la Cour de France, de ces sages principes qui avoient coutume de guider la République & d'avoir suivi une politique injurieuse à l'amitié qui avoit depuis long-tems subsisté entre les deux Nations, & qui étoit si essentielle à leurs intérêts. On y fait ensuite mention de tous les sujets de plainte. On y parle du peu d'attention de la Hollande aux propositions amicales de l'Ambassadeur d'Angleterre : — du refus qu'elle avoit fait de fournir les secours stipulés par les traités : — de son mépris pour ces traités, en déclarant positivement aux ennemis de la Grande-Bretagne qu'elle observeroit une exacte neutralité : — on l'accuse d'avoir donné tous les secours possibles aux autres Puissances belligérantes, tandis qu'elle refusoit à l'Angleterre ceux qu'elle étoit obligée de lui fournir : — on lui reproche d'avoir aboli des droits dans

l'intérieur du pays, afin de faciliter le tranſport de bois & de munitions en France : — d'avoir protégé le Capitaine Paul-Jones, & en général tous autres corſaires Américains, & d'avoir, conjointement avec la France, fait tous ſes efforts pour ſuſciter des ennemis à l'Angleterre dans les Indes Orientales. La principale attaque du manifeſte étoit cependant dirigée contre la ville & les Magiſtrats d'Amſterdam, & contre le penſionnaire Van Berkel. Le reſſentiment qu'il exprimoit contre les Etats-Généraux n'étoit que parce qu'ils n'avoient pas voulu punir ſur le champ cette violation de la foi publique, & cette inſulte à la Nation Britannique. Il attribuoit donc toutes les cauſes de plainte ci-deſſus mentionnées à l'influence des principaux Magiſtrats de cette ville, & exprimoit un deſir qu'il fût poſſible à la Grande-Bretagne de faire ſentir à Amſterdam ſeul le poids de ſa juſte vengeance ; mais il obſervoit que cela étoit impoſſible, à moins que les Etats-Généraux ne déclaraſſent immédiatement que cette ville ne recevroit aucun ſecours du reſte de la République. 1780.

La Cour de Londres accorda le même jour des lettres de marque & de repréſailles contre les Hollandais, & fit arrêter tous leurs vaiſſeaux dans les différens ports du Royaume. La

1780. multitude qui se laisse ordinairement éblouir par les coups d'éclat, sans en considérer les conséquences, approuva hautement la guerre avec la Hollande. Des gens sensés crurent même qu'il valoit mieux avoir une guerre ouverte que des ennemis cachés; mais les politiques furent fâchés que l'union qui subsistoit depuis des siècles entre les deux Nations fût rompue, & de voir une nouvelle Puissance se joindre à la ligue formidable formée contre eux.

On ne tarda pas à commencer les hostilités. La Bellone, vaisseau de guerre Anglais, prit peu de jours après, dans la Manche, un navire Hollandais de cinquante-quatre canons, & le Warwick, un de cinquante, après un petit combat. Les Anglais prirent aussi un navire de la Compagnie des Indes Hollandaise, & plusieurs vaisseaux marchands.

Le 25 Janvier, Mylord North apporta à la Chambre un message du Roi, contenant une courte relation de la rupture de la Grande-Bretagne avec la Hollande, une copie du manifeste, & nombre d'autres papiers touchant cette affaire.

M. Burke observa qu'il manquoit encore plusieurs documens pour savoir si la guerre étoit fondée sur la justice; mais que dans la situation actuelle de la Grande-Bretagne, elle

paroissoit

paroissoit contraire à la prudence & à la saine politique. Il dit que les papiers qui étoient devant la Chambre ne faisoient mention que d'un traité éventuel, que ce n'étoit qu'une affaire de spéculation, & qu'il ne trouvoit pas que ce fût une raison suffisante pour justifier une déclaration de guerre. Il ajouta que l'état de la Nation étoit critique, & qu'il falloit plutôt dissimuler & souffrir même quelque chose, que de chercher des querelles par des interprétations forcées; que lorsque la guerre devenoit aussi insupportable que la paix nécessaire, il étoit de la dernière folie de se créer un nouvel ennemi. 1781.

Milord North répondit, qu'il avoit toujours regardé une guerre comme une affaire très-sérieuse; & qu'il considéroit la rupture avec la Hollande comme un évènement fort malheureux, puisqu'elle détruisoit cette ancienne union des deux Nations, qui étoit fondée sur les principes de la plus saine politique pour leur avantage commun. Il dit que ce n'étoit pas sans le plus grand chagrin que Sa Majesté s'étoit vu forcée de commencer des hostilités contre les Etats-Généraux; mais que toutes les raisons dont le manifeste faisoit mention étoient plus que suffisantes: Qu'on devoit être étonné que le Ministère Britannique n'eût point plutôt adopté

1781. des mesures plus violentes. Il ajouta que le traité avoit été signé par le pensionnaire Van Berkel, & M. de Neufville, négociant & bourgeois d'Amsterdam, d'une part, & M. Lee, Commissaire du Congrès, d'autre part. Mais, continua le Ministre, il est fort indifférent que ce traité soit conclu ou non, il suffit qu'il soit agité & que les Etats Généraux aient refusé satisfaction au Chevalier Yorke, en ne faisant aucune réponse à la demande qu'il avoit faite que ledit Van Berkel & ses associés fussent punis comme ils le méritoient.

Milord North proposa ensuite une *adresse* au Roi, « pour l'assurer que ses Communes étoient » fermement résolues à le soutenir contre tous » ses ennemis, dans la poursuite de cette guerre » juste & nécessaire pour l'honneur de sa Cou- » ronne & pour le maintien des droits de ses » peuples ».

Cette proposition ayant été secondée par Mylord Lewisham, qui attribua la conduite des Hollandais à l'influence de l'argent de France, un Membre du parti de l'opposition observa que les Ministres exécutoient toujours, pendant la séparation du Parlement, des projets qu'ils n'osoient point avouer lorsqu'il étoit assemblé; que leur coutume avoit toujours été de déterminer les affaires de la plus grande importance pendant

les vacances, & ensuite de venir prier la Chambre de soutenir les conséquences de leur mauvaise conduite. C'est de cette manière, ajouta-t-il, qu'on nous a d'abord annoncé la guerre d'Amérique, le traité des Etats-Unis avec la France, la guerre avec cette nation, & ensuite avec l'Espagne, & qu'on nous avertit aujourd'hui que nous avons commencé des hostilités avec la Hollande. Tous les ans, le Ministre vient nous annoncer un nouvel ennemi; mais, depuis le commencement des troubles, il ne nous a jamais parlé d'un nouvel allié. Dans les tems glorieux où nos affaires étoient conduites par des Ministres *whigs* & sur des principes *whigs*, la moitié de l'Europe combattoit à nos côtés pour humilier l'orgueil de la Maison de Bourbon. 1781.

Mylord North fut plus piqué que dans aucune autre occasion de ce qu'on l'accusoit d'avoir changé de système, & d'abandonner les connections du Continent. Il dit que personne n'étoit plus grand partisan que lui des principes *whigs* adoptés pendant le règne du Roi Guillaume; que personne ne desiroit avec plus d'ardeur que lui de former des alliances sur les mêmes principes; que l'objet de toutes les guerres de Sa Majesté Britannique avoit été de diminuer

1781. le pouvoir de la Maiſon de Bourbon ; & de conſerver l'équilibre de l'Europe. Pourquoi, ajouta-t-il, ſommes-nous en guerre à préſent ? n'eſt-ce pas pour cet objet ? Mais on dit que nous n'avons pas d'alliés, cela prouve-t-il que nous ne ſuivions pas le même ſyſtême ? Cela prouve ſeulement que nous ne jouiſſons pas des avantages de ce ſyſtême ; avantages qui dépendent du tems, des circonſtances, & d'une infinité d'autres évènemens qui empêchent de pouvoir citer dans l'hiſtoire des périodes où les nations ſe ſont trouvées dans des ſituations exactement ſemblables. La politique de l'Europe eſt changée, continua-t-il, & la Hollande a adopté la nouvelle politique, quoique ſa ruine doive néceſſairement ſuivre celle de la Grande-Bretagne, ſi la Maiſon de Bourbon réuſſit. L'Angleterre a rempli toutes les obligations des traités quand ſes alliés ont été attaqués & ont demandé ſon aſſiſtance. Malheureuſement pour elle, les autres Puiſſances de l'Europe n'ont point agi avec la même fidélité. Il déclara que ſi le Duc de Malborough & les Miniſtres *whigs* du Roi Guillaume & de la Reine Anne étoient à la tête des affaires, la nation ſeroit dans le même état qu'elle l'étoit actuellement. Enfin, après beaucoup d'autres débats & pluſieurs *amendemens*

proposés, l'*adresse* fut accordée telle que le Ministre l'avoit d'abord présentée. Celle que Mylord Stormont offrit à la Chambre des Pairs, fut également approuvée, après de violens débats. 1781.



CHAPITRE XL.

1781. IL est tems que nous retournions vers la Caroline Méridionale où nous avons laissé Mylord Cornwallis dans tout le triomphe de la victoire, les Américcains dans la plus grande consternation, & l'armée de Gates entièrement dispersée.

Après la bataille de Cambden, les chaleurs excessives & les maladies qu'elles avoient occasionnées, l'empêchèrent cependant de suivre le coup qu'il avoit porté. Il employa une partie de ce tems-là à régler l'intérieur de la colonie. Il publia, le 16 Septembre 1780, une proclamation pour la confiscation des biens de ceux qui étoient en armes contre Sa Majesté Britannique, ou qui s'opposoient à son gouvernement, & nomma un Commissaire pour en percevoir les revenus, & les approprier aux dépenses de la guerre.

Cependant, pour tenir ses troupes en haleine, & encourager les *Loyalistes*, il détacha le Colonel Ferguson avec un corps d'infanterie légère & de milice, pour faire des incursions sur les frontières de la Caroline Septentrionale. Comme ces troupes n'avoient point de bagage

avec elles, qu'elles avoient ordre de se retirer 1781.
à la première apparence d'un ennemi en force, & que les Américains étoient dans le plus grand découragement, il sembloit qu'elles n'avoient rien à appréhender. Cette trop grande sécurité perdit Ferguson. Il resta plus long-tems dans le comté de Tryon qu'il n'étoit nécessaire, dans l'espoir d'intercepter le Colonel Clarke qui retournoit d'une expédition dans la Georgie. Pendant ce tems-là, seize cens habitans des montagnes, bien montés, se réunirent sous six ou sept de leurs Colonels de milice, & se mirent en marche pour l'attaquer. Ferguson avoit déjà reçu ordre de retourner, & s'avançoit pour passer la Catawba, lorsqu'en traversant la montagne du Roi (*Kings-mountain*), il s'apperçut qu'il étoit poursuivi par une nombreuse cavalerie. Il prit alors le poste qu'il jugea le plus convenable pour la recevoir, mais les Américains attaquèrent avec tant d'impétuosité, que ses troupes ne soutinrent pas la première charge, & furent mises en déroute. Le Colonel Ferguson & cent cinquante hommes de son détachement furent tués; il y en eut environ deux cens de blessés, & plus de huit cens de faits prisonniers; ce qui composoit presque tout le corps qu'il avoit à ses ordres.

Voilà le premier revers de fortune que My-

1781. lord Cornwallis éprouva dans sa carrière militaire ; & , dans la conjoncture présente , cette défaite contraria fort ses opérations. Elle fut néanmoins un peu compensée quelque tems après par l'échec qu'éprouva Sumpter.

Ce Général s'avança à la tête d'environ mille hommes vers *Ninety-Six* , dans le dessein d'attaquer cette place. Comme le Colonel Tarleton étoit à une distance considérable, il ne craignoit pas d'être interrompu ; mais ce dernier passa la *Wateree* & la *Broad-River* avec tant de célérité , qu'il s'en fallut peu qu'il ne le surprît sur la rive méridionale de l'*Ennoree*. Un déserteur avertit le Général Sumpter de son danger , & celui-ci passa cette rivière avec précipitation.

Il continua la retraite jusqu'au *Tyger* , & fut poursuivi avec vigueur par la cavalerie de Tarleton qui portoit le soixante-troisième régiment en croupe. Le reste de l'infanterie suivoit à quelques milles par-derrière avec une pièce de campagne.

Le Général Sumpter voyant le danger qu'il y avoit de passer le *Tyger* en présence d'un ennemi victorieux , & étant informé que Tarleton n'avoit pas d'infanterie , prit une forte position à une place appellée *Black-Stocks* , près de la rivière , & résolut de l'attendre. Tarleton avoit dessein de l'amuser jusqu'a ce qu'il fût

joint par le reste de ses troupes ; mais le soixante-troisième régiment ayant été attaqué par les Américains au moment où il se formoit, il se détermina à tout risquer, & chargea sur le champ avec sa cavalerie. Il mit en peu de tems les ennemis en déroute, & les obligea à passer la rivière dans la plus grande confusion. 1781.

Les Américains perdirent cent vingt hommes, entre lesquels étoient trois Colonels. Sumpter lui-même fut dangereusement blessé. Les Anglais eurent cinquante hommes de tués & de blessés. Tarleton les suivit jusqu'à ce que ce corps fût entièrement dispersé.

Il paroît que les Anglais regardoient la bataille de Cambden comme décisive, & s'imaginoient que rien ne s'opposeroit dans la Caroline Septentrionale au passage de Mylord Cornwallis en Virginie ; car c'est dans cette supposition que le Général Clinton détacha, vers le milieu d'Octobre, le Brigadier Général Leslie avec trois mille hommes de troupes d'élite pour la *Chesapeack*, afin de coopérer avec lui, & pour intercepter les secours que Washington pourroit envoyer de l'armée du Nord ; mais il devoit se conduire suivant les ordres du Lord Cornwallis. Ces troupes débarquèrent à Portsmouth en Virgine, où elles trouvèrent beaucoup de tabac & un grand nombre de bâti-

1781. mens dans les ports & dans les rivières, qu'elles prirent ou détruisirent.

Mylord Cornwallis, après la défaite de Ferguson, étant à une trop grande distance pour profiter de la diversion de Leslie, lui ordonna de se rendre, avec son Escadre & ses troupes, à *Charles-Town*, où il arriva vers le milieu de Décembre. Il y trouva des ordres de laisser quinze cens hommes dans la place, & de marcher sur le champ avec le reste pour joindre l'armée. Les troupes du Brigadier Général Leslie furent remplacées à *New-York* par trois mille hommes qui arrivèrent d'Irlande.

Sur la fin de l'année, le Général Green vint, par ordre du Congrès, prendre le commandement de l'armée du Midi. Il n'emmena point de troupes avec lui de l'armée du Général Washington, se confiant sur les ressources des Colonies Méridionales pour leur propre défense; mais il étoit accompagné du Colonel Morgan, brave Officier qui s'étoit fait une bonne réputation dans cette guerre.

Au commencement de l'année 1781, Mylord Cornwallis s'avança vers les frontières, dirigeant sa marche entre la *Broad-River* & la Catawba, jusqu'à ce qu'il arrivât à la *Creek-Turkey* qui se décharge dans la première. Green

avoit alors aſſemblé ſes principales forces dans le comté de Mecklenburg, dans la Caroline Septentrionale. Pour empêcher les progrès de l'armée Royale à laquelle il n'étoit pas encore en état de s'oppoſer en pleine campagne, il jugea à propos de faire une diverſion ſur la gauche; &, dans cette intention, il fit une attaque ſur *Ninety-Six*, tandis que pour ſoutenir cette diverſion, Morgan s'avança avec environ cinq cens hommes de troupes réglées, quelques miliciens, & un détachement de cent hommes de cavalerie aux ordres du Colonel Washington, ſur la rivière Pacolet. 1781.

Tarleton étoit déjà du même côté avec trois cens hommes de cavalerie, & cinq cens hommes d'infanterie, où il fut enſuite joint par le ſeptième régiment. Il reçut ordre de Mylord Cornwallis de diſperſer les forces de Morgan, s'il étoit poſſible, ou de l'obliger au moins à paſſer la *Broad-River*, afin de ne plus rencontrer d'ennemis dans ſa marche. Le Colonel Morgan fit une retraite, & Tarleton pourſuivit; mais le premier trouvant enfin que, les Anglais le ſuivoient de ſi près, qu'il ne pouvoit paſſer la *Broad-River*, dont les eaux étoient alors fort enflées, ſans expoſer ſes troupes à de plus grands dangers qu'elles ne courroient en riſquant une bataille, il ſe déter-

1781. mina sur le champ à ce dernier parti, & choisit le terrein qu'il jugea le plus avantageux. Le 18 au matin, le Colonel Tarleton atteignit les Américains, & les trouva postés le long d'un bois ouvert, sans avoir aucune défense de front. Cette position donnoit aux Anglais le plus grand espoir de succès; mais Morgan avoit ses raisons pour faire cette disposition. Les troupes qui étoient en dehors du bois n'étoient que sept cens miliciens en qui il ne mettoit pas beaucoup de confiance; mais la seconde ligne, composée des troupes *Continentales* & de Virginie, étoit cachée dans le bois en ordre de bataille, & préparée à tous les évènemens. La milice ne put soutenir l'attaque des Anglais, & se précipita dans le bois : c'étoit à quoi Morgan s'attendoit; &, pour leur laisser le passage libre, il fit ouvrir la seconde ligne à droite & à gauche. Les Anglais poursuivirent avec rapidité; mais, quand le Colonel Américain s'apperçut qu'ils étoient assez avancés, il fit faire un feu terrible qui couvrit en un instant le champ de bataille de morts & de blessés. Les Anglais furent mis en désordre, & il s'en suivit une défaite totale. Le septième régiment perdit ses drapeaux; les soldats de l'artillerie furent taillés en pièces, & il y eut quatre cens hommes de tués & de blessés. Au milieu de cette défaite, Tarleton

tallia cependant une partie de sa cavalerie, & reprit le bagage; mais, ne pouvant point l'emporter, il fut obligé de le détruire. 1781.

Cette défaite suivant de si près celle de Ferguson, produisit de forts mauvais effets pour les Anglais, & dérangea beaucoup tous les projets de la campagne. La perte de la cavalerie & de l'infanterie légère fut irréparable.

Mylord Cornwallis, pour assurer la tranquillité de la Caroline Méridionale, fut forcé de laisser une forte garnison à *Charles-Town*, & un grand corps de troupes à Camden aux ordres de Mylord Rawdon; ce qui diminuoit extrêmement ses forces; mais qui étoit absolument nécessaire, parce que les Généraux Sumpter, Marion, & les autres Chefs, ayant rassemblé beaucoup de milice à cheval, il falloit de grandes précautions pour empêcher leurs courses.

Lorsque Mylord Cornwallis eût appris la défaite de Tarleton, il détacha sur le champ une partie de son armée, sans bagage, pour tâcher d'intercepter le Colonel Morgan, ou au moins de reprendre les prisonniers; mais ce Colonel fit tant de diligence, qu'il gagna les gués de la Catawba, avant que les Anglais pussent l'atteindre.

Cette expédition n'ayant point réussi, toute

1781. l'armée Anglaise s'assembla le 25 Janvier aux moulins de Ramfoure sur la fourche méridionale de la Catawba; & comme on ne pouvoit espérer aucun succès que par une grande célérité, Mylord Cornwallis passa deux jours à détruire le bagage superflu, & tout ce qui pouvoit retarder sa marche. Il brûla tous les chariots, excepté ceux qui étoient chargés de provisions. Les troupes se soumirent à cette destruction sans le moindre murmure. Le Général donna lui-même l'exemple, sa table étoit aussi frugale que celle des simples soldats.

La fourche septentrionale de la Catawba étoit tellement enflée par les pluies continuelles, qu'il n'étoit guère possible de la passer, & tous les gués au-dessus de cette fourche étoient bien gardés pendant l'espace de quarante milles, non-seulement par des détachemens du corps de Morgan, mais aussi par les milices du pays. Mylord Cornwallis envoya le Colonel Webster, avec une partie de l'armée & tout ce qui restoit de bagage, au gué de *Beattie* pour attirer l'attention de l'ennemi, tandis qu'avec une brigade des gardes, le régiment de Bose, & deux cens hommes de cavalerie, il s'avança vers un autre gué, à environ un mille de celui de M'Cowen, dans le dessein de traverser la rivière. Quand il y arriva, il s'apperçut, par

le nombre de feux qui étoient de l'autre côté, que ce passage étoit mieux gardé qu'il ne s'imaginoit. Mais comme les pluies qui tomboient ne faisoient qu'augmenter les difficultés, & qu'il savoit d'ailleurs que le Général Green étoit en marche pour joindre M. Morgan, il devint nécessaire de tout risquer. En conséquence, il ordonna aux gardes commandées par le Brigadier-général O'Hara d'entrer dans la rivière. Les gardes s'avancèrent avec beaucoup d'ardeur, & passèrent avec intrépidité dans l'eau jusqu'à la ceinture en présence d'un détachement de milice, qui fit une foible opposition. Le Général Davidson & plusieurs Officiers périrent dans cette escarmouche. Les Anglais ne perdirent que le Colonel Hall & quelques soldats. Le reste de l'armée ayant suivi avec rapidité, Mylord Cornwallis détacha le Colonel Tarleton, avec sa cavalerie, pour poursuivre les fuyards. Celui-ci apprit dans sa marche qu'il devoit s'assembler trois ou quatre cens miliciens environ dix milles plus loin. Brûlant d'envie de réparer sa dernière défaite, il s'y rendit à la hâte, les surprit & les dispersa en un instant. 1781.

Les Anglais recommencèrent le lendemain matin la poursuite de Morgan, & le desir qu'ils avoient de se venger leur fit faire des efforts incroyables afin de pouvoir l'atteindre; mais ce

1781. Colonel fit tant de diligence, qu'il passa la Yadkin avec ses prisonniers & la plus grande partie de ses chariots avant qu'ils arrivassent.

M. Morgan ayant tous les bateaux de son côté, & le gué où il avoit passé étant devenu impraticable, Mylord Cornwallis résolut de remonter la rivière; mais il fut obligé de s'arrêter à Salisbury pour y prendre des provisions.

Pendant ce tems-là, le Colonel Balfour, qui commandoit à *Charles-Town*, forma une petite expédition pour la rivière du cap *Fear*, non-seulement pour faire une diversion en faveur de Mylord Cornwallis; mais pour ouvrir un passage afin de fournir à son armée les provisions nécessaires.

Le Capitaine Barclay, qui commandoit cette petite Escadre, composée d'une frégate & de deux *sloops*, ayant à bord trois cens hommes de troupes, les débarqua près de Wilmington, qu'il prit sans aucune résistance. Il brûla quelques bateaux dans la rivière, après quoi il répara les fortifications de la ville, & en fit un poste important.

Mylord Cornwallis n'étoit plus trop en état de continuer la poursuite, son armée manquoit de tout, & il falloit passer à travers un pays désolé. Il résolut donc de couvrir le pays, & de se poster de manière à pouvoir ouvrir une communication

munication avec le cap *Fear*, choſe qui étoit 1781.
alors abſolument néceſſaire. En conſéquence, il campa le 13 Mars à la *Quaker-Meetting-Houſe*, entre les fourches de la *Deep-River*. Il fut le lendemain informé que le Général Butler, avec un corps de milice de la Caroline Septentrionale, ainſi que les renforts de la Virginie, avoient joint M. Green, & que ce dernier étoit en marche pour attaquer l'armée Anglaiſe. Le même ſoir il reçut avis que les Américains étoient à Guilford, à douze milles de ſon camp. Mylord Cornwallis étant perſuadé qu'ils avoient deſſein de riſquer une bataille, envoya ſon bagage le long de la rivière, dans un Comté bien affectionné, & marcha le 15 au point du jour à la rencontre de ſes ennemis. Le Colonel Tarleton, après avoir fait quatre milles, rencontra la légion de Lee, & la fit replier. L'armée Anglaiſe ayant continué ſa marche, apperçut peu de tems après les Américains en ordre de bataille ſur un terrein élevé à environ un mille & demi de *Guilford-Court-Houſe*. Entre les deux armées étoit une plantation avec quelques champs ouverts des deux côtés; derrière cette plantation, il y avoit à quelque diſtance un bois d'environ un mille de profondeur, & au-delà du bois une petite plaine. La première ligne des Américains, compoſée de la milice de la

Caroline Septentrionale, étoit postée entre le bois & la plantation; la seconde, composée de la milice de la Virginie, étoit formée dans le bois, & la troisième, qui étoit les troupes *continentales*, fut aussi placée dans le bois un peu en arrière de la seconde ligne : leurs flancs étoient couverts par des dragons & des chasseurs.

L'armée de Mylord Cornwallis, n'étant point assez nombreuse, ne put former que deux lignes. L'aîle droite étoit aux ordres du Général Leslie, & la gauche commandée par le Colonel Webster. Tarleton étoit posté avec sa cavalerie & un corps de réserve de manière à pouvoir secourir ceux qui auroient le plus besoin de son assistance. Après avoir fait des reconnoissances, Mylord Cornwallis s'étant apperçu qu'à la gauche des Américains le bois étoit moins épais, résolut d'en faire son principal objet d'attaque. La bataille commença à deux heures après midi. Après plusieurs décharges de part & d'autre, la seconde ligne des Anglais fut obligée de joindre la première, afin de présenter un front également étendu à celui des Américains, qui les incommodoient fort par la supériorité de leur feu. Dans cette position, ils avancèrent avec rapidité, & repoussèrent la milice de la Caroline; mais les Virginiens se défendirent

avec opiniâtreté, & quoiqu'ils fussent obligés de 1781.
se replier, ils le firent cependant en bon ordre, & joignirent les troupes réglées qui formoient la troisième ligne. Le bois étoit alors si épais, qu'il devint impossible de conserver aucun ordre de bataille. Il y eut un nombre de combats particuliers dans différens endroits. Les Américains se rallièrent plusieurs fois, & l'action continua pendant un tems considérable. Les Anglais s'avancèrent cependant graduellement, & une de leurs divisions pénétra enfin à travers le bois dans la plaine, où elle trouva un corps de troupes réglées prêtes à les recevoir. Les gardes attaquèrent avec tant d'impétuosité, qu'elles repoussèrent les Américains jusque dans un bois qu'ils avoient derrière eux, & s'emparèrent de leur artillerie. Ces derniers se rallièrent, firent face aux Anglais &, par un feu des plus vifs, obligèrent à leur tour les gardes à se retirer dans la plaine, où elles furent chargées par la cavalerie du Colonel Washington. Les Américains recouvrèrent leur artillerie, & mirent les gardes en désordre. Dans ce moment critique, pendant que le Général O'Hara, quoique blessé, faisoit les plus grands efforts pour les rallier, elles furent jointes par l'artillerie Anglaise aux ordres du Capitaine Macleod, & la cavalerie de Tarleton; ce qui changea la face

1781. des affaires de ce côté-là, où l'artillerie Américaine fut reprise ; mais le combat continua avec furie à la droite de l'armée Anglaise, & fut également bien soutenu, jusqu'à ce que Tarleton & les autres troupes victorieuses fussent arrivées au secours des Anglais, ce qui détermina le sort de la bataille, les Américains se retirant à travers les bois. Les premiers se distinguèrent dans cette bataille en remportant une victoire sur des troupes plus nombreuses. Mylord Cornwallis déclara dans ses ordres publics qu'il regarderoit toujours comme le plus grand honneur de sa vie d'avoir été placé à la tête d'une armée si courageuse. Il donna dans cette action de grandes preuves de ses talens & de son activité, & quoiqu'il fût fort malade, il étoit présent par-tout. Il eut dans cette journée deux chevaux de tués sous lui.

Le Général Green montra aussi beaucoup de jugement dans le choix du terrein, dans son ordre de bataille, & dans la conduite de l'action. La première ligne des Américains se comporta foiblement ; mais la seconde & la troisième combattirent avec la plus grande bravoure, & se rallièrent plusieurs fois avec une intrépidité qui auroit fait honneur à des vétérans. Dans une lettre que ce Général écrivit au Président du Congrès, il donna beaucoup d'éloges à la mi-

ſice de Virginie, aux troupes légères de Washington & de Lee, & aux régimens *Continentals*, attribuant le ſuccès des Anglais à la ſupériorité de leur diſcipline. 1781.

Cette victoire coûta fort cher aux Anglais; ils perdirent environ un quart de leurs forces, perte qui étoit irréparable dans la ſituation où ils ſe trouvoient. Entre les morts étoient le Colonel Stuart, les Capitaines Schuts, Maynard & Goodricke, outre les Officiers ſubalternes. Le Colonel Webſter, qui commandoit l'aîle gauche, mourut de ſes bleſſures. Les Brigadiers-Généraux O'Hara & Howard furent bleſſés, ainſi que le Colonel Tarleton. La perte des Américains montoit à près de quinze cens hommes, tant tués que bleſſés.

Le Général Green ſe retira avec les troupes *Continentales* & la milice de Virginie à la rivière *Reedy-fork* qu'il paſſa à environ cinq milles du champ de bataille, où il raſſembla ſon armée, & prit une nouvelle poſition. Les Anglais n'étoient pas en état de le pourſuivre. Après être reſtés deux jours à Guilford, où ils manquoient même de pain, il furent obligés de diriger leur marche vers Wilmington. Mylord Cornwallis s'apperçut alors qu'il avoit été trompé, & que les partiſans du Gouvernement Britannique étoient fort peu nombreux. Après une

1781. ſuite de victoires il n'étoit joint que par quelques petits partis qui ne pouvoient être d'aucun ſervice. Il publia une proclamation pour encourager les *Loyaliſtes* & ſe concilier les partiſans du Congrès ; mais elle n'eut aucun effet. Quand il arriva près de la *Deep-River*, il fut obligé d'abandonner ſoixante-dix de ſes bleſſés. Ainſi tout le fruit, que le Général Anglais retira de cette bataille, fut d'être forcé à faire une marche rétrograde de deux cens milles avant de pouvoir trouver un abri. Enfin, le 7 Avril, il arriva dans le voiſinage de Wilmington, ce qui mit, pour un tems, fin aux fatigues & aux misères que ſes troupes enduroient depuis trois mois.



CHAPITRE LXI.

APRÈS avoir vu ce qui se passoit dans les provinces méridionales, il faut tourner les yeux vers *Morris-Town* & *Rhode-Island*, où nous avons laissé les Américains en quartier d'hiver dans des barraques, & les Français bloqués par des forces supérieures. Vers la fin de l'année 1780, le Chevalier de Ternay mourut, & M. Destouches, comme le plus ancien Officier de l'Escadre, en prit le commandement. La même harmonie continua de régner entre la marine & l'armée de terre, qui se soutenoient réciproquement. 1781.

Le commencement de l'année 1781 s'annonça d'une manière peu avantageuse pour les Américains. Le tiers de l'armée du Général Washington se révolta. La ligne de Pensylvanie, après avoir mis ses Généraux & ses Officiers aux arrêts, marcha sous la conduite d'un sergent en ordre de bataille pour aller à Philadelphie demander sa paie au Congrès & à l'Assemblée législative de cet Etat. On doit citer dans ce moment de rebellion un acte de patriotisme extraordinaire. Le Général Clinton,

1781. Commandant à *New-York*, à portée duquel passoit cette troupe, lui envoya des émissaires pour l'engager à venir se réunir au corps d'Américains réfugiés qui étoient dans son armée, lui offrant de payer tous les arrérages qui lui étoient dus. Le Sergent, commandant la ligne, dit à sa troupe : *Camarades, il nous prend pour des traîtres. Nous sommes de braves soldats, qui ne demandons que justice à nos compatriotes ; mais nous ne trahirons jamais leurs intérêts.* Il traita les émissaires en espions, & continua sa marche. L'Assemblée de Pensylvanie envoya au-devant de sa troupe des Députés, lesquels, après une négociation difficile, parvinrent à la ramener à son devoir.

La mutinerie s'étendit dans la ligne de Jersey ; le Général Washington fut forcé d'arrêter, par un exemple de sévérité, un désordre dont la communication eût été d'autant plus dangereuse, qu'elle pouvoit s'étendre dans toute son armée qui avoit les mêmes griefs, & qui pouvoit, avec justice, former les mêmes plaintes.

Le Corps Français étoit dans l'impossibilité de donner à l'armée Américaine aucuns secours pécuniaires, étant déjà obligé de recourir à des emprunts très-onéreux. Les lettres-de-change sur France se négocioient à Boston & à Philadelphie à une perte prodigieuse. Le papier mon-

noyé perdoit encore plus, & étoit à la veille de son anéantissement total. 1781.

Ce fut dans ces circonstances qu'Arnold s'embarqua à *New-York* avec quinze cens hommes pour aller prendre poste à Portsmouth en Virginie, & faire dans la baie de Chesapeak des incursions & des déprédations contre lesquelles il ne pouvoit trouver d'opposition que de la part des milices du pays.

Tous ces malheurs engagèrent le Congrès à envoyer en France le Colonel Laurens, Aide-de-Camp du Général Washington, & fils du fameux Laurens, précédemment Président du Congrès, qui étoit alors détenu à la Tour de Londres. Cet Officier avoit ordre de représenter dans le plus grand jour, à la Cour de France, l'état de détresse dans lequel étoit sa patrie.

Les frégates du Roi, qui étoient parties de Boston par un coup de vent, en furent battues pendant trois semaines, & rentrèrent à *New-Port* vers la fin du mois de Janvier. Leur retour fit naître au Chevalier Destouches l'idée de former une Escadre légère d'un vaisseau de ligne & de ces trois frégates, pour aller dans la baie de Chesapeak troubler les opérations d'Arnold dont on savoit que les vaisseaux de transport n'étoient escortés que par deux vaisseaux de quarante canons, & quelques autres

1781. petits bâtimens de moindre force. Il vouloit satisfaire aux instances réitérées de l'Assemblée de Virginie qui lui en faisoit la demande. Cette Escadre, aux ordres de M. de Tilly, appareilla dans le plus grand secret; elle remplit une partie de l'objet auquel elle étoit destinée, en s'emparant du *Romulus*, vaisseau de quarante-quatre canons, & de quelques transports; mais le reste des forces de l'ennemi remonta la rivière d'Elizabeth jusqu'à Portsmouth, & le Chevalier de Tilly n'ayant pu y faire piloter son vaisseau qui tiroit trop d'eau, il retourna avec ses prises à *New-Port*. Le rapport qu'il fit détermina une autre entreprise plus sérieuse, dont l'évènement qui arriva à l'Escadre Anglaise pouvoit faire espérer le succès.

Les mêmes coups de vents qui avoient tourmenté les frégates Françaises, firent un effet bien plus funeste sur quatre vaisseaux de ligne Anglais qui étoient sortis de la baie de Gardner pour les intercepter; deux furent jettés à la côte, & deux autres démâtés. Le Chevalier Destouches ayant fait reconnoître des différens points du Continent le véritable état de l'Escadre Anglaise dont on découvroit en entier le mouillage, mit son Escadre en état de sortir aussi promptement que le manque de moyens pouvoit le lui permettre. Le Général Washing-

ton, que le Comte de Rochambeau informa 1781.
de cet évènement, se détermina sur le champ à faire partir le Marquis de la Fayette à la tête d'un détachement de mille hommes, pour aller par terre se réunir aux milices de Virginie, & proposa au Général Français d'embarquer, sur l'Escadre, mille hommes de son armée, pour aller, conjointement avec le Marquis de la Fayette, attaquer Arnold dans sa position de Portsmouth, où l'apparition du Chevalier de Tilly dans la baie l'avoit fait rentrer.

Le Comte de Rochambeau détacha douze cens hommes dont il donna le commandement au Baron de Viomenil, ayant à ses ordres le Marquis de Laval, le Vicomte de Noailles, & MM. Anselme & de Gambs. Ces troupes furent embarquées avec de l'artillerie de siège, & un nombre de mortiers suffisans pour le succès de cette expédition, si l'Escadre étoit assez heureuse pour pouvoir y arriver. Mais le tems indispensable pour les dispositions, quoique l'armée de terre lui fournît en vivres & en argent ce qui lui restoit, ne lui permit de sortir qu'au commencement du mois de Mars. Les Anglais profitèrent de ce tems pour se réparer, & vingt-quatre heures après le départ de l'Escadre, ils se mirent à sa suite. Les vents forcés & la navigation dure de cette saison,

1781. obligèrent le Chevalier Destouches à porter au large pour se rapprocher ensuite de la côte aussitôt qu'il seroit dans la latitude de la Virginie. Une mer orageuse, & la marche inégale de ses vaisseaux, lui occasionna une séparation qui auroit pu devenir funeste, si le matin même du jour auquel il fut dans le cas de combattre il n'eut eu le bonheur de réunir son Escadre. Elle étoit composée de huit vaisseaux, dont le *Romulus* qu'il mit en ligne faisoit partie. Il découvrit l'Escadre Anglaise aux attérages de la baie de *Chesapeak*. Elle étoit aussi composée de huit vaisseaux; mais le *London* que montoit Graves étoit à trois ponts, les autres vaisseaux de part & d'autre étoient à-peu-près d'égale force. Le combat s'engagea par les quatre vaisseaux de la tête de la ligne du Chevalier Destouches contre les quatre vaisseaux de celle des Anglais; il fut très-vif & très-meurtrier. Le Conquérant, commandé par M. de la Grandiere; le Jason & l'Ardent commandés par MM. de Marigny & de la Clocheterie, s'y distinguèrent particulièrement. Trois vaisseaux Anglais sortirent de la ligne fort maltraités, deux des Français ne le furent pas moins. Dans le moment où le Chevalier Destouches se préparoit à virer de bord pour recommencer le combat, on vit la flotte Anglaise tenir le vent,

& manœuvrer pour rentrer dans la baie de *Chesapeak*, ce qui engagea le Chevalier Destouches à se retirer pour rentrer à *Rhode-Island*, en remorquant le Conquérant qui avoit perdu son gouvernail. Le Marquis de Laval fut blessé légèrement à bord de ce vaisseau. 1781.

M. de la Perouze fut de retour à Boston dans les derniers jours du mois de Février, apportant un million cinq cens mille liv. pour le service de l'armée Française. Ce fut par lui que le Comte de Rochambeau reçut les premières dépêches depuis son départ de Brest. Il fut alors informé que M. de Sartine étoit retiré du département de la marine, qu'il étoit remplacé par M. le Marquis de Castries, que les Anglais ayant déclaré la guerre aux Hollandais, & étant prêts à les prendre au dépourvu dans toutes leurs possessions, la Cour de France préparoit des forces de terre & de mer pour les empêcher de succomber; qu'enfin ces nouvelles circonstances pouvoient partager l'attention que méritoient les affaires de l'Amérique. Le Vicomte de Rochambeau eut ordre d'attendre le moment auquel on pourroit faire des réponses positives aux demandes des Américains.

Après la rentreé de l'Escadre de M. Destouches à *New-Port*, M. Arnold fut renforcé dans

1781. la Virginie par trois mille hommes partis de *New-York* aux ordres du Général Philips. L'Escadre Anglaise rentra à *New-York* pour réparer les trois vaisseaux qui avoient été fort maltraités. Le Chevalier Destouches travailla de son côté à réparer le Conquérant.

Le Marquis de la Fayette continua sa marche par terre pour se joindre au Baron de Stuben & aux détachemens de milice que la Virginie avoit mis sur pied.

L'état de Boston sollicita le Chevalier Destouches pour une expédition sur Penobscot, que les Anglais avoient fortifié à l'extrémité du Nord de l'Amérique, & qui incommodoit beaucoup leur commerce. Le Général Washington n'approuva pas ce projet, & jugea que cette expédition n'étoit pas assez importante à cette époque, pour courir les risques d'un second combat naval.

L'Escadre Anglaise s'étant réparée, & ayant été renforcée à *New-York* de tous les vaisseaux de cinquante qui étoient en différentes stations, sa supériorité mit l'Escadre Française dans l'impossibilité de former aucune entreprise par mer.

Les Anglais paroissant décidés à porter toute l'offensive contre les Etats du Sud, & l'Escadre Française pouvant à cette époque être laissée

en sûretée à *Rhode-Iſland*, avec un moindre 1781.
nombre de troupes pour aſſurer ſon mouillage, le Comte de Rochambeau propoſa au Général Washington de marcher par terre à la rivière du Nord pour ſe réunir à lui vis-à-vis *New-York*, & le mettre en état de renforcer le Marquis de la Fayette par un détachement de ſon armée. Le Général Washington reçut cette offre avec beaucoup de ſatisfaction, & ne jugeant pas les affaires du Sud aſſez intéreſſantes, il fut d'avis de différer le mouvement, non-ſeulement pour donner le tems de préparer des ſubſiſtances, mais auſſi pour attendre le retour du Vicomte de Rochambeau que l'on eſpéroit pouvoir amener quelques ſecours. Cependant le Général Washington fit marcher la ligne de Penſylvanie, aux ordres du Général Waine, pour joindre le Marquis de la Fayette.

Au mois d'Avril, & pendant une partie de celui de Mai, Mylord Cornwallis donna à ſes troupes des quartiers de rafraîchiſſement aux environs du cap *Fear*. Pendant ce tems, le Général Green marcha par Hillsbouroug vers Cambden, & la Caroline du Sud, pour attaquer le Lord Rawdon qui étoit reſté avec un corps pour couvrir cette province. Il eſpéroit obliger, par ce mouvement, le *Lord* Cornwallis à rétrograder pour marcher à ſon ſecours;

1781. mais, comme, par cette manœuvre, il découvroit lui-même la Virginie, Mylord Cornwallis, par une marche rapide, passa le Roanock à Halifax, & se réunit à Pétersburg, en Virginie, aux Généraux Philips & Arnold.

Le Vicomte de Rochambeau arriva, le 8 Mai, à Boston dans la frégate la Concorde, avec le Comte de Barras, Chef d'Escadre, qui venoit remplacer le Chevalier de Ternay. On apprit par eux qu'ils avoient vu partir de Brest une puissante flotte aux ordres du Comte de Grasse; qu'une partie devoit se détacher à la hauteur de Madère pour aller sous le commandement du Baillif de Suffrein, secourir d'abord le cap de Bonne-Espérance, & ensuite renforcer l'Escadre des Indes Orientales; que le Comte de Grasse, après avoir passé au Sud des Açores, devoit détacher un convoi de six cens recrues sous l'escorte du Sagittaire; que c'étoit le seul secours destiné, dans ce moment, à l'Amérique Septentrionale. Le trésor, tant pour la marine que pour les troupes de terre, étoit partagé sur le Sagittaire & la frégate qui portoit M. de Barras.

Le Comte de Rochambeau fut aussi informé, ainsi que le Ministre de France le déclara au Congrès, que Sa Majesté, pour tenir lieu des secours de troupes & de vaisseaux qu'elle ne pouvoit

pouvoit envoyer dans ces circonstances aux Amé- 1781.
ricains, elle assignoit une somme de six millions dont le Général Washington pourroit disposer pour les besoins de l'armée Américaine. Le Comte de Rochambeau eut particulièrement avis pour lui seul que le Comte de Grasse avoit ordre de se rendre au mois de Juillet ou d'Août dans les mers d'Amérique, pour dégager l'Escadre de M. de Barras, & que, dans le cas où le Comte de Rochambeau marcheroit avec ses troupes dans le Continent pour se réunir au Général Washington, M. de Barras devroit se replier sur Boston. On envisageoit en France comme possibles des expéditions dans le Nord de l'Amérique, soit sur la baie d'Hudson, soit sur Terre-Neuve ou Halifax; mais on laissa au Comte de Rochambeau la liberté de combiner avec le Général Washington quelque autre opération qui fût proportionnée à leurs forces & aux besoins de l'Amérique, & qui pût être protégée pendant la courte station que le Comte de Grasse pourroit tenir dans ces mers.

Aussi-tôt après, le Comte de Rochambeau eut, avec le Général Washington, à *Weatherfield* près d'Hartford (le 23 Mai) une conférence à laquelle le Comte de Barras ne put assister, parce que dans ce moment l'Escadre Anglaise vint parader devant la sienne. Le Gé-

1781. néral Washington étoit accompagné des Brigadiers-généraux Knox & du Portail. Le Comte de Rochambeau avoit avec lui le Chevalier de Chatellux. Dans toute la conférence, le Général Washington, ſachant que *New-York* étoit dégarni des différens détachemens qui avoient été envoyés au Sud, eut pour principal objet une entrepriſe contre cette ville, la regardant comme la plus capable de porter le coup le plus funeſte à la domination Anglaiſe. D'ailleurs, les pilotes Américains l'aſſuroient que la barre de ce port n'étoit pas impraticable aux vaiſſeaux de ſoixante-quatorze canons, ſans qu'ils fuſſent obligés de s'alléger. Il conſidéra une expédition dans la baie de *Cheſapeak* comme un objet ſecondaire auquel il ne falloit avoir recours que lorſqu'on feroit certain de ne pouvoir réuſſir à *New-York*. A tout évènement, il fut convenu qu'auſſi-tôt après l'arrivée des recrues qu'amenoit le convoi du Sagitaire, le corps Français ſe mettroit en mouvement pour aller ſe réunir à l'armée Américaine près de *New-York*, dont on s'approcheroit le plus près qu'il ſeroit poſſible, en attendant des nouvelles du Comte de Graſſe, auquel on expédieroit une frégate.

Auſſi-tôt après cette conférence, le Général Washington en écrivit le réſultat au Général Sullivan, député du Congrès. Ses lettres furent

interceptées; on crut; & toutes les gazettes le répétèrent, qu'il n'y avoit parlé de l'attaque de *New-York* que pour tromper l'ennemi, & qu'il avoit été bien aise que ses lettres tombassent entre ses mains. Ce grand homme n'a pas besoin de pareilles fictions pour faire passer sa gloire à la postérité; il avoit alors réellement le dessein d'attaquer *New-York*, & l'auroit exécuté, si l'ennemi avoit continué à s'y dégarnir. 1781.

A son retour à *New-Port*, le Comte de Rochambeau voyoit avec peine les préparatifs du Comte de Barras pour se retirer à Boston lorsque les troupes quitteroient *Rhode-Island* pour joindre le Général Washington. Quoique le port de Boston ne fût, par le Continent, qu'à trente lieues de *New-Port*, il en est à plus de cent lieues par mer, à cause des bancs de Nantucket qu'il faut doubler. D'ailleurs, les vents soufflant plus ordinairement de la partie du Nord que de celle du Sud, ces motifs pouvoient retarder long-tems la jonction de M. de Barras avec le Comte de Grasse. D'un autre côté, le Comte de Rochambeau devoit confier au premier toute son artillerie de siège qu'il ne pouvoit mener dans la marche pénible qu'il alloit entreprendre. Dans ces circonstances, il se tint un Conseil de guerre dans lequel on discuta avec M. de Barras si, attendu l'affoiblissement de

1781. la garnison de *New-York*, l'Escadre Françaiſe pouvoit reſter en ſûreté dans le port de *Rhode-Iſland*, après le départ des troupes Françaiſes, en y laiſſant ſeulement un détachement de cinq cens hommes aux ordres de M. de Choiſy, & mille hommes de milices Américaines, pour occuper les forts qui protégeoient le mouillage.

On ne peut ſe diſpenſer de rapporter ici un propos de M. le Comte de Barras, qui caractériſe le patriotiſme de cet Amiral. Après que l'on eut fait quelques obſervations ſur l'incertitude de l'arrivée du Comte de Graſſe dans les mers de l'Amérique Septentrionale, le Comte de Barras prit la parole & dit : *Perſonne n'eſt plus intéreſſé que moi à l'arrivée du Comte de Graſſe dans ces mers ; il vient d'être fait Lieutenant-Général, il eſt mon cadet, dès que je le ſaurai à portée d'ici, je mettrai à la voile pour me mettre à ſes ordres.*

Auſſi-tôt après le Conſeil de guerre, où la réſolution paſſa à l'affirmative, pour laiſſer l'Eſcadre à *Rhode-Iſland*, le Comte de Rochambeau prépara ſa dépêche au Comte de Graſſe, pour la faire partir dès que la Concorde ſeroit en état de mettre à la voile. Il expoſa dans cette lettre la détreſſe dans laquelle étoit l'Amérique, ſur-tout la Virginie, où il n'y avoit à oppoſer aux forces du *Lord* Cornwallis, qu'un petit corps

aux ordres du Marquis de la Fayette, qui n'avoit pour sa défense que sa bonne conduite & la nature d'un pays coupé de grandes rivières; il lui observa qu'il étoit plus en état que personne de juger de la possibilité de forcer la barre de *New-York*; il lui rappella en même tems, au sujet de cette entreprise, ce qui s'étoit passé, lorsque dans des circonstances à-peu près semblables, le Comte d'Estaing avoit fait des instances inutiles à ses pilotes, en leur offrant une somme considérable pour les engager à passer la barre de ce port. Le Comte de Rochambeau présenta ensuite à M. de Grasse, comme son opinion particulière, une entreprise contre le *Lord* Cornwallis dans la baie de *Chesapeak*, laquelle lui paroissoit plus praticable, & peut-être plus inattendue par l'ennemi. En lui faisant cette ouverture, il lui demanda de requérir avec instance le Gouverneur de Saint-Domingue de lui accorder pour trois mois le corps de troupes qui étoit aux ordres de M. de Saint-Simon, destiné à agir avec les Espagnols; ceux-ci ne paroissant pas être en état d'en faire usage pendant la campagne. 1781.

Des lettres interceptées de Mylord Germaine au Chevalier Clinton, en date du 7 Février & du 7 Mars, donnèrent des lumières sur les projets des Anglais. On connut que leur but étoit

1781. de conquérir tous les Etats du Sud, & de réduire le Général Washington au Nord de la rivière d'Hudson. Mylord Germaine traitoit dans ses lettres les Américains avec le plus grand mépris; il observoit à M. Clinton, que puisqu'il croyoit avoir à la solde du Roi d'Angleterre plus d'Américains Royalistes qu'il n'y avoit de rebelles dans l'armée de Washington, il étoit extraordinaire qu'on eût laissé subsister aussi long-tems cette rébellion. Il ne faisoit mention des Français que pour assurer le Général Clinton qu'il ne se faisoit en France aucuns préparatifs pour envoyer de nouveaux renforts en Amérique, & que les troupes qui y étoient, avoient assez d'affaires à soutenir & à protéger le mouillage de la petite Escadre qui étoit à *New-Port*. Il observoit que le discrédit dans les finances des Américains étoit au dernier point. En effet, le papier monnoyé venoit d'être entièrement annullé par une résolution du Congrès.

Le Général Green, en s'avançant sur Cambden, avoit été repoussé à la fin d'Avril par Mylord Rawdon; mais le Général Marion, Américain, avoit réduit le fort Watson, situé dans la communication de l'ennemi, & le Général Green ne perdoit pas l'espoir d'avoir des succès dans la Caroline. La situation de la Virginie

étoit bien différente ; Mylord Cornwallis, après avoir rassemblé toutes ses forces au nombre de sept mille hommes, marchoit contre le Marquis de la Fayette, qui n'avoit d'autre ressource que de se replier de rivière en rivière pour aller au-devant du Général Wayne. Ce dernier marchoit à son secours avec la ligne de Pensylvanie. 1781.

Le 9 Juin, le Comte de Rochambeau fit embarquer toute son armée pour passer à Providence, & y attendre les recrues qu'amenoit le Sagittaire, ou marcher sans ces recrues, si les affaires du Sud devenoient plus instantes. Une partie du convoi du Sagittaire avoit été dispersée ; néanmoins les recrues & le trésor arrivèrent, & le Général Français, après en avoir laissé la plus grande partie pour former le détachement destiné à protéger l'Escadre aux ordres de M. de Choisy, se mit en marche le 18 Juin vers la rivière d'Hudson, pour faire sa jonction avec le Général Washington.

Il reçut en chemin des nouvelles de quelques succès qu'avoit eu le Général Green sur la communication du *Lord* Rawdon, qui avoit même été forcé de quitter Cambden & de se retirer à *Charles-Town*. Le corps Français ayant passé le Connecticut, arriva à *New-Town*, sur

1781. la frontière de l'Etat de la Nouvelle-York où il se rassembla.

Le Général Washington ayant eu avis que l'ennemi s'étoit séparé en plusieurs camps, & qu'il avoit envoyé dans les Jerseys un détachement pour en tirer des vivres, profita de ces circonstances pour aller faire un coup de main sur le fort Washington, à l'entrée de l'île de *New-York.* Le Général Lincoln fut chargé de tenter cette expédition avec un détachement, & le Général Washington marcha, le premier Juillet, avec toute son armée, pour le soutenir; il écrivit en même tems au Comte de Rochambeau pour l'engager à ne point séjourner, comme il se le proposoit, à *New-Town*, & à doubler ses marches avec le corps de Lauzun & sa première brigade, afin d'être à portée de faire la jonction si elle devenoit nécessaire. Le Général Lincoln tomba dans un détachement nombreux des ennemis, sorti le matin de *New-York* pour un fourage; mais il se replia en bon ordre sur la tête de la colonne du Général en chef, qui arrêta les Anglais, tandis que la cavalerie de Lauzun menaçoit leur flanc. Ce détachement prit alors le parti de rentrer à *New-York* : la perte de part & d'autre fut très-légère.

La célérité de la marche du corps Français opéra la réunion des deux armées dans le camp

de *Philisburgh*, à trois lieues de *Kings-Bridge*, premier poste des Anglais dans l'île de la Nouvelle-York. Les deux armées formoient au plus neuf mille hommes ; mais leur mouvement & leur réunion produisit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le Chevalier Clinton resta à *New-York*, au lieu de s'embarquer, suivant ses ordres, pour aller par le Maryland & la Pensylvanie, forcer le Général Washington à se réduire à une défensive à l'Est de la rivière du Nord. Mylord Cornwallis, après avoir fait un grand circuit dans l'intérieur de la Virginie, se replioit pendant ce tems-là sur Richmond & *Willlams-bourg*, pour y choisir une place d'armes suivant les instructions qu'il avoit reçues du Général Clinton. 1781.

On apprit en même tems qu'il étoit arrivé à *Charles-Town* un convoi de trois mille recrues, & qu'on attendoit à *New-York* un pareil renfort.

Les Anglais firent remonter la rivière du Nord à une petite Escadre qui s'empara d'un bâtiment chargé de pain destiné pour les troupes Françaises. Cet accident fit réduire la ration à quatre onces de pain, auxquels on ajouta du riz & un supplément de viande. Pour éviter de semblables contradictions, on établit une batterie de canons & d'obus, dont on donna le

1781. commandement à MM. de Neuris & de Verton, au point le plus étroit de la rivière, pour attendre l'Escadre Anglaise à son retour : elle y fut si bien accueillie, qu'on eut sujet d'espérer qu'elle ne reparoîtroit plus.

Les 19, 21 & 22 Juillet, les Généraux Washington & de Rochambeau s'occupèrent à faire les reconnoissances des ouvrages de *New-York* & des îles adjacentes. Ces reconnoissances furent protégées par un détachement de cinq mille hommes aux ordres du Chevalier de Chatellux & du Général Lincoln. On balaya tous les postes des réfugiés qui désoloient le pays. Ce détachement étoit composé des régimens de Bourbonnais & de Royal-deux-Ponts, aux ordres du Marquis de Laval & du Comte de Deux-Ponts; de deux bataillons de grenadiers commandés par le Vicomte de Rochambeau & le Marquis de Charlus; de la légion de Lauzun; & de deux mille cinq cens hommes de l'armée Américaine. Tous les ouvrages de *New-York* firent un feu considérable, ainsi que les bâtimens qui étoient autour de l'île, mais cette canonnade ne produisit d'autre effet que de tuer le cheval du Comte de Damas, un des Aides-de-camp du Général Français.

Mylord Cornwallis continuoit sa retraite, suivi par le Marquis de la Fayette. Celui-ci

avoit confié ſon avant-garde au Général Wayne, qui eut un premier ſuccès contre l'arrière-garde de Cornwallis ; mais à la ſeconde attaque, il fut repouſſé avec quelque perte. Le *Lord* Cornwallis deſcendit la rivière de *James* juſqu'à Portſmouth : il jugea ſans doute que ce poſte n'étoit point avantageux à occuper, & alla faire ſon établiſſement à York & Glouceſter, ſur les deux rives de cette rivière qui lui ſervoit de port, & où les plus gros vaiſſeaux pouvoient mouiller. 1781.

Le convoi de trois mille recrues annoncé pour *New-York*, y arriva le 11 Août. Au moyen de ce renfort & de la garniſon de Penſacola, qui y étoit rentrée, la force de l'armée Angloiſe y fut au moins de douze mille hommes.



CHAPITRE XLII.

1781. Les succès qu'avoit eus Don Galvez dans ses différentes expéditions sur le Mississipi, & contre la Mobile, l'engagèrent à entreprendre la conquête de toute la Floride Occidentale. Il partit lui-même pour la Havanne, afin d'accélérer les préparatifs nécessaires, & pour se mettre à la tête de l'armée qu'il destinoit à l'attaque de Pensacola, capitale de la province. La fortune sembla d'abord se déclarer en faveur des Anglais; car à peine les Espagnols furent-ils sortis du port, qu'un ouragan furieux détruisit presque toute leur flotte. Quatre vaisseaux de guerre, outre plusieurs autres de différentes grandeurs, furent engloutis dans la mer avec tous leurs équipages. Le reste de la flotte retourna à la Havanne dans un état déplorable Quelques navires chargés de provisions étant arrivés d'Espagne pendant leur absence, cet évènement les remit en état de réparer en partie leurs dommages, & de détacher cinq vaisseaux de ligne pour escorter Don Galvez, qui avoit à ses ordres cinq à six mille hommes de troupes. Ces forces parurent devant Pensacola le 9 Mars,

& Don Solano y arriva peu de tems après avec 1781.
le reſte de la flotte, le tout montant à quinze vaiſſeaux de ligne, parmi leſquels étoit l'Eſcadre Françaiſe de M. de Monteil. Le Général-Major Campbell, Commandant de la Province, ſe défendit avec la dernière opiniâtreté, & ſoutint un ſiège de ſix ſemaines avec beaucoup de conſtance & de vigueur. Une bombe, qui fit ſauter une des principales redoutes de la place, l'obligea enfin à capituler, & le 9 Mai, Penſacola fut livré aux Eſpagnols, qui en conſéquence furent maîtres de toute la Floride Occidentale.

Du Continent de l'Amérique nous allons paſſer dans les îles où Rodney étoit retourné vers la fin de l'année 1780. A ſon arrivée, il fit une tentative ſur Saint-Vincent, & y débarqua un corps de troupes aux ordres du Général Vaughan; mais après y être reſté pendant un jour, il trouva la place ſi bien fortifiée, qu'il ſe rembarqua ſans haſarder d'attaquer. Environ un mois après, il parut avec toute ſa flotte devant la petite île de Saint-Euſtache, & ſomma le Gouverneur de ſe rendre. M. Graaf, qui n'avoit pas la moindre connoiſſance d'une rupture entre l'Angleterre & la Hollande, & qui n'étoit point en état de réſiſter à de ſi grandes forces, fut obligé d'en paſſer par les conditions qu'on voulut lui offrir. Les richeſſes que les

1781. Anglais trouvèrent dans cette place sont incroyables : toute l'île ne formoit qu'un vaste magasin, & la côte même étoit couverte de barrils de sucre & de tabac. Il y avoit au moins pour soixante-douze millions de marchandises. Les Anglais prirent outre cela deux cens cinquante vaisseaux de toute espèce, & une frégate de trente-huit canons. Les petites îles de Saint-Martin & de Saba furent prises de la même manière. Rodney ayant appris que peu de tems avant son arrivée une flotte marchande de trente voiles, étoit partie pour l'Europe sous l'escorte d'un navire de soixante canons, détacha quelques vaisseaux de guerre pour la suivre. Ces derniers l'atteignirent sans peine, & après un petit combat dans lequel l'Amiral Hollandais fut tué, s'emparèrent de toute la flotte.

Une Escadre de corsaires de Bristol étant informée de la guerre avec la Hollande, entra dans les rivières de Demerary & d'Issequibo, & s'empara de tous les vaisseaux qu'elle y trouva. Les établissemens de Demerary & d'Issequibo, ainsi que celui de Berbices, appartiennent à la Colonie Hollandaise, connue sous le nom de Surinam, & qui forme une partie de ce vaste pays sur le Continent de l'Amérique Méridionale, anciennement appellé la Guiane. Les principaux habitans de ces établissemens, crai-

gnant de devenir la proie de ces aventuriers, avoient déjà envoyé une députation au Gouverneur de la Barbade, avec une offre de leur soumission, n'exigeant d'autres conditions que celles que l'on avoit accordées à Saint-Eustache. Ils ne pensoient guère qu'en demandant ces conditions, ils s'exposoient à être dépouillés de leurs biens & chassés de leurs habitations; car voilà la manière dont l'Amiral Rodney traita la plupart des habitans de cette île. Les Négocians des îles Anglaises qui avoient une quantité prodigieuse de marchandises à Saint-Eustache, présentèrent nombre de remontrances à l'Amiral; mais il répondit: « que l'île étant » Hollandaise, tout ce qui y étoit devoit être » Hollandais, & qu'il agiroit en consé» quence ». 1781.

La persécution commença par les Juifs, qui furent, sans miséricorde, dépouillés de leurs biens, & transportés à Saint-Christophe. Ces malheureux Américains Royalistes, qui avoient quitté leur patrie pour éviter la vengeance des Républicains, & tâchoient de réparer par le commerce les pertes qu'ils avoient faites, furent ensuite chassés, & les Hollandais subirent à leur tour le même sort. L'assemblée de Saint-Christophe passa un acte qui lui fera toujours honneur, pour pourvoir à la subsistance de tous

1781. ces infortunés, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé les moyens de se faire rendre justice. Rodney fit, peu de tems après, vendre à l'encan les marchandises qu'il y avoit dans l'île, & invita toutes les Nations à cette vente extraordinaire.

Pendant que les Anglais contemploient leur vaste butin, les affaires prirent une nouvelle tournure dans les Antilles. Le Comte de Grasse arriva à la Martinique avec vingt vaisseaux de ligne, un de cinquante, & un convoi considérable. L'Amiral Hood, qui avoit été détaché par Rodney, pour empêcher la jonction de la flotte de France avec l'Escadre qui se trouvoit alors au Fort-Royal, ne put s'y opposer, & eut la disgrace de voir entrer tout le convoi sain & sauf à la Martinique. Il y eut cependant un combat de trois heures; mais les deux armées navales étoient à une trop grande distance pour qu'il fût décisif. Les Anglais perdirent le Capitaine Nott, & quatre de leurs navires furent fort maltraités. L'armée navale de France se trouvant alors forte de 27 vaisseaux de ligne, chercha le lendemain celle d'Angleterre, & la poursuivit jusqu'à l'île d'Antigue. Rodney, informé du danger de sa flotte, quitta Saint-Eustache, & joignit Hood peu de jours après, avec trois vaisseaux de ligne & quelques troupes, afin de protéger les possessions Anglaises.

Le

Le Marquis de Bouillé débarqua pendant ce 1781.
tems-là un corps de troupes à Sainte-Lucie, pour faire une tentative sur cette île; mais après avoir reconnu les fortifications, il jugea à propos de se rembarquer pendant la nuit, & forma une autre expédition contre Tabago, qu'il prit le premier Juin, après six jours de siège. Il accorda aux habitans à-peu-près les mêmes conditions que celles qu'il avoit déjà accordées aux autres îles qui étoient tombées entre ses mains, & ses ennemis eurent toujours à se louer de son humanité.

L'Amiral Rodney avoit détaché le Contre-Amiral Drake avec six vaisseaux de ligne, pour porter du secours à Tabago; mais la flotte formidable du Comte de Grasse ne lui avoit pas permis d'exécuter ce projet, & quand il arriva lui-même devant l'île elle étoit déjà prise. Rodney retourna ensuite à la Barbade, & le Comte de Grasse, après avoir rassemblé tous les vaisseaux de commerce des Antilles, fit voile pour Saint-Domingue.

Il reçut à son arrivée au Cap Français, par la frégate la Concorde, ses dépêches de l'Amérique, & entr'autres celles du Comte de Rochambeau, dont nous avons ci-devant parlé. Il les communiqua à Don Solano, & à M. de Lillancourt, Commandant de Saint-Domingue.

1781. Ils contribuèrent en tout ce qu'ils purent à faciliter le plan de l'expédition proposée ; le dernier en prêtant pour trois mois trois mille hommes de troupes, aux ordres du Marquis de Saint-Simon ; le premier, en tenant prêt à la Havanne, les douze cens mille livres demandées par M. de Rochambeau, & les remettant à une frégate au passage du Comte de Grasse devant ce port. Cet Amiral renvoya la Concorde avec des dépêches pour les Comtes de Rochambeau & de Barras, pour les instruire de son arrivée dans la baie de *Chesapeak* pour la fin d'Août, avec tous les secours & les moyens qui lui avoient été demandés pour entreprendre cette opération.

Dès que le Comte de Rochambeau eut reçu cette réponse, il n'eut plus à s'occuper que de concerter avec le Général Washington & le Comte de Barras les moyens de faire leur jonction avec le Comte de Grasse. Deux mille hommes des Etats du Nord se déterminèrent à être de cette expédition, & le trésor qui restoit dans la caisse des troupes Françaises fut partagé avec les Américains. Le 19 Août, l'armée combinée se mit en mouvement. Elle fit trois marches en arrière, pour remonter la rivière du Nord, qu'elle passa à *King's-Ferry*, sous la protection des forts Américains, laissant à la rive

gauche trois mille hommes, aux ordres du Général Heath, pour couvrir *West-Point* & les Etats septentrionaux. Elle descendit ensuite la même rivière sur l'autre rive, pour se porter en vue de *Staten-Island*, ou de l'île des Etats, en avant de Chatham, où l'on avoit établi des fours & fait des démonstrations d'approvisionnemens qui annonçoient l'attaque de *New-York* par l'île des Etats. 1781.

Le sieur Villemanzy, Commissaire des guerres, remplit parfaitement cette commission. Tout-à-coup les deux Généraux tournèrent à droite, & conduisirent leurs armées à la *Delaware*, qu'elles passèrent à gué près de Trenton. Ce ne fut que dans ce moment que le Général Clinton fut sûr du véritable dessein des alliés. Il étoit bien tard pour s'opposer à son exécution, en supposant, comme il étoit à croire, que le Comte de Grasse se trouvât à la baie de *Chesapeak* à l'époque qu'il avoit indiquée. L'armée combinée continua sa marche par Philadelphie, & défila devant le Congrès assemblé. Ce fut-là que les Généraux apprirent que Mylord Hood étoit arrivé devant *New-York*, où il avoit joint l'Amiral Graves, & qu'il faisoit force de voiles pour la *Chesapeak*. Cette nouvelle inquiétante fut balancée par un rapport arrivé le lendemain de Baltimore, qui annonçoit l'arrivée du Comte

1781. de Grasse à l'entrée de la baie, avec une flotte de vingt-six vaisseaux de ligne. Lorsque l'avant-garde fut arrivée à la tête de l'Elk, un Officier, qui l'y attendoit depuis une heure, remit aux deux Généraux des dépêches du Comte de Grasse.

Toutes les difficultés n'étoient point surmontées. Dans leurs différentes incursions, les Anglais avoient tellement détruit toutes les barques Américaines, qu'il fut impossible d'en rassembler pour embarquer plus de deux mille hommes, ce qui étoit à peine suffisant pour transporter deux avant-gardes. Le reste de l'armée continua de marcher par terre, en tournant la baie jusqu'à Baltimore & Annapolis.

Les Généraux Washington & de Rochambeau, prirent le devant avec le Chevalier de Chatellux, &, par des marches forcées de soixante milles par jour, ils arrivèrent le 14 Septembre à *Williams-Burgh*. Ils y trouvèrent le Marquis de la Fayette & le Marquis de Saint-Simon réunis, & qui avoient pris une position très-avantageuse pour les attendre. Mylord Cornwallis étoit occupé à se retrancher à York & à Gloucester, il barroit la rivière par des vaisseaux embossés, & en avoit coulé quelques-uns à fond dans le canal.

On savoit à Williamsbourg l'apparition de

l'Eſcadre Anglaiſe & la ſortie de celle du Comte de Graſſe. On avoit auſſi nouvelle d'un combat donné dans la journée du 5, & que, depuis, deux frégates Anglaiſes avoient paru dans la baie; mais enfin dans la nuit du 14 au 15 on apprit, par une lettre du Comte de Graſſe au Marquis de la Fayette, que l'Eſcadre Anglaiſe, forte de vingt vaiſſeaux, étoit arrivée le 5 au Cap Charles; que, quoiqu'il fût privé de quinze cens matelots qui avoient débarqué le corps de M. de Saint-Simon, il n'avoit pas balancé à couper ſes cables & à aller combattre avec vingt-quatre vaiſſeaux l'Amiral Graves; que cet Amiral s'élevant au vent, l'avant-garde de l'Eſcadre Françaiſe, ſous la conduite de M. de Bougainville, avoit atteint les Anglais qui avoient été très-maltraités; que le Comte de Graſſe les ayant pourſuivis quelque tems, étoit rentré le 11 dans la baie; qu'il y avoit trouvé l'Eſcadre de M. de Barras, laquelle étant partie de *New-Port* le 25 Août avec dix bâtimens portant l'artillerie de ſiège, étoit entrée le 10 dans la baie; que les deux frégates Anglaiſes qui y avoient paru, ſe trouvant entre les deux Eſcadres, avoient été priſes. Auſſi-tôt, ces deux frégates, les dix tranſports de M. de Barras, & les bâtimens qu'avoit pris le Comte de Graſſe, furent dé- 1781.

1781. tachés, sous la conduite de M. de la Villebrune, pour aller embarquer les troupes à Annapolis. M. de la Villebrune y ayant joint le Baron de Viomenil, l'embarquement se fit avec la plus grande célérité, & le 25 l'armée arriva à la crique de Williamsbourg; elle y débarqua le 26 & le 27.

Le 28, à la pointe du jour, elle en partit, & se transporta sur York. Le Comte de Rochambeau, à la tête du corps Français, commença l'investissement depuis le haut de la rivière d'York jusqu'au marais, près la maison du Colonel Nelson, en profitant des bois, des rideaux & des criques, de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à portée du pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades Françaises partagèrent le terrein, & furent campées à l'abri du canon de l'ennemi. M. le Baron de Viomenil commandoit les grenadiers & chasseurs de l'armée à l'avant-garde, & cet investissement fut fait au plus près sans la perte d'un seul homme. Ce même jour, le Général Washington, à la tête du corps Américain, fut obligé de s'arrêter sur le marais dont tous les ponts étoient rompus, & d'employer le reste de la journée & la nuit pour les raccommoder. Le 29, l'armée Américaine passa le marais, y appuya sa gauche,

& sa droite à la rivière d'York, & l'investis- 1781.
sement se trouva complet, & la place resserrée d'aussi près qu'il étoit possible.

L'infanterie de Lauzun, étant débarquée dès le 23, marcha sous les ordres du Duc pour rejoindre la cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Gloucester, aux ordres du Brigadier-Général Weeden, qui y commandoit un corps de milice de douze cens hommes. Toute la légion y fut réunie le 28, jour de l'investissement d'York.

La nuit du 29 au 30 les Anglais, craignant d'être insultés dans la position un peu étendue qu'ils avoient fortifiée, prirent le parti d'abandonner leur camp retranché de *Pigeons-Hill*, & de se réduire à l'enceinte de la place. La journée du 30 fut employée à se loger dans les ouvrages abandonnés par l'ennemi; ce qui mit les Alliés à portée de le resserrer dans un cercle moins étendu, & leur donnoit les plus grands avantages.

On apprit à cette époque que, vers la fin du mois d'Août, Arnold avoit fait une incursion & exercé des cruautés à *New-London* dans le Connecticut, & qu'après avoir passé au fil de l'épée le brave Colonel Ledjar & un détachement de milice qui gardoit un fort, il avoit brûlé

1781. la ville & une partie des vaisseaux qui étoient dans le port.

On eut nouvelle alors que l'Amiral Digby étoit arrivé à *New-York* avec trois vaisseaux de ligne & des troupes ; qu'il avoit à bord le Prince Frédéric Henri, l'un des fils du Roi d'Angleterre, & que Mylord Dunmore étoit arrivé à *Charles-Town*, où sa Cour l'avoit envoyé pour reprendre possession de son Gouvernement de Virginie. Ces secours de vaisseaux & de troupes mirent le Général Clinton en état d'embarquer une partie de son armée sur une flotte composée alors de vingt-six vaisseaux, dont quelques-uns de cinquante, qui furent mis en ligne, & de quelques brûlots. Il pressoit vivement à *New-York* son départ pour secourir Cornwallis.

Le 30, sur la demande du Comte de Rochambeau, le Comte de Grasse lui envoya huit cens hommes de la garnison de ses vaisseaux, pour renforcer le Duc de Lauzun dans le Comté de Gloucester.

Le 3 Octobre, M. de Choisy marcha pour resserrer de plus près Gloucester. Tarleton faisoit un fourage avec deux cens hommes d'infanterie, & quatre cens chevaux. La légion de Lauzun, soutenue par un corps de milices Amé-

ricaines, l'attaqua & le culbuta. Tarleton rentra dans la place, ayant fait quelque perte. MM. Billy Dillon & Dutertre, Capitaines, furent blessés. MM. Robert Dillon, Scheldon, Beffroy & Montreuil, s'y distinguèrent. M. de Choisy porta ses postes avancés jusqu'à un mille de Gloucester. 1781.

En même tems le Comte de Viomenil fit attaquer les piquets des Anglais qui occupoient le bois en avant de la redoute de droite, & les força de rentrer dans la redoute. Un Officier du régiment d'Agenois fut blessé, ainsi que quelques volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon.

Dans la nuit du 6 au 7 Octobre, on ouvrit la tranchée aux deux attaques; les Américains eurent partie de celle de la droite; les Français l'autre partie à leur gauche. Ces derniers furent aussi chargés de la fausse attaque. L'ouvrage de la nuit fut de six à sept cens toises. MM. du Portail & de Quernet, en l'absence de M. Desandrouin, Commandant du génie, resté malade à Williamsbourg, conduisoient le siège; M. d'Aboville, & le Général Knox commandoient l'artillerie. Quoique l'opération d'un siège fût nouvelle pour les Américains, ils ne restèrent point en arrière dans la partie dont ils étoient char-

1781. gés, & ils témoignèrent autant de zèle que de courage.

Le 10, on mit le feu au Charon, vaisseau de guerre Anglais, & à trois bâtimens de transport qui étoient mouillés pour prendre des revers sur les attaques.

La nuit du 14 au 15, la tranchée fut relevée par les régimens de Gatinois & Royal-Deux-Ponts, aux ordres du Baron de Viomenil; on attaqua deux redoutes détachées en avant de la gauche des assiégés. Le Marquis de la Fayette fut chargé, par le Général Washington, de l'attaque de la droite avec les Américains; le Baron de Viomenil, de celle de la gauche avec les Français: quatre cens grenadiers eurent la tête de cette attaque aux ordres du Comte Guillaume de Deux-Ponts, & du Baron de l'Estrades, Lieutenant-Colonel du régiment de Gatinois. Les deux redoutes furent emportées dans le même moment l'épée à la main. Le plus grand nombre de ceux qui les gardoient furent tués ou pris. On fit soixante-huit prisonniers, dont un Major & six Officiers. Le logement se fit en joignant les deux redoutes par une communication à la droite de la seconde parallèle. L'emplacement des deux redoutes fournit le moyen d'établir de nouvelles batteries qui ache-

vèrent de cerner l'armée de Mylord Cornwallis, 1781.
& de battre toute la place à ricochets. Le Comte Guillaume de Deux-Ponts fut blessé, ainsi que le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-général-des-logis, & M. de Gimat, Aide-de-camp de M. de la Fayette.

Le régiment de Gatinois étoit le dédoublement du régiment d'Auvergne, & devoit avoir la tête de l'attaque. Le Comte de Rochambeau dit aux grenadiers : *Mes enfans, si j'ai besoin de vous cette nuit, j'espère que vous n'aurez pas oublié Auvergne, sans tache*, épithète honorable pour ce régiment, & qu'il a mérité dans toutes les occasions. Ils répondirent : *Qu'ils se feroient tuer jusqu'au dernier*, & en même tems demandèrent *qu'on leur rendît leur ancien nom*. Ils se conduisirent d'une manière digne des plus grands éloges ; & depuis, le Roi, par une ordonnance, a donné à ce régiment le nom de Royal-Auvergne. M. de Sireuil, Capitaine de chasseurs, fut blessé & mourut de ses blessures.

La nuit du 15 au 16, les assiégés firent une sortie au nombre de six cens hommes d'élite. Ils trouvèrent de la résistance à toutes les redoutes, & se jettèrent dans une batterie de la seconde parallèle dont ils enclouèrent quatre pièces. M. le Chevalier de Chatellux marcha à eux avec sa réserve, & les chassa. Les pièces

1781. enclouées tirèrent six heures après. Le Marquis de Saint-Simon fut blessé le lendemain à la tranchée, & ne se retira que lorsqu'elle fut relevée.

Le 17, commencèrent des pour-parler de la part des assiégés. Le Colonel Laurens & le Vicomte de Noailles furent chargés de dresser les articles de la capitulation, conjointement avec deux Officiers supérieurs de l'armée de Mylord Cornwallis; elle fut signée le 19 par le Général Washington, le Comte de Rochambeau & le Comte de Barras, chargé des pouvoirs du Comte de Grasse. Suivant sa teneur, Mylord Cornwallis & toute son armée, furent prisonniers de guerre. A midi, les troupes des deux Nations prirent possession de deux bastions. Deux heures après, les Anglais sortirent & défilèrent entre les deux armées, tambours battans & portant leurs armes, qui furent ensuite mises en faisceaux avec vingt-deux drapeaux. Le *Lord* Cornwallis étant malade, le Général-Major O'Hara défila à la tête de la garnison; il arriva en baissant son épée au Comte de Rochambeau, qui lui montra, vis-à-vis de lui, le Général Washington à la tête de l'armée Américaine, & lui dit, que l'armée Française n'étant qu'auxiliaire, c'étoit à ce Général à lui donner ses ordres. Il se trouva huit mille prisonniers, dont

sept mille de troupes régulières, & mille matelots; deux cens quatorze pièces de canons, dont soixante-quinze de fonte. Dans le nombre des prisonniers, on en compta deux mille dans les hôpitaux; on en prit le plus grand soin, le reste fut envoyé dans l'intérieur du pays. 1781.

Le Duc de Lauzun, & le Comte Guillaume de Deux-Ponts furent dépêchés par le Comte de Rochambeau, sur deux différentes frégates, pour porter la capitulation à la Cour de France, & le sieur Tilman, Aide-de-camp du Général Washington, fut chargé, par ce Général, de la porter au Congrès.

A peine les détails de cette opération étoient finis, que l'Escadre Anglaise, forte de vingt-sept vaisseaux, dont trois de cinquante, parut le 27 au Cap Henri. Elle avoit à bord le Prince Frédéric Henri, & un corps de troupes aux ordres du Général Clinton; mais elle n'y resta pas long-tems, & gagna le large. Le Comte de Grasse, de son côté, partit le 4 Novembre pour retourner aux Antilles. Il renvoya à Saint-Domingue partie des troupes que M. de Saint-Simon en avoit amené, & laissa à York, sous les ordres de M. de la Villebrune, une Escadre légère dont le *Romulus* étoit le plus fort vaisseau. Le Général Washington retourna avec les

1781. troupes des Etats du Nord dans ses quartiers sur la rivière d'Hudson près de *West-Point*. Il envoya les troupes, qui étoient précédemment aux ordres du Marquis de la Fayette, renforcer, dans le Sud, le Général Green. Les Français restèrent à York, Gloucester, Hampton & Williamsbourg, où ils prirent leurs quartiers, en rétablissant les maisons détruites par les Anglais ou par le siège.

Aussi-tôt que le Congrès eut la nouvelle de la reddition de Mylord Cornwallis, il passa une résolution pour faire ériger à York, en Virginie, une colonne ornée d'emblêmes pour marquer l'alliance entre le Roi de France & les Etats-Unis. Il fut aussi décidé qu'il y seroit inscrit succintement le fait de la reddition de l'armée de Cornwallis, aux Généraux Washington, Comte de Rochambeau & Comte de Grasse. Le Congrès résolut aussi de présenter au Général Washington deux drapeaux, & aux Comtes de Rochambeau & de Grasse, deux pièces de canon, prises sur l'armée Anglaise avec une inscription pour leur témoigner, de la part du Congrès, sa reconnoissance de leur coopération au succès de cette brillante expédition.

Pendant cette opération, le Général Green eut dans le Sud de nouveaux succès; il descendit des hautes montagnes de la Santee, passa

la Wateree & la Congaree, marcha sur Dorchester, & força l'ennemi à lui abandonner tous les postes qu'il occupoit dans la plaine, & à rentrer dans les lignes de *Charles-Town.* Les Anglais, à la fin de cette campagne, ne possédoient plus, dans le Continent de l'Amérique, que cette place, Savannah, & *New-York.* Tous ces succès ne contribuèrent pas peu à bouleverser le Ministère Anglais, lorsque la nouvelle en fut arrivée en Europe, & à faire prendre au Parlement d'Angleterre la résolution de proposer à son Souverain de renoncer à toute entreprise offensive du côté de l'Amérique. 1781.

Nous ne rapporterons pas ici la relation de Mylord Cornwallis, qui n'arriva en Europe qu'un mois après celle du Comte de Rochambeau, parce qu'elle est substantiellement la même, ce qui prouve la véracité des deux Généraux. Il observe cependant qu'il avoit été traité avec beaucoup d'égards par les ennemis, & il parle en particulier de la politesse & de l'honnêteté des Officiers Français. « Leur déli- » catesse, dit-il, la part qu'ils sembloient » prendre à notre triste situation, la générosité » avec laquelle ils nous offrirent toutes les » sommes dont nous pouvions avoir besoin, » sont au-dessus de toute expression, & doivent

1781. » servir d'exemples aux Officiers Anglais, quand » la fortune de la guerre mettra quelques-uns » de leurs compatriotes entre nos mains. ».

Une pareille conduite sert à adoucir les horreurs de la guerre, & à en diminuer les calamités.



COPIE

COPIE du Manifeste de l'Ambassadeur d'Espagne, donné le 16 Juin au Vicomte Weymouth.

TOUTE la Terre a été témoin de la noble impartialité du Roi dans les disputes de la Cour de Londres avec ses Colonies & avec la France. Sa Majesté, ayant appris que sa puissante médiation étoit desirée, l'a généreusement offerte, & les Puissances belligérantes l'ont acceptée. Le Roi a fait les plus grands efforts, & ils auroient dû produire les meilleurs effets, afin de faire un accommodement entre ces Puissances à des conditions qui leur étoient à toutes également honorables, proposant des expédiens pour lever les difficultés & prévenir les calamités de la guerre; mais quoique les propositions de Sa Majesté, & particulièrement celles de son *ultimatum*, fussent conformes à celles que la Cour de Londres avoit, dans d'autres tems, jugées propres à un accommodement, elles ont été rejettées d'une manière qui prouve clairement que le cabinet d'Angleterre ne se soucie guère de rétablir la paix de l'Europe, ou de conserver l'amitié du Roi. En effet, le cabinet n'a eu pour objet, pendant plus de huit mois, que

de prolonger les négociations par de vains prétextes, ou par des réponses qui n'étoient pas plus conclusives, tandis que pendant ce temslà les Anglais portoient jusqu'à l'excès les insultes qu'ils faisoient au pavillon du Roi, & les déprédations qu'ils commettoient sur son territoire. Ils ont pris, visité & pillé ses vaisseaux, ils en ont même attaqué plusieurs qui ont été obligés de se défendre. Ils ont déchiré les registres, & n'ont pas même eu les moindres égards pour les paquets de la Cour trouvés à bord du paquebot de Sa Majesté.

Ils ont menacé les dominations du Roi en Amérique, & ont même soulevé les Indiens appellés *Chatcas*, *Cheroquies* & *Chicachas*, contre les habitans paisibles de la Louisiane, qui seroient devenus victimes de ces barbares, si les *Chatcas* ne s'étoient pas repentis, & n'avoient point révélé toutes les machinations des Anglais. Ils ont usurpé la souveraineté de Sa Majesté dans la province de Darien & sur la côte de Saint-Blas, en permettant au Gouverneur de la Jamaïque d'accorder la commission de Capitaine-général de ces provinces à un Indien rebelle. En un mot, ils ont, depuis peu, violé la baie d'Honduras, en commettant des actes d'hostilité & d'autres excès contre les Espagnols, en les emprisonnant, & en s'emparant de leurs

maisons. La Cour de Londres a, outre cela, négligé jusqu'ici de se conformer à l'article 16 du dernier traité de Paris touchant cette côte. Des griefs si nombreux, si considérables & si récens, ont causé différentes plaintes de la part du Roi. Il a fait présenter des mémoires aux Ministres de la Grande-Bretagne, ou il les leur a fait remettre par le moyen de l'Ambassadeur d'Angleterre à Madrid; mais quoiqu'ils aient répondu avec honnêteté, Sa Majesté n'a eu d'autre satisfaction que de voir ces insultes répétées, même jusqu'au nombre de cent.

Le Roi, agissant avec cette sincérité & cette candeur qui l'ont toujours caractérisé, a formellement déclaré à la Cour de Londres, dès le commencement de ses querelles avec la France, que l'Espagne régleroit sa conduite sur celle d'Angleterre.

Sa Majesté a aussi déclaré à cette Cour, qu'en faisant un accommodement avec celle de Versailles, il feroit absolument nécessaire d'arranger les différens qui s'étoient élevés, ou qui pourroient avoir lieu par la suite avec l'Espagne. Dans le plan de médiation qui fut envoyé le 28 Septembre dernier aux Marquis d'Almadovar, & qui fut présenté par lui au Ministre Britannique, au commencement d'Octobre, plan qui fut aussi communiqué à Mylord Grantham,

Sa Majesté déclaroit positivement aux Puissances belligérantes, qu'à cause des insultes faites à ses sujets & à ses dominations, & des attentats contre ses droits, elle seroit obligée de prendre son parti si les négociations, au lieu d'être continuées avec sincérité, étoient rompues, ou si elles ne produisoient aucun effet.

Les causes de plaintes données par la Cour de Londres ne cessant point, & cette Cour ne paroissant pas portée à faire réparation, le Roi a résolu & ordonné à son Ambassadeur de déclarer que l'honneur de sa Couronne, la protection qu'il doit à ses sujets, & sa dignité personnelle, ne lui permettent pas de souffrir que ces insultes continuent, ni de négliger plus longtems de demander satisfaction pour celles qu'il a déjà reçues, & que, dans cette intention, malgré sa disposition pacifique, & l'inclination qu'il a toujours eue en particulier de cultiver l'amitié de Sa Majesté Britannique, il se trouve dans la nécessité désagréable de faire usage de tous les moyens que le Tout-Puissant lui a confiés pour obtenir cette justice qu'il a sollicitée en vain de tant de manières: mettant sa confiance dans la justice de sa cause, Sa Majesté espère que les conséquences de cette résolution ne lui seront pas imputées devant Dieu ni devant les hommes, & que les autres Nations formeront

une idée convenable, en la comparant avec la conduite que le Ministère Britannique a aussi tenue à leur égard.

Signé, le Marquis D'ALMADOVAR.

Fin du Tome troisième.

TABLE DES MATIÈRES

De l'Hiſtoire des Troubles de l'Amérique Anglaiſe.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 15, lignes 6 & 13, Confrères; *lisez*, Compatriotes.

Page 31, lig. 6, qu'il étoit néceſſaire; *liſez*, ſur la néceſſité.

Page 48, lig. 22, affecté; *liſez*, interrompu.

Page 59, lig. 12, dopter; *liſez*, adopter.

Page 74, lig. 2, cinq colonnes; *liſez*, trois colonnes.

Page 76, lig. 10, inégale; *liſez*, égale.

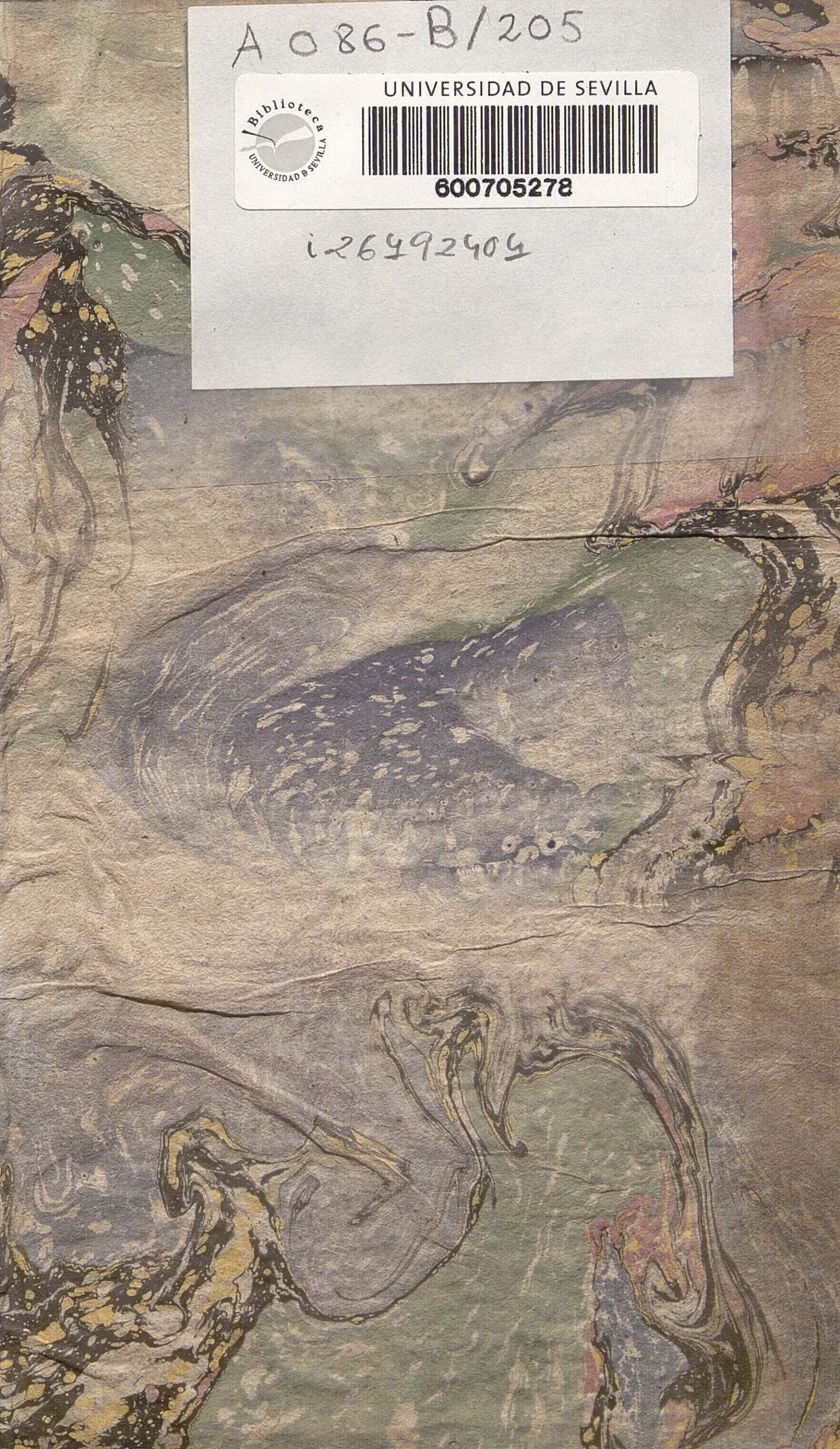
Page 154, lig. 12, conditionnelles; *liſez*, conditionnels.

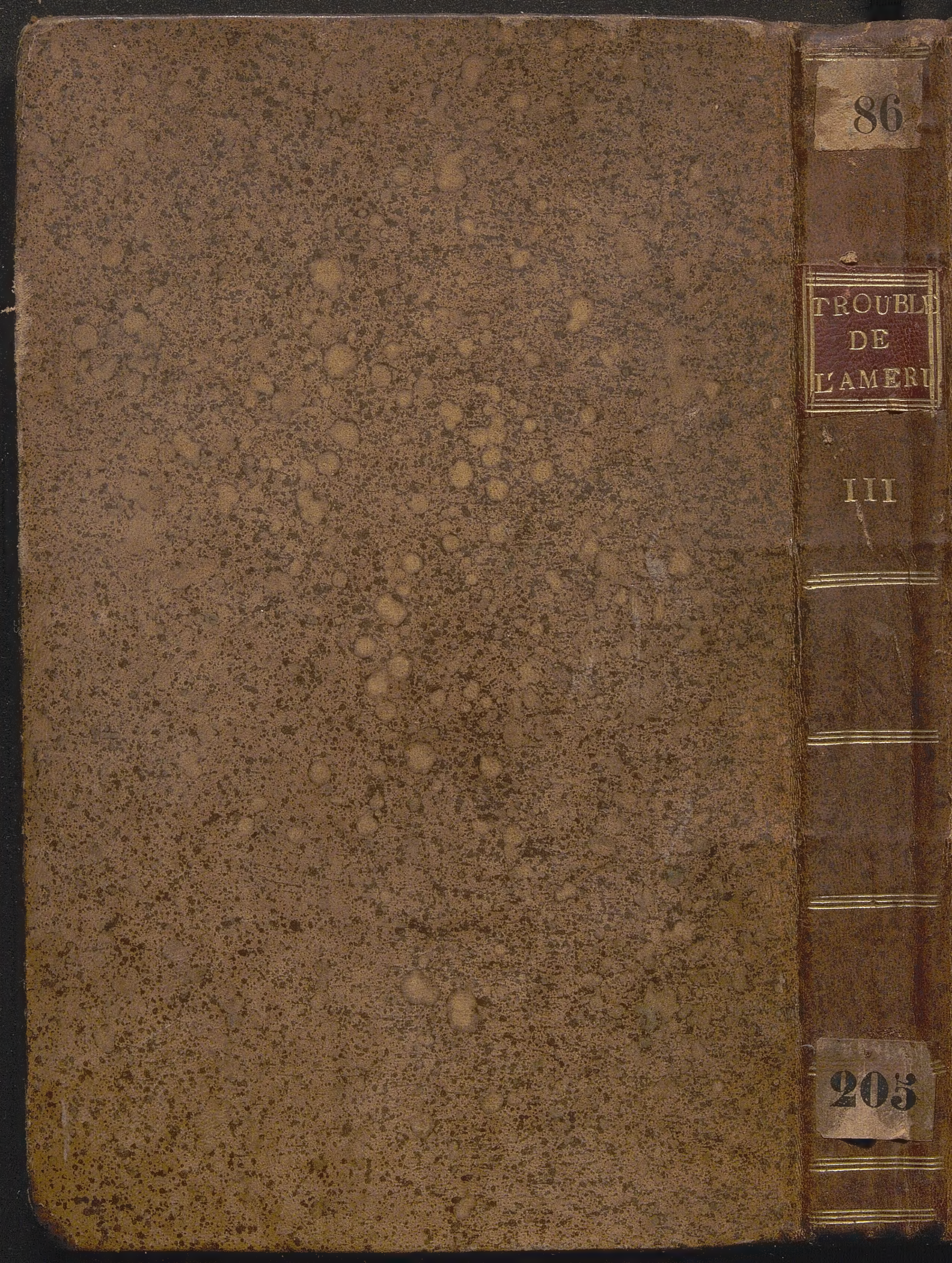
Page 224, lig. 9, Marquis de Lanjac; *liſez* de Lujac.

Page 248, lig. 17, conſtitutans; *liſez*, conſtituans.

Page 293, Chapitre XXXIX; *liſez*, Chapitre XXXIV.




A 086-B/205
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
Biblioteca
UNIVERSIDAD D SEVILLA
600705278
i-26492404


86
TROUBLES
DE
L'AMERI
III
205


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm